

Jean-Pierre Onimus

La danse de la nuit « enlunée »

Jean-Pierre Onimus
400 Chemin du Tameyé
06560 Valbonne
Tel. : 0608906413
E_mail : jphonimus@orange.fr
Site : <http://pagesperso-orange.fr/jponimus>

Valbonne, le 10 mars 2009

*Prenez un toit de vieilles tuiles
Un peu après midi,
Posez tout à côté
Un tilleul déjà grand
Remué par le vent.
Mettez au-dessus d'eux
Un ciel de bleu
Lavé par des nuages blancs.
Laissez les faire,
Regardez les.*

Guillevic

Table

Une chose anodine suffit comme un simple conte raconté par une grand-mère et animé par son petit-fils. Alors le récit, commencé au passé, bascule au présent, les personnages sortent de l'histoire pour se mélanger avec les vivants. Une barrière s'effondre, un drame oublié surgit et une nouvelle histoire s'écrit sous nos yeux.

LE CONTE.....	4
QUAND L'AMOUR SURGIT DANS UN RÊVE.....	13
SUITE DU CONTE	17
DANSE DE LA NUIT « ENLUNÉE »	23
QUAND LE RÊVE REJOINT LA RÉALITÉ	29
LE CAUCHEMAR	40
L'ACCIDENT	44
QUAND SE RÉVEILLE UN VIEUX DRAME	51
LE PONT DE LUCAS.....	58
LE DERNIER SONGE.....	62

LE CONTE

Le printemps déjà bien avancé donnait à la vieille maison provençale un air aimable, doux presque caressant. Le grand tilleul sis juste à côté inclinait ses branches avec déférence, osant à peine caresser les tuiles dorées par le soleil et la mousse. Dans le creuset de ses fleurs l'arbre élaborait des parfums mystérieux qui pénétraient jusque dans les chambres, à l'étage, facilitant le sommeil et les rêves. Attirées par cette alchimie, les abeilles et autres bourdons en avaient pris possession, on pouvait entendre le grand tilleul vibrer et chanter comme s'il abritait une ruche entière. De leur côté, enivrés, emportés par le mouvement de la vie, les papillons ne rêvaient qu'à faire l'amour sans penser à rien.

Le tilleul aimait les enfants et il s'était arrangé pour que ses branches facilitent l'escalade des petits audacieux. Là haut, perdus dans le feuillage, ceux-ci rêvaient de pouvoir voler : « Pouvoir se poser délicatement sur une branche et regarder les chats là en bas qui rampent sur le sol, quel plaisir inouï ! Pourquoi donc est-on limité à vivre dans deux dimensions ? La troisième semble si facile d'accès pour un pigeon, alors pourquoi cela est-il interdit à moi, un enfant d'homme ? C'est injuste ! »

Sous l'arbre on avait installé un salon d'été avec une petite table et quelques fauteuils. L'ombre tamisée par le feuillage invitait au repos et favorisait une certaine intimité. Assise dans un fauteuil, une vieille dame buvait lentement un jus d'orange, cherchant à faire durer le plaisir. Le garçon assis à ses côtés, sans doute son petit-fils, la regardait avec un air interrogatif. Visiblement il attendait des paroles, une histoire peut-être qui ne venait pas.

Soudain des notes musicales dégringolèrent dans le tilleul, dérangeant une cigale qui n'aimait pas cette concurrence et qui préféra prendre son vol pour trouver un autre territoire, peut-être un olivier des environs. La source de ces notes était une flûte dont jouait une jeune fille assise sur une branche, elle jouait avec tout son cœur, elle semblait chercher un souvenir évanescent, tout s'évanouissait autour d'elle, seule restait une mer infinie dont les vagues la caressaient et l'attiraient en leur sein. Cette musique, c'était elle-même qui l'avait composée, elle était comme sa bouée de sauvetage dans une existence dont elle ne comprenait pas encore le sens.

Un grillon, peut-être inspiré par la musique, se mit en devoir de l'accompagner en jouant des élytres. Sans bouger pour ne pas l'effrayer, la jeune fille le chercha des yeux et l'aperçut posé sur une autre branche. Le chat dressé, figé en position d'alerte, observait lui aussi le grillon, évaluant peut-être la possibilité de l'atteindre par le saut extrême dont il avait le secret. La musique de la flûte prit alors un tour nouveau, plus sauvage, comme si elle voulait mieux s'accorder avec le violon du grillon. Cela ne plut pas au chat dont les poils se dressèrent sur son corps le faisant doubler de volume. Il cracha sa fureur, effectua une tentative pour attraper le grillon, retomba sur ses pattes sans réussir et s'enfuit dans la maison.

– Il était une fois, commença enfin la grand-maman, un petit elfe tout blond. Un petit blondinet qui adorait plus que tout faire des farces. Dans le monde des elfes, on l'aimait bien.

– Un elfe, qu'est-ce c'est ? demanda aussitôt le petit garçon.

– C'est un garçon juste comme toi. Seulement on ne le voit pas. Les humains ne peuvent pas voir un elfe, seuls certains peuvent sentir sa présence et même parfois apprécier sa beauté, mais c'est réservé aux petits enfants et aux quelques grandes personnes qui ont su garder au fond d'eux-mêmes un enthousiasme innocent et pur pour les choses de la vie. Souvent on dit que les elfes naissent à la mort des gens, ils représentent alors des larmes d'esprit, des efflorescences de conscience. Ils sont dotés d'ailes diaphanes et peuvent voler, ils adorent les vieilles maisons dont les poutres gémissent lors de grands vents, ils sont beaux, délicieusement beaux pour qui

sait les voir. Ils vivent dans l'environnement des hommes, mais forment une société à part, avec ses règles de vie comme dans toute société.

– Mais est-ce qu'un elfe peut devenir un homme ? insista le petit garçon.

– Peut-être, pourquoi pas, reprit pensivement la grand-maman. Tu as raison et on va voir cela dans l'histoire que je veux raconter.

Elle sourit, un joli sourire qui rappelait la belle femme qu'elle avait été. Elle était vieille maintenant et elle laissait souvent son esprit s'égarer dans les méandres de sa mémoire. Elle revivait ainsi des épisodes qui avaient marqué sa vie, certains la rendaient nostalgique, d'autres la faisaient rire encore, il y avait aussi des épisodes douloureux dont elle évitait le souvenir pour ne pas pleurer de nouveau. Elle avait eu tellement de choses dans sa vie, un merveilleux amour, une vie de couple comme on en voit rarement, beaucoup d'enfants et de petits-enfants. On la jalousait un peu et on la félicitait d'avoir su mener une telle vie, on lui disait : « Quelle chance d'avoir eu une vie aussi pleine ! » Mais, au soir de sa vie, elle savait qu'il n'en était rien.

Elle serra l'enfant dans ses bras et reprit le fil de son histoire, sans bien savoir où la mènerait ce fil.

– Cet elfe farceur te ressemble, bien qu'il soit plus petit et qu'il ait des ailes lui permettant de voler dans les arbres. On va l'appeler Antiel, si tu veux bien. Pour les elfes, il faut toujours trouver des noms qui n'existent pas dans le monde des humains, mais cela devient de plus en plus difficile. L'imagination des humains n'a pas de bornes, même dans le choix des noms ! C'est dommage, parce que l'elfe ne peut plus vivre si un humain lui vole son nom.

Le petit garçon la regarda avec un air inquiet. « Alors j'ai peut-être empêché un elfe de vivre en m'appelant Rémi ? »

– Ne t'inquiète pas, tu n'es pas le premier à t'appeler Rémi ! Ton nom appartient au monde des hommes depuis longtemps, reprit Camille, comme le mien d'ailleurs. Donc ce petit blondinet tout joli, avec ses ailes diaphanes dans le dos, s'appelait Antiel et il espérait bien que jamais un humain n'ait l'idée farfelue d'appeler son enfant avec ce nom. Il adorait jouer et faisait mille farces, la vie arrivait à lui comme une rivière de diamants. Ce qu'il adorait le plus, c'était de voler comme une libellule. Quand il voulait grimper dans un arbre, il lui suffisait d'ouvrir ses ailes et de les vibrer. Il pouvait alors choisir sa branche, se poser ou même rester immobile dans l'air avec ses quatre ailes qui battaient tranquillement dans son dos. Il ne pouvait pas imaginer une vie sans ailes, ce serait comme une amputation qui lui ferait perdre un degré de liberté, mais un degré tellement fort que cela semblait impossible à vivre. Il plaignait souvent les humains qui vivaient autour de lui, pour eux la vie devait être tellement triste sans ailes !

– Moi, j'aimerais être un elfe, interrompit Rémi, ce doit être trop bien de pouvoir voler comme on veut. On déploie ses ailes et on s'envole sous le nez des parents. Quelle merveille ! Si j'étais un elfe, je ferais bien attention à mes ailes, comme Antiel. Je les cacherais sous ma chemise, comme cela personne ne pourrait savoir que j'ai des ailes.

– Antiel était très sage avec ses ailes, il en prenait grand soin, reprit Camille. C'était des ailes qui pouvaient se replier, un peu comme les ailes d'une guêpe et, quand il était dans un arbre, Antiel faisait bien attention de replier soigneusement les siennes pour éviter de les accrocher à une branche et de les déchirer. Pourtant dans le monde des elfes, les ailes faisaient aussi partie de l'habillement et l'habitude avait été prise de les laisser bien ouvertes quand on marchait. Elles contribuaient à l'élégance qu'on voulait se donner, il fallait même les brosser souvent et les cirer pour les faire resplendir dans le soleil. Antiel, qui était beau comme un ange, avait adopté cette habitude comme les autres elfes. Cela lui donnait une grâce extraordinaire et toutes les filles elfes étaient amoureuses de lui. Il se pavanait sur le trottoir, en gardant ses ailes bien ouvertes et

en les faisant battre doucement pour mieux faire jaillir les éclats colorés provoqués par la diffraction du soleil.

Camille s'arrêta soudain, submergée par un accès de nostalgie. C'était d'elle dont elle parlait en décrivant l'elfe beau comme un ange avec ses ailes qui brillent de mille feux, c'était son enfance qui remontait du fond des âges, c'était la jolie fille qu'elle avait été et qui faisait tourner la tête aux garçons. Tout cela n'était plus, pourtant elle ressentait encore ce plaisir de se sentir belle, chatoyante de couleurs, elle revoyait cette fille aux formes parfaites, innocente comme un elfe et qui croyait que la vie se déroulait dans une suite de rêves. Elle avait connu tant d'amours, des légers, des sérieux, des sensuels, des inachevés. C'était les inachevés dont elle se rappelait le mieux, surtout de l'un d'eux...

– Continue, s'il te plaît, intervint Rémi. Raconte-moi l'histoire de l'elfe Antiel.

– Oui, laisse-moi le temps de reprendre mes esprits. Donc notre joli petit elfe profitait merveilleusement de la vie. Tu te rappelles que les elfes naissent de la mort des gens. C'est ainsi qu'Antiel était né, il avait profité de la mort accidentelle d'un jeune garçon. Dans le monde des elfes, on murmurait que cet accident avait été provoqué, que le jeune garçon avait trop envie de vivre comme un elfe, qu'il rêvait d'avoir des ailes pour se libérer des contraintes humaines, qu'il était trop impatient pour attendre la fin d'une longue vie humaine. Devenu elfe, Antiel s'était envolé dans l'efflorescence de la conscience du jeune gamin. Il avait emporté avec lui sa joie de vivre, son goût pour le jeu, son enthousiasme plein d'innocence, sa facilité à se faire des amis. Antiel était tout cela et, dans le monde des elfes, il en profitait bien.

– Je ne sais pas si je ferais comme ce garçon si j'étais à sa place, interrompit Rémi pensif. Il y a tant de choses à découvrir dans la vie avant de passer du côté des elfes. Mais enfin je comprends qu'il ait ainsi eu envie de découvrir l'autre côté.

– Tu as certainement bien le temps ! s'exclama Camille. J'espère bien que tu continueras à venir me voir, plutôt que d'aller visiter le monde des elfes. D'ailleurs tout n'est pas rose dans ce monde des elfes et notre Antiel va connaître le désespoir.

– Oh ! Raconte-moi ! Comment peut-on connaître le désespoir quand on a des ailes ? Si j'avais des ailes, je ne m'ennuierais jamais.

– Oui, Antiel s'amusait bien, reprit Camille. Il habitait la maison du garçon qu'il avait été. On avait laissé la chambre comme elle était avec son lit et les photos dont il avait tapissé les murs, alors il s'y était installé. Il sortait par la fenêtre, c'était commode avec ses ailes. De là, il s'envolait pour visiter toutes les maisons du voisinage. Sa curiosité était insatiable, il pénétrait dans chaque maison, se posait en haut d'une armoire et regardait les gens. Comme cela il finit par connaître beaucoup d'humains, bien plus que s'il était resté un garçon sage, un garçon qui ne rêve pas sans cesse à une autre vie. Et plus il rencontrait d'humains, plus il se félicitait d'être devenu un elfe. Rien ne l'attirait dans la vie des gens, il les voyait travailler sans relâche et quand ils ne travaillaient pas, ils n'arrêtaient pas de se plaindre. Quel bonheur d'être un elfe, pensait-il alors, et de pouvoir voler sans but, sauf celui de s'amuser. Souvent il riait de sentir la peur des hommes devant la mort ; c'était pourtant c'est tellement simple, il n'y avait pas de quoi en faire tout un plat !

– Tu crois que c'est vrai ? demanda Rémi inquiet. On devient elfe après sa mort ? Une larme d'esprit qui contiendrait tout ce qu'on a été ?

– On peut tout imaginer, personne ne sait ce qui constitue la conscience humaine, d'où elle vient, ni ce qu'elle devient, répondit Camille en le serrant dans ses bras tendrement. Il n'y a que les rêves qui peuvent imaginer et entrevoir ce qu'il y a après la mort. L'esprit humain a ce pouvoir extraordinaire, il peut créer des divinités prodigieuses qui, dans des visions hallucinatoires, vont se manifester concrètement. Alors pourquoi ne pas créer des elfes ? Ils

font partie de la mythologie, comme dans toutes les religions. Trouver un sens, un but à la vie a toujours été le fondement de la conscience humaine, c'est par ce questionnement qu'elle a émergé chez les premiers hommes et la réponse a été la création artificielle d'esprits divinisés. Ainsi sont apparus les dieux, nés de la foi collective d'un peuple. C'est la foi qui donne une substance au dieu auquel on croit. Sans cette force subjective, infiniment puissante, de l'esprit humain, il n'y aurait pas de dieux et peut-être pas de conscience.

– Mais s'il n'y a rien après ? On peut imaginer que la conscience est un simple ordinateur qui s'arrête avec la mort comme si on coupait le courant, reprit Rémi pragmatique et qui avait depuis peu atteint l'âge du questionnement de soi. Alors la vie ne serait qu'un jeu et ce sont les elfes qui ont raison, eux qui ne veulent que jouer.

Camille resta un long moment pensive. Elle se remémorait son adolescence, la crise qu'elle avait traversée, quand elle avait mis en question les croyances qui avaient accompagné son enfance. La vie tout d'un coup avait perdu son sens, c'était devenu un théâtre de marionnettes et rien ne comptait plus que la façon de jouir de l'instant présent. Dans la famille de Rémi, les croyances religieuses n'existaient plus, Rémi en avait été épargné, mais cela ne l'empêchait pas de tout remettre en question. C'est cette étape qu'elle devait l'aider à dépasser. Elle savait qu'au bord du vide, il fallait garder son équilibre et ne pas tomber. D'un côté, la mort et la fin de toute chose. De l'autre le sectarisme dur et froid ou la folie. L'homme normal doit ajuster sa vie dans la société. C'est la vie sociale qui commence, la vie productive pourrait-on dire.

Deux papillons qui jouaient un ballet aérien vinrent interrompre sa réflexion. C'était de beaux papillons dotés de grandes ailes aux couleurs de l'écorce du tilleul. Ils jouaient le jeu de l'amour en se courant après l'un l'autre dans une danse insouciant et joyeuse. Oui, pensa-t-elle, l'amour est le moteur de la vie animale, son but ultime. Mais chez l'homme, l'amour a une signification infiniment plus profonde. Par son irrationalité, sa beauté intrinsèque, par la force mystérieuse, irrésistible qu'il exerce sur l'esprit, il est capable de susciter des élans de transcendance. Il est une nourriture essentielle de la conscience. Souvent Camille se demandait si la conscience pouvait exister sans amour. C'est son premier amour qui l'avait sauvée, il avait occupé dans son esprit l'espace laissé libre par la perte de ses repères, la chute de ses croyances religieuses, la découverte terrible de l'absurde. Son premier amour, un amour tout à fait platonique, mais un amour merveilleux. C'était celui dont elle gardait le plus de nostalgie. Pourquoi n'avait-il pas pris comme une bonne mayonnaise ? Pourquoi s'était-il éteint comme un feu de paille ? Ainsi un aiguillage de sa vie avait été pris et elle ne pouvait qu'imaginer ce qu'elle avait perdu ou au contraire évité en se séparant du garçon qu'elle aimait. Oui, l'amour, le point nodal de l'adolescence, devait être à la source de la vie des elfes. C'était cela la réponse pour Rémi. L'histoire se mettait en place progressivement.

– Dans le monde des elfes, il y a bien sûr des filles et des garçons. Les filles, on les appelle des elfies par opposition aux garçons, qu'on appelle elfes. Antiel jouait souvent avec des jolies elfies, mais aucune n'avait vraiment réussi à l'attirer. Dans le monde elfien, on commençait à s'inquiéter de voir ce garçon qui grandissait, mais qui restait toujours tout seul. Pourtant il n'avait que l'embarras du choix. Tous les matins, quand le temps était beau et que le soleil réchauffait l'air après la froidure de la nuit, les jeunes elfes s'envolaient de toutes les maisons. Quand j'étais petite, je me rappelle de tous ces points lumineux qui brillaient dans les premiers rayons de soleil à l'aube, c'était les jeunes elfes qui dansaient dans la lumière, oublieux de tout souci.

– Tu as vu des elfes ! Ce n'est pas possible, interrompit encore Rémi. Je n'en ai jamais vu, ni mes copains, ni mes parents. Ils me l'auraient dit.

– C'est réservé aux tout petits. On peut en voir quand on devient grand, mais alors il faut avoir gardé la pureté et l'innocence qui sont les caractéristiques des petits enfants. Peut-être que si tu oublies que tu es un garçon plein de soucis, que tu regardes le monde comme si tu le découvrais la première fois et que tu le trouves merveilleux, alors oui, peut-être pourras-tu voir des elfes qui dansent dans les rayons du soleil, tu verras leurs ailes qui renvoient mille couleurs à chaque battement.

C'était au tour de Rémi d'être pensif. L'innocence d'un petit enfant, cela voulait peut-être dire cet accès d'enthousiasme qui le prenait parfois, faisant briller ses yeux et lui donnant une force de vie extraordinaire. En avait-il encore de cet enthousiasme fou maintenant qu'il approchait de l'adolescence ?

– Donc Antiel passait son temps à danser dans le soleil avec des jolies elfes, reprit Camille. La ronde des danses lui faisait tourner la tête et il finit par tomber amoureux d'une elfie, une adorable petite elfie qui s'appelait Louella. Commença alors un duo où la joie de vivre éclatait en mille éclats colorés comme un feu d'artifice. Le premier souci d'Antiel fut de trouver un logis, le logis nuptial. Il ne voulait pas l'emmener dans la chambre du garçon qu'il avait été, quelque chose le retenait, peut-être simplement un sentiment de culpabilité pour avoir pris la place de ce garçon trop tôt dans sa vie. Alors il décida que leur logis nuptial serait une vieille maison qu'il avait trouvée au cours de ses pérégrinations dans le monde des humains. C'était une maison perdue au milieu d'oliviers plusieurs fois centenaires, un grand tilleul l'abritait du soleil et venait caresser son toit de vieilles tuiles. Des fenêtres ouvertes à l'étage sortaient des cris d'enfants qui jouaient sans penser à rien et c'est peut-être cela qui attira Antiel dans cette maison, le piaillage joyeux des enfants.

– Mais c'est notre maison que tu décris là ! s'exclama Rémi.

– Oui, notre vieille maison avec son tilleul sait accueillir les elfes avec bienveillance. Sa longue histoire, où l'on entend encore les rires enfantins jaillir par la fenêtre de la chambre des enfants, apporte cette sérénité, cette confiance, cette joie sous-jacente qui fait battre le cœur des elfes.

– C'est vrai, j'aime cette maison, murmura Rémi, il y des montagnes de souvenirs. Il suffit d'aller fouiller dans les vieilles armoires et chaque fois c'est un nouveau voyage dans l'inconnu. Il ne faudrait pas que tout cela se perdît quand tu ne seras plus là...

– Donc c'était le printemps, interrompit Camille qui ne voulait pas élaborer sur ce sujet, et quand nos deux amoureux vinrent un jour se percher sur une branche, le tilleul était en fleur. Antiel chassa quelques abeilles affairées pour cueillir une fleur gorgée de saveur et l'offrir à sa bien aimée. Leurs ailes, jamais au repos, restaient ouvertes, frémissantes, prêtes pour un nouveau vol passionné. Ils se poursuivirent en volant de branche en branche, comme un couple d'oiseaux qui veut sceller son amour. Un chat embourgeoisé, qui faisait la sieste sous le tilleul, les regarda avec envie. Pourquoi n'avait-il pas d'ailes lui-même pour danser comme les elfes ! Les deux amoureux, assis sur la plus haute branche du tilleul, purent assister au rassemblement de la famille pour le déjeuner. Il y avait beaucoup de petits enfants et parfois l'un d'eux levait la tête et s'exclamait « Regardez, il y a une fille et un garçon posés là-haut dans l'arbre, et ils ont des ailes ! ». Antiel et Louella s'empresaient alors de prendre leur vol en imitant le chant d'un oiseau pour donner le change.

– Mais pourquoi le petit enfant a pu les voir et pas les grandes personnes ? interrompit encore Rémi.

– Tu te rappelles que je l'ai déjà dit ? Un petit enfant, parce qu'il est innocent et pur, parce qu'il ne connaît pas encore la vie compliquée des hommes, peut voir des choses que les grandes

personnes ne voient pas. Lui seul peut lire les signes et comprendre des messages qui viennent d'ailleurs.

Un long silence suivit. Toute à ses pensées, Camille se demandait jusqu'à quel point elle était restée un petit enfant, jusqu'à quel point sa vie n'avait pas finalement été qu'un simple jeu, jusqu'à quel point elle avait refusé de croire au sérieux de la vie humaine.

Mais Rémi attendait et elle se laissa emporter de nouveau par le fil de l'histoire :

« Donc pour revenir à nos amoureux, un jour Antiel invita Louella à emménager dans le logis nuptial qu'il avait aménagé pour elle. En explorant la maison construite à côté du tilleul dans lequel ils aimaient tellement s'amuser, il avait fini par découvrir un vieux grenier tout à fait adorable. Il l'avait arrangé à son goût et il s'y sentait très bien. Le soir, après avoir bien replié ses ailes transparentes, il se couchait dans un lit qui avait échoué là, sans doute parce que trop ancien pour s'accommoder de l'humeur versatile des humains. La lune éclairait la pièce à travers une petite lucarne percée dans le toit et venait faire scintiller les toiles d'araignées donnant l'impression que des tentures d'argent meublaient la pièce. C'est dans ce lit que, le soir de leurs noces, Antiel amena Louella.

La vieille maison exprima son plaisir d'héberger le jeune couple par de multiples craquements qui se propagèrent dans toute la charpente, dérangeant les vers qui avaient pu y élire domicile. Les araignées se mirent en quatre pour aménager le grenier avec des draperies argentées qui protégeaient l'intimité du vieux lit, les grillons constituèrent un groupe musical chargé d'animer les soirées avec des chants d'amour, les souris se chargèrent de l'approvisionnement, dérobant toutes sortes de nourriture dans la cuisine au grand dam de la maîtresse de maison. Tous les soirs, c'était la fête, les souris dansaient au rythme du chant des grillons, une chouette amie d'Antiel assurait les effets visuels en utilisant le rayon de lune pour déplacer son ombre sur les tentures argentées des araignées. Confortablement installés sur un divan capitonné de chatons de poussière, Antiel et Louella jouaient à s'aimer. Seul le chat ne supportait pas cette fête de tous les soirs, furieux il quittait la maison pour chercher un coin plus tranquille. Il détestait tout ce qui avait rapport avec les elfes.

Louella avait peur parfois, surtout quand l'orage menaçait et que les éclairs faisaient apparaître des fantômes dans les coins obscurs. Antiel devait la reconforter en la serrant contre son cœur. Dans ces moments ils s'aimaient tellement qu'il leur semblait être seuls au monde.

C'était trop beau pour être vrai. Souvent la petite Louella se demandait s'il y aurait un lendemain aussi beau que l'instant qu'ils vivaient ensemble. Pourtant l'enthousiasme d'Antiel n'avait pas de bornes, chaque minute était un éclat de vie miraculeux. Leur amour était comme une lampe qui brillait si fort que les autres elfes se retournaient quand le jeune couple se promenait au milieu des fleurs du jardin. Ils avaient l'impression que les fleurs s'ouvraient plus, que leurs senteurs s'accroissaient pour fêter la beauté de leur couple.

Pourtant un jour, la lampe brilla moins fort. Antiel devint pensif, il ne sautait plus sur la moindre occasion de s'amuser, un souci permanent barrait son front. Louella sentit ce changement et s'en inquiéta, mais il ne voulut rien lui dire. Les soirées devinrent mornes, la lune n'habillait plus la chambre de tentures argentées, les araignées avaient replié leurs toiles. Quand l'orage arrivait, Antiel ne venait plus la reconforter et la serrer si fort qu'elle en pleurait de ravissement. Petit à petit elle comprit qu'il ne l'aimait plus, qu'il en

aimait une autre. Pourtant elle eut beau chercher, surveiller ses allées et venues, même demander à d'autres elfies de l'aider à l'espionner, elle ne trouvait rien. La seule chose qu'elle savait était qu'il allait souvent se percher sur le bord d'une fenêtre, à l'étage de la maison du tilleul et qu'il regardait longuement à l'intérieur de la pièce, sans bouger, les ailes bien repliées. Elle le connaissait tellement vivant, incapable de rester une minute à la même place, que cette nouvelle habitude était incompréhensible.

Un jour qu'Antiel n'était pas là, Louella osa venir se poser sur cette funeste fenêtre. Prise de panique, elle tremblait de tous ses membres, gardant ses ailes bien ouvertes, prête à prendre la fuite. Les humains lui faisaient peur, avec leurs réactions imprévisibles. Dans la chambre il y avait une jeune fille extraordinairement belle qui jouait de la flûte traversière. Il n'en fallut pas plus à la petite elfie pour comprendre le malheur d'Antiel : il était devenu amoureux d'une fille d'homme ! Un gros sanglot la secoua, elle tomba assise sur le rebord de la fenêtre, la tête dans les mains, elle ne voulait plus rien voir du monde. Elle n'entendit pas la flûte s'arrêter de jouer, ni les pas de la jeune fille qui s'approchait d'elle. Non, elle sentit simplement une main qui lui caressait la tête. C'était une caresse si douce, qu'elle n'eut pas peur. Elle leva son visage noyé de larmes vers la belle jeune fille penchée sur elle... »

– Mais comment est-ce possible, interrompit Rémi qui avait un esprit décidément très pragmatique, cette fille n'est plus un enfant ! Elle ne peut pas voir les elfes, encore moins les toucher !

– Ah ! Mais je n'ai jamais dit qu'une jeune fille ne puisse pas avoir conservé au fond d'elle-même l'innocence et la pureté du petit enfant.

– Si elle est comme ma sœur, je suis bien sûr qu'elle n'a pas la pureté de cœur qui permet de voir des elfes ! Pourtant Olalie serait peut-être capable d'aimer un elfe, elle est assez folle pour cela.

– Si tu m'interromps sans arrêt, on va perdre le fil de l'histoire ! Et puis ta sœur est à l'âge merveilleux où toute chose prend un sens. Pour elle, le rêve se confond encore avec la réalité : un rien, un geste, un sourire entrevu, l'esquisse d'une caresse peuvent être la source d'une histoire dans laquelle il sera difficile de distinguer le vrai de l'imaginaire. Oui, Olalie est bien comme la jeune fille qu'Antiel aime à la folie, elle a un cœur pur, je suis sûre qu'elle voit les elfes.

A ce point de la conversation, Camille ne put s'empêcher de laisser son esprit divaguer encore dans ses souvenirs : « Peut-être est-ce à cause d'Olalie que j'invente cette histoire. Elle est à l'aube de sa vie adulte et elle me rappelle cette période qui fut la plus intense de mon existence, cette période qui a vu ma conscience s'ouvrir au monde, cette période vertigineuse qui rend possible une infinité de futurs et rend le présent dérisoire. »

– D'ailleurs, reprit-elle en passant sa main sur son visage, on va emprunter son nom pour la suite de l'histoire. Ce sera sa contribution et je suis sûre que des rêves nouveaux naîtront de la confrontation entre nos deux Olalie.

Au-dessus d'eux, toujours assise sur sa branche, Olalie, la vraie, écoutait l'histoire. Elle fronça les sourcils en entendant qu'on empruntait son nom. Elle n'aimait pas, mais pas du tout, entrer dans cette histoire sans qu'on lui demande son avis. On allait peut-être déformer son nom, faire d'elle un personnage dans lequel elle ne se reconnaîtrait pas ou alors dévoiler des secrets interdits qu'elle gardait pour elle, au fond de son cœur. S'appuyant contre le large tronc

du tilleul, elle reprit sa flûte et inconsciemment elle se mit à égrener des notes qu'elle ne connaissait pas.

Ce furent peut-être ces notes qui suggérèrent la suite de l'histoire à Camille. Celle-ci reprit de la façon suivante :

« Olalie, celle qu'aimait Antiel et qui pourrait être ta sœur, rêvait encore beaucoup trop pour avoir pris conscience de la perversité de la vie humaine. Elle imaginait le futur comme une succession de miracles, elle s'étonnait sans cesse de découvrir le monde si beau, depuis la petite fleur qui pousse perdue au milieu de cailloux tranchants jusqu'à la cathédrale gothique où elle aimait tellement entrer pour se sentir inondée, submergée par la grandeur à la fois lumineuse et si légère qui s'en dégage. Olalie savait qu'elle était belle et elle offrait sa beauté au monde sans arrière pensée, avec une simplicité désarmante et un gentil sourire qui en attendrissait plus d'un.

Le jour donc où Olalie aperçut la petite Louella en larmes assise sur le bord de la fenêtre, elle jouait de la flûte. Peut-être était-ce la musique qui lui permit de voir Louella, une musique qu'elle jouait sans partition, laissant aller son imagination, adaptant tel air connu et le modelant à sa façon, exaltée par ce jour merveilleux de printemps. Dehors le tilleul répandait un parfum prenant et les abeilles, devenues ivres à force de voler d'une fleur à l'autre, le faisaient vrombir comme un être vivant. Les notes de la flûte s'enfuyaient comme des guirlandes musicales dans le rayon de soleil qui venait, indiscret, visiter le corps de la jeune fille. Ses petits seins presque nus se soulevaient dans l'effort, son déshabillé matinal laissait le soleil colorer sa peau et allumer ses cheveux d'or. Elle était belle, si belle qu'un garçon indiscret pouvait facilement se brûler les yeux, c'était ce qui était arrivé à Antiel. »

– Eh bien, j'en suis déjà presque amoureux ! s'exclama Rémi. Je ne crois pas qu'elle puisse exister en vrai !

– Dans les rêves peut-être, murmura Camille, encore emportée par une crise de nostalgie.

Elle était de nouveau la jeune fille brillante qu'elle avait été, quand tout était encore possible et que le futur paraissait infini. Cette Olalie était à son image, elle qui avait tant attendu de la vie. Sans doute beaucoup trop pour connaître le bonheur. D'ailleurs il y avait longtemps qu'elle-même ne croyait plus que le bonheur puisse exister. A moins qu'elle n'ait pas su le trouver quand il était juste à côté d'elle.

– Et Louella, qu'est-elle devenue ? demanda Rémi, inquiet devant le silence de sa grand-maman et qui ne voulait pas perdre le fil de l'histoire.

– Elle sanglotait la pauvre dans les bras d'Olalie. Cette dernière ne savait pas trop quoi dire, intimidée par cette étrange créature, une fille si jolie, avec des ailes transparentes qui scintillaient dans le soleil. Elle aurait voulu la consoler, elle ne pouvait pas admettre qu'on souffre, alors elle la serrait dans ses bras en faisant attention aux belles ailes déployées dans son dos. Mais Louella finit par prendre conscience qu'elle était dans les bras d'un humain, ce qui était strictement interdit dans le code de vie des elfes. Elle se dégagea brusquement des bras d'Olalie et se jeta dans le vide pour prendre son envol. Olalie la vit disparaître dans un rayon de soleil, laissant derrière elle un sillage de poudre d'or.

– De qui parlez-vous ? s'exclama Olalie en descendant de sa branche. Qui est cette Olalie qui joue de la flûte et qui console une fille qui a des ailes ? Et puis d'abord, pourquoi utilisez-vous mon nom dans votre histoire ?

– C'est que dans cette histoire, lui répondit Rémi, on a besoin d'une fille parfaite, une fille tellement pure qu'elle peut apercevoir un elfe. Camille a dit que tu possédais cette qualité, que

tu avais gardé l'innocence de l'enfance. Moi, j'en doute et ça m'étonnerait que tu sois capable de voir des elfes, mais on a quand même décidé d'essayer de continuer l'histoire avec ton nom !

– Peut-être, reprit Camille, que si on se mettait à plusieurs à croire très fort en leur existence, peut-être alors pourrait-on voir des elfes. Le pouvoir conjugué de nos esprits pourrait les forcer à se dévoiler. Souvent je me demande s'il n'y a pas quelque chose au-delà de notre conscience, quelque chose qui ferait qu'on existe en dehors de son corps. C'est comme cela que l'homme a inventé les dieux. Les dieux sont une création humaine, ils n'existent que si l'on croit en eux. C'est comme la fée Clochette dans Peter Pan : elle peut mourir s'il n'y a pas assez d'enfants qui chantent ensemble l'hymne des fées...

– C'est comme pour voler, s'exclama alors Rémi, les enfants arrivent à voler parce qu'ils ont une confiance totale dans ce que dit Peter Pan. Dès le premier doute, ça ne marche plus et l'enfant tombe ! Moi, je n'oserais jamais me lancer, j'aurais bien trop peur de douter !

Camille regarda longuement ses deux petits-enfants. Elle n'avait pas de « foi » à leur offrir, elle n'avait rien pour les aider à comprendre la vie, seulement l'enthousiasme et l'émerveillement d'être. C'était un élan mystérieux, indistinct, tapi au fond de sa conscience, un élan qui nourrissait toujours son cœur et qu'elle avait su préserver depuis qu'elle était petite fille. Cela ne se disait pas, c'était trop intime, c'était son âme. Il fallait qu'ils trouvent tout seuls cet équilibre qui leur permettra de se réaliser dans la vie, elle pouvait simplement leur faire distinguer, dans la confusion du monde, les éclats de beauté qui l'illuminent. Elle aurait aimé écrire des poésies mais elle ne possédait pas ce don, alors à la place elle racontait des histoires délicates où le rêve faisait émerger des îlots de conscience. Du moins, c'est ce qu'elle pensait, sans bien savoir où cela pouvait mener. « Peut-être y a-t-il vraiment des elfes qui volent autour de nous, en se moquant de notre incapacité à les voir ? Je n'aurais pas dû introduire Olalie dans cette histoire, elle est trop sensible et l'amour d'Antiel peut l'entraîner dans des rêves sans issue » pensa-t-elle un peu tard. Elle reprit le dialogue à haute voix :

– Oui, Olalie a raison, les elfes que nous avons créés, Rémi et moi, sont des êtres à part qui ne vivent que dans notre imagination. Je pense qu'on peut maintenant les renvoyer dans leur monde virtuel.

– Pourtant j'aimerais bien savoir comment nos deux amoureux vont vivre leur amour interdit, s'insurgea Rémi. Un elfe n'a pas le droit d'aimer une fille humaine, j'en suis sûr ! Et la pauvre Louella qui ne se console pas de la perte d'Antiel, que va-t-elle devenir ? C'est tragique, il faut inventer une suite !

– La suite sera dans tes rêves, cette nuit, répliqua doucement Camille. Je suis bien sûre que tu trouveras une suite adorable qui résoudra ce conflit et que tu nous la raconteras demain.

– Quand même, vous n'auriez pas dû appeler cette fille avec mon nom, reprit Olalie. Maintenant je vais rêver d'un elfe qui vient me visiter dans ma chambre sous la forme d'un joli garçon avec des ailes transparentes. Il m'emmènera dans ses bras jusqu'en haut du tilleul, nous serons tous les deux seuls dans un monde qui n'existe pas, puisque à cheval entre le monde des humains et celui des elfes.

Le chat de la maison, qui avait assisté à toute l'histoire en ronronnant dans son fauteuil, se dressa soudain, les poils hérissés et sa queue gonflée comme s'il avait peur de quelque chose.

– Regardez, s'écria Rémi, le chat a vu un elfe et ça ne lui plait pas !

QUAND L'AMOUR SURGIT DANS UN RÊVE

« C'est le matin, le soleil entre à flots dans la chambre bleue chassant les derniers vestiges de la nuit passée. Olalie, debout devant son pupitre, joue de la flûte, sa flûte traversière. Les notes s'écoulent par la fenêtre en petites touches sensibles, comme seule la flûte traversière sait en produire. Sur son pupitre, il y a une partition ouverte, mais elle ne la regarde pas. Elle connaît le thème principal et c'est sur ce thème qu'elle improvise. Elle est debout au bord de la fenêtre, à peine habillée d'une chemise de nuit légère qui laisse deviner un petit sein espiègle. Le soleil la caresse doucement et accentue sa beauté lumineuse, sa chevelure blonde flamboie comme un mélèze à l'automne, ses yeux bleus regardent le grand tilleul en fleur devant la maison.

Elle joue sur sa flûte avec une virtuosité délicate, les notes arrivent sous ses doigts comme par magie et la musique infiniment pure, fragile s'envole vers le tilleul dans une suite de trilles, de traits, de notes qui semblent venir d'ailleurs. Seul le chat, bourgeoisement couché dans le fauteuil sous l'arbre, semble écouter en orientant sans cesse son oreille. C'est alors qu'elle distingue une silhouette assise sur une branche du tilleul, c'est encore flou mais l'image se précise petit à petit : c'est un jeune garçon posé sur une branche qui la regarde fixement, comme hypnotisé. Il a des ailes transparentes qui vibrent doucement, réfléchissant le soleil dans des éclats dorés. Il est tout nu et les formes gracieuses de son corps se fondent avec les feuilles du tilleul. Jamais elle n'a vu un si beau garçon. Il lui rappelle quelqu'un, mais ce quelqu'un n'est plus vivant dans sa mémoire.

Les notes qui sortent de la flûte trahissent l'émotion qui l'envahit, le tempo s'accélère et la mélodie devient sauvage. Elle emmêle son regard avec celui du garçon, étonnée d'abord puis attirée par une force qu'elle ne maîtrise pas. La musique s'affole, elle voudrait fermer les yeux pour se protéger de ce regard, elle sent qu'il a envie d'elle, c'est comme une caresse qui la fait trembler, elle ne peut plus s'en détacher, son cœur bat trop vite, elle ne comprend pas ce qu'il lui arrive, elle ne maîtrise plus sa musique, le rythme s'accélère avec les mouvements de sa poitrine, le souffle devient saccadé rendant les notes encore plus folles, sa chemise légère glisse sur ses épaules, elle sent le regard du garçon sur ses petits seins dévoilés, un regard qui descend avec la chemise et s'arrête sur sa féminité adorable. Elle est toute nue maintenant et son corps offert tremble d'un désir inconscient.

En bas, sous le tilleul, le chat se réveille. La musique sauvage lui fait hérissier son poil, il sort ses griffes, il pousse un miaulement bestial qui trahit son envie de femelle.

Le miaulement du chat a un effet sur le jeune garçon, il s'envole de sa branche de tilleul, ses ailes frappent l'air comme celles d'une libellule et Olalie s'aperçoit qu'il en a quatre en fait, quatre ailes qui lui permettent de voler doucement et même de s'arrêter dans l'air, immobile. Il semble si léger, si fragile que Olalie retient un cri d'effroi. Elle a peur qu'il ne tombe et qu'il ne se blesse, il est maintenant si précieux dans son cœur. Alors quand il vient se poser sur le rebord de la fenêtre et qu'il lui tend les bras, elle ne peut pas résister, elle abandonne sa flûte et s'approche de la fenêtre pour l'embrasser, elle est tellement heureuse.

Il l'aime, c'est sûr, et elle l'adore, ce n'est même pas la peine de le dire. C'est Antiel, celui de l'histoire de Rémi. Il ressemble à un garçon qu'elle a déjà rencontré, elle ne se rappelle pas où et comment. Un souvenir brûlant la fait trembler, ce n'est pas possible que ce soit lui, ce garçon qu'elle avait aimé dès le premier regard.

Elle est revenue s'étendre sur son petit lit, elle ferme les yeux, elle ne veut pas se souvenir, il faut oublier qu'il a pu exister. Pourtant elle ne peut pas empêcher Antiel de se poser doucement à côté d'elle. Un frisson la parcourt quand une main la prend par l'épaule. Ils s'embrassent comme jamais elle n'aurait cru cela possible, ils se caressent mutuellement, ils s'étonnent de la

fusion miraculeuse de leurs corps, comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre, comme s'ils se connaissaient déjà depuis la nuit des temps. Elle sent une main qui descend sur son ventre et s'approche de son jardin secret, ce petit coin intime qu'elle a gardé jalousement caché jusqu'à aujourd'hui. Elle a souvent rêvé à cette main qui viendrait un jour visiter ce trésor qu'elle sait avoir entre ses jambes sans jamais vouloir en accepter la réalité. La simple idée qu'une main autre que la sienne puisse visiter cet endroit trop intime la révolte. Et pourtant la main d'Antiel se faufile sur son ventre et bientôt il introduit un doigt là où c'est le plus interdit. Un tremblement violent la saisit quand le doigt touche un point sensible et elle serre le garçon encore plus fort contre elle. Le mouvement lui fait toucher le membre dur et elle a un geste de retrait vite maîtrisé. C'est pour elle qu'il se présente, c'est elle qui le fait vivre, c'est à elle qu'il appartient, elle a un droit de propriété comme s'il était devenu une partie de son corps à elle. Elle voudrait le prendre dans sa main et le caresser, mais elle n'ose pas, elle est tellement innocente, elle n'a jamais connu un garçon, c'est la première fois.

Un bruit dans la maison les fait tressaillir. Olalie a peur soudain, quelqu'un va entrer dans la chambre et on la verra dans son déshabillé de la nuit, embrassant un jeune garçon tout aussi légèrement vêtu. Quel scandale !

Il sent cette peur, alors il la prend dans ses bras et saute par la fenêtre. Elle pousse un léger cri, mais la chute est vite maîtrisée et elle se retrouve en train de voler dans ses bras. Les quatre ailes battent l'air pour les deux ensembles et ils arrivent à remonter jusqu'en haut du tilleul. Là, Antiel la couche sur une litière qu'il a aménagée sur le faite de l'arbre. Personne ne peut les voir, le tilleul est bien trop touffu. Seul le chat, en bas, les a vus. Il est inquiet, il n'aime pas les choses qui sortent de l'ordinaire. C'est son caractère, chaque chose doit être à sa place, tous les jours, comme d'habitude. Ce qui se passe là-haut sort de l'ordinaire et lui fait hérissier le poil. Il décide de se défilier sans bruit, il rentre dans la maison par la trappe qui lui est réservée, mais on ne veut pas de lui et on le renvoie dehors à coups de balai.

Antiel s'est allongé à côté d'elle, il la contemple, il n'en peut plus de la contempler, elle est tellement belle. Sa peau est douce comme une peau de pêche, ses seins se dressent adorablement et attirent la caresse, la touffe blonde de son intimité cache à peine la fente entrouverte, des petits frémissements parcourent son corps, elle gémit doucement.

Un léger vent fait balancer la litière donnant à Olalie l'impression de s'envoler pour le paradis. Elle est toute nue, offerte au soleil qui la caresse, offerte aux oiseaux indiscrets qui piaillent au-dessus d'elle, offerte aux abeilles qui voudraient lécher son jardin secret d'où se dégage une odeur complexe de fleurs. Elle se laisse aller, son corps ne lui appartient plus, elle l'a donné à Antiel, elle l'a donné à la nature autour d'elle, elle n'est plus responsable.

Antiel raconte son histoire. Il avoue à Olalie qu'il est un elfe, qu'il n'a pas le droit d'être avec elle, qu'elle ne devrait pas arriver à le voir, qu'il est normalement transparent pour les hommes. Un long silence s'établit entre eux.

– Mais je te vois, je te touche, je sens ton corps contre moi, je peux même toucher tes ailes, s'exclame Olalie en joignant le geste à la parole. Je sens ton désir, ce membre...

Elle s'interrompt et rougit. C'est la première fois qu'elle voit le sexe dur d'un garçon, elle n'ose pas encore en parler et encore moins le toucher. Pourtant il est beau ce membre avec sa tête toute rouge. Elle sait qu'il exprime une envie d'elle, une envie folle de la pénétrer. Son ventre se contracte dans l'attente, elle a peur, elle anticipe cette pénétration. Elle voudrait le saisir, mais elle n'ose pas le toucher.

– C'est sans doute que tu es pure comme un enfant, reprend Antiel. On dit qu'il n'y a qu'eux qui peuvent voir des elfes. Mais je crois plutôt que c'est l'amour. Je t'aime tellement. Il y a quelque chose entre nous qui dépasse le rêve. Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais c'est

comme cela. Tout a basculé dès que je t'ai vue à la fenêtre en train de jouer de la flûte. Plus rien ne compte désormais, sauf toi. Nos deux êtres fusionnent dans un élan de vie qui emporte tout.

Elle l'écoute. Elle n'aurait pas dû improviser sur sa flûte, on ne sait jamais les conséquences avec les flûtes, les notes deviennent enchantées parfois. Antiel est son premier amour, elle a brodé beaucoup de rêves sur l'amour, mais jamais elle n'aurait imaginé que cela pouvait être si fort, si profond, que cela pouvait prendre tout son être dans une telle bourrasque. Elle le regarde dans les yeux, elle prend sa tête dans ses mains et la serre contre elle, elle l'aime tellement.

Soudain on entend un appel. « Olalie, Olalie, où es-tu ? » crie une voix. Olalie se redresse brusquement et ce mouvement lui fait perdre l'équilibre, elle bascule de la litière sans pouvoir se retenir. Quand elle voit le vide sous elle, elle a un geste terrifiée. Elle tombe, elle pousse un cri de désespoir. Elle essaye d'attraper une branche, mais celle-ci casse sous le poids et elle continue de tomber. Elle ferme les yeux, c'est la fin de sa courte vie, elle ne connaîtra jamais l'amour, son jardin secret restera inviolé. Pourtant la chute s'arrête, elle entend un battement d'ailes furieux, des bras l'enserrent et elle se retrouve posée sur le bord de la fenêtre. Un baiser vient effleurer ses lèvres. Elle voudrait le serrer dans ses bras, mais elle ne le voit pas. »

Elle se réveilla soudain en poussant un petit cri. Mais non, elle ne tombait pas, elle n'était pas assise sur le bord de la fenêtre, elle était simplement couchée sur son lit, elle avait fait un rêve, elle n'aurait pas dû jouer de la flûte. Elle n'avait pas envie de se lever maintenant, elle s'étira dans ses draps, elle se sentait si bien. Le soleil la caressait et elle ouvrit doucement ses jambes pour le laisser pénétrer. Ses mains se promenaient sur son corps là où c'est si sensible, elle caressa ses seins dont les pointes étaient encore érigées par le rêve, son ventre plat et doux, ses cuisses douces et accueillantes. Elle n'osa pas continuer, elle avait tellement envie de se toucher, mais c'était interdit, l'accès était interdit et elle ne mettra pas son doigt, c'était réservé à Antiel. Lui seul connaissait son jardin intime, lui seul avait le droit d'y pénétrer, elle lui avait donné la clé. Elle ne fit même pas attention à Camille qui ouvrait la porte de la chambre, elle ne bougea pas, le rêve était encore tellement proche, prêt à revenir peut-être avec un peu de concentration, quelques notes de flûte.

Camille contempla une Olalie lumineuse, toute dorée par le soleil qui entrait à flots dans la chambre. La beauté de la jeune fille lui rappela sa jeunesse, elle aussi avait eu une jeunesse flamboyante, elle avait été belle, exquisément belle, si belle que les garçons se brûlaient les ailes à son contact. Oui, dans Olalie elle retrouvait avec nostalgie sa jeunesse, mais aussi le plaisir de se voir renaître dans sa petite-fille.

– Olalie, qu'est-ce qui se passe ? Tu m'as fait peur, j'ai cru que tu tombais par la fenêtre. Et où est ta flûte. Tu devais réviser ton morceau. Je t'entendais d'en bas, c'était bien au début, mais à la fin je ne comprenais plus ce que tu jouais. Ta musique devenait fiévreuse, elle partait dans tous les sens, comme si tu ne la maîtrisais plus. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle lui toucha le front pour la température et elle fit une moue. « Tu as un peu de fièvre, il faut te recoucher » décréta-t-elle. Elle lui rajusta sa chemise de nuit pour couvrir le petit sein qui pointait son nez. « Tu vas rester un peu allongée, je vais te monter un bol de thé. Cela ira mieux après. » Olalie acquiesça d'un signe de tête. Elle ne pouvait pas parler, c'était trop confus dans son esprit.

Plus tard, Olalie se leva, elle n'aimait pas rester couchée, elle n'était pas malade, elle avait seulement besoin de retrouver ses esprits. Après s'être habillée, elle sortit de la maison et elle se dirigea vers le tilleul. C'est là haut que ça s'était passé, sur la plus haute branche, et pourtant

c'était impossible. Le chat la regarda avec un air intrigué. Elle voulut le caresser, mais il s'écarta d'elle en hérissant son poil. « Mais qu'as-tu donc, chat ? C'est moi, tu ne reconnais pas mon odeur ! » s'exclama-t-elle. Elle n'avait pas fini cette phrase qu'elle rougit jusqu'aux oreilles. C'est sûr, le chat devait sentir l'odeur d'Antiel mêlée à la sienne. Ils s'étaient tellement caressés. Mais alors ce n'était plus un songe et le chat avait tout vu ! Elle regarda le chat longuement, elle aurait aimé qu'il parle, qu'il puisse raconter ce qu'il avait vu. Ces histoires d'elfes, ça n'avait ni queue ni tête. Pourtant son cœur battait encore la chamade quand elle revoyait le visage d'Antiel tout proche du sien.

Elle s'assit sur le fauteuil, à la place du chat qui s'en alla. C'est sûr, ce chat ne l'aimait plus, lui qui adorait se frotter contre ses jambes et sauter sur ses genoux. Elle le regarda s'éloigner, un peu furieuse. « Ce chat est stupide, pourquoi a-t-il peur de l'odeur d'un elfe ? A moins qu'il ne soit simplement jaloux d'Antiel ! » murmura-t-elle. « Mais alors ça veut dire que je l'aime vraiment ? Ce n'est plus un rêve ? ». Elle sentit une caresse sur sa tête, il était là à côté d'elle, elle en était sûre, elle voulut le saisir, l'embrasser, elle tendit le bras, mais il n'y avait rien, que du vide. Une feuille tombée du tilleul glissa sur sa tête et frôla sa joue. Et le rêve reprit, bercé par la cigale du tilleul qui entamait son premier chant matinal.

« Oui, c'est Antiel que j'aime, ce n'est plus le copain banal, sans forme, que j'avais accepté par désœuvrement. Ce dernier me désire, il tourne autour de moi comme un bourdon, il est gentil et j'ai été tentée de lui faire plaisir, après tout pourquoi pas avec lui ? Mais mon corps s'y refuse. Le moindre geste un peu osé de sa part me révolte et il me faut faire appel à toute ma volonté pour ne pas m'enfuir bêtement. J'ai honte de moi-même et j'essaye ensuite de me faire pardonner comme je peux. Plusieurs fois il a voulu me prendre, mais je n'ai jamais accepté, cela m'horrifiait, je ne pouvais pas m'imaginer toute nue à côté de lui. Mais maintenant que j'ai découvert l'amour, je comprends pourquoi : simplement je ne n'ai jamais vraiment aimé ce gentil copain. Je me croyais anormale, mes copines se moquaient de moi de ne pas avoir essayé, c'est tellement simple, il suffit de se laisser aller. Mais je ne pouvais pas et maintenant je ne regrette pas. Antiel vient de me faire découvrir la force de l'amour, avec lui tout arrive si naturellement, il n'y a plus de conflit entre mon corps et mon âme, je peux me donner à lui toute entière, sans réserve. L'amour fait tomber toutes les barrières, le chant que jouent les corps en se caressant est un chant divin. Je n'ai jamais connu un tel bonheur, seule ma flûte réussit pas à créer une telle harmonie. Ma flûte magique ! Mais où est-elle ? Il faut que je la retrouve. C'est cette flûte qui m'a fait découvrir l'amour, c'est cette flûte qui a fait venir Antiel ! »

La peur soudaine d'avoir perdu la flûte dissipa le rêve. Elle se leva de son fauteuil, il fallait réessayer de jouer l'air d'Antiel tout de suite ! La flûte l'attendait sans doute dans la chambre bleue. Oui ! Il fallait rejouer la musique d'Antiel, assise sur le bord de la fenêtre, la fenêtre par où il était entré pour l'embrasser. Elle imaginait déjà les notes qui accompagneront son rêve, il faudra les écrire pour une autre fois même si elle les connaissait par cœur. Une petite musique à laquelle elle n'avait pas encore donné de nom, cela viendrait plus tard. Elle avait l'impression que cette musique ne lui appartenait pas, qu'elle n'en était que l'instrument. Dans cette musique s'exprimaient des choses dont elle n'avait pas encore bien conscience, c'était son moyen d'expression, une façon de se projeter dans un monde imaginaire. Des souvenirs indistincts de joie et de malheur se bousculaient les uns les autres et, dans ce chaos, régnait le désir confus d'un amour absolu.

SUIITE DU CONTE

Ils s'étaient installés sous le tilleul, chacun dans un fauteuil. L'air était encore chaud malgré la nuit qui commençait à tomber. Les cigales s'étaient tues laissant le silence s'installer. Dans la lumière de la lune, on voyait les chauves souris qui entamaient leur chasse nocturne en dessinant des arabesques étranges. Camille se laissait prendre dans cet apaisement du soir, elle oubliait où elle était, le tilleul, la vieille maison. Un rêve l'avait enveloppée et la portait en son sein loin du tumulte de la société humaine, vers ce monde qui l'attendait pour bientôt, peut-être même demain.

Ce fut Rémi, toujours impatient, qui la ramena brusquement à la réalité.

– Alors, demanda-t-il, que va faire Antiel de son amour interdit avec Olalie ? Et la pauvre petite elfie, Louella, que devient-elle ? On ne peut pas les laisser comme cela, ils ne comprendraient pas qu'on les abandonne, maintenant qu'on les a mis dans cette situation tragique. Et puis la vraie Olalie va arriver et elle voudra savoir ce qu'elle devient dans l'histoire ! Elle m'a déjà dit qu'elle avait fait un rêve dans lequel Antiel l'emmenait en haut du tilleul pour l'embrasser.

On entendit quelques notes de flûte qui s'égrenaient par la fenêtre ouverte. Le chat qui jouissait de la paix du soir se leva soudain, les poils hérissés, et s'en alla en agitant une queue devenue énorme, reflet de sa colère.

– La flûte, dit Rémi, c'est la flûte d'Olalie. Elle est peut-être enchantée. C'est pour cela qu'Antiel est tombé amoureux d'Olalie et qu'il ne peut plus l'oublier. Je suis sûr qu'on va rapporter cette faute au prince des elfes et qu'Antiel sera puni. J'espère qu'on ne le condamnera pas à avoir les ailes coupées pour l'empêcher de voler, ce serait trop triste. Mais peut-être que les ailes des elfes peuvent repousser, comme les plumes des oiseaux ?

– Tu racontes l'histoire aussi bien que moi, sourit Camille. Tu n'as plus qu'à continuer !

– Ah non ! Moi, je ne sais pas parler de l'amour, c'est bien trop compliqué ! C'est toi qui racontes.

– Oui, j'ai connu l'amour, murmura Camille, j'ai connu ces moments merveilleux quand une simple caresse suffit à remplir le monde. L'amour est comme un diamant, une quintessence de beauté, mais il peut aussi être tragique quand il n'arrive pas à éclore, à mûrir comme un beau fruit au printemps. Tu gardes alors la nostalgie infinie de ce qu'il aurait pu être et que tu as perdu définitivement, peut-être simplement parce que tu es passé à côté sans oser le faire germer. La vie se construit sur une succession de choix et chaque choix que tu fais ferme un peu plus l'horizon. Regarde la lune qui luit à travers les branches du tilleul. Chaque éclat de lune est un brin de nostalgie qui fait pleurer ta mémoire, la nostalgie de quelque chose qui ne s'est pas réalisée.

Rémi la regarda, fasciné. Le futur lui paraissait tellement vaste, tellement plein de vie, qu'il en avait le vertige. Se pouvait-il qu'un jour il regarde derrière lui plutôt que devant et que, comme sa grand-maman, la nostalgie de ce qu'il n'avait pas vécu lui amène les larmes aux yeux. C'est à ce moment là sans doute, quand tout est dit et qu'il ne reste plus que la mort pour emplir le futur, que l'on comprend à quel point les expériences que l'on a vécues, les choix que l'on a faits, les êtres que l'on a pu aimer, tout cela est vide de sens.

– Oui, continua Camille qui avait deviné la réflexion de son petit-fils, oui, c'est à ce moment là que l'on découvre que la liberté, à laquelle on croyait tellement, n'existe pas dans la vie. Tout n'est que contingence, du début jusqu'à sa fin.

– C'est quoi la contingence ? demanda Rémi qui était à l'âge où chaque mot doit avoir un sens.

– C'est ce que tu ne maîtrises pas. Tu crois être libre de décider, mais finalement c'est toujours le hasard qui fait que les choses sont ce qu'elles sont. Tu as simplement l'impression que c'est grâce à toi, alors qu'en fait, tu n'y es pour rien.

Elle aurait voulu dire que plus tard, quand il aurait son âge, il prendrait conscience de la vacuité et de l'hypocrisie du monde, le monde réel soumis aux contingences du temps, mais ce n'était pas le moment. Il n'était encore qu'un simple gamin plein d'innocence. Elle fit un effort pour retrouver l'histoire d'Antiel et c'est la lune qui l'aida. C'était une nuit de pleine lune, la lumière blanche éclairait la clairière devant le tilleul et formait des ombres fantasmagoriques, son imagination se débrida soudain :

– Ce soir, la lune est pleine et une belle nuit se prépare. Le chat n'aime pas la lune, surtout quand elle est pleine, parce qu'il se passe parfois des choses extraordinaires. Je suis sûre que cette nuit, les elfes vont se retrouver dans une clairière au milieu des oliviers pour danser au clair de lune. C'est une tradition dans le monde des elfes de se rassembler chaque fois que la lune est pleine, c'est à dire chaque mois lunaire.

– Qu'est-ce qu'un mois lunaire ? interrompit Rémi qui ne voulait rien laisser passer sans comprendre.

Camille sourit. Elle aimait provoquer un peu l'enfant pour qu'il s'interroge sur les phénomènes qui font l'univers.

– Le mois lunaire, répondit-elle, c'est le temps que met la Lune pour se retrouver dans la même position par rapport au Soleil, c'est-à-dire le temps entre deux pleines lunes. Il faut douze mois lunaires pour faire une année lunaire de 354 jours. C'est donc différent de l'année solaire qui fait 365 jours. Le calendrier des elfes est basé sur l'année lunaire. Ainsi pour Antiel, le temps des saisons n'est pas figé. Progressivement les mois d'hiver deviennent des mois d'été, le temps de la lune se déplace dans le temps du soleil, tout glisse, rien n'est fixe, rien n'est sûr. La seule date stable dans le calendrier lunaire est la fête de la pleine lune qui se reproduit tous les mois. Aucun elfe ne peut manquer cette fête.

– Alors tu crois qu'Antiel va retrouver Louella dans la danse de la pleine lune ? reprit Rémi qui ne perdait pas le fil de l'histoire.

– Bien sûr. Tous les elfes viennent à cette fête, il n'est pas possible de s'absenter sous peine de punition sévère. L'elfe qui ne viendrait pas participer à la danse au clair de lune courrait le risque d'avoir ses ailes coupées.

– Mais elles pourraient repousser ? s'inquiéta aussitôt Rémi.

– Justement, l'aile est coupée selon la gravité de la faute et elle mettra plus ou moins longtemps pour repousser. Le pauvre elfe doit attendre avant de pouvoir voler de nouveau en haut du tilleul. Il est obligé de se cacher dans les anfractuosités de rochers, dans les caves ou les cheminées quand il n'y a pas de feu. Parfois il arrive à se faire admettre chez les humains, tout en restant invisible. Il profite alors d'un lit qu'on laisse tout fait, avec des draps propres qu'on change de temps en temps et même d'un bol de soupe.

– Il y a un lit de fait dans la grande chambre et ce soir je laisserai un bol de soupe à côté, murmura Rémi. Quand même pauvre Louella ! J'espère qu'elle va venir au bal de la lune malgré son désespoir et qu'elle n'aura pas besoin de venir se réfugier ici.

– On verra, cela va dépendre de la façon dont nous allons, tous les deux, dérouler le fil de l'histoire. Il faut imaginer dans une forêt une belle clairière avec un petit étang où vivent des grenouilles. La danse a lieu les nuits de pleine lune, les elfes ont coutume d'appeler cette danse la « danse de la nuit « enlunée ». Quelqu'un qui réussirait à trouver la clairière pour espionner la danse, pourrait voir un immense nuage d'éclairs argentés monter vers la lune. Tous les elfes du pays sont là, ils dansent en volant et leurs ailes renvoient des reflets de lune. Le chant des

grillons et les voix des grenouilles dans les mares voisines rythment la danse. Au centre de la clairière se tient le prince des elfes avec sa cour.

– Ah ! Voilà enfin le prince des elfes, s'écria Rémi. Il va sûrement faire passer Antiel en jugement pour la faute qu'il a commise en aimant une fille humaine, même Louella va être jugée pour ne pas avoir le courage de danser. Mais d'abord comment s'appelle-t-il ce prince ?

– Si tu ne m'interrompais pas sans arrêt, j'aurais peut-être déjà trouvé un nom ! Bon, laisse moi plonger dans ce rêve, les idées vont venir et le fil de l'histoire va se dérouler sans qu'on s'en aperçoive. D'abord le nom : un poète anglais avait introduit un roi des elfes dans une de ses pièces intitulée *Songe d'une nuit d'été*. Il a appelé ce roi Oberon. Notre prince est un descendant de ce roi et il portera le même nom. Maintenant laisse moi me concentrer pour que mon esprit parte dans la forêt espionner la danse des elfes.

« Habillé d'une cape bleue parsemée d'étoiles d'argent qui reflétait le ciel à l'envers, ses ailes soigneusement repliées dans son dos, Oberon se tenait debout au centre de la clairière, sur une large pierre ronde et blanche comme une lune à l'envers. La lumière de la lune s'accordait avec le bleu profond de la cape et faisait scintiller les étoiles d'argent. Il regardait les elfes danser autour de lui, certains en vol, d'autres à terre leurs ailes vibrant doucement comme prêts à prendre l'envol.

La musique lancinante des grenouilles, accompagnée par les violons des grillons, étouffait le bruit des ailes frappant l'air et envahissait le moindre interstice jusqu'au plus profond de la forêt. Entraînés par la musique, tout le petit monde sauvage oubliait que c'était l'heure du sommeil, chacun sortait de son trou et venait rejoindre la danse des elfes dans la clairière enlunée. On vit ainsi arriver des couples de lapins dont la danse faite de bonds plus hauts les uns que les autres constituait un spectacle à lui seul. Un renard et sa renarde vinrent se mêler aux festivités sans que personne ne s'en offusque, mais le clou du spectacle se produisit lorsque le loup se présenta à l'orée de la forêt. Il s'arrêta là, avec sa louve à ses côtés, et dressant son museau vers la lune, il entama un long hurlement qui couvrit le chant des grenouilles.

La fête atteignit alors son paroxysme, c'était le moment où des choses extraordinaires pouvaient arriver. La danse prit un rythme endiablé, les elfes tournaient dans tous les sens, leurs ailes finement transparentes scintillaient dans la lumière de la lune et donnaient l'impression qu'un nuage de lucioles avait envahi la clairière. La lune toute ronde souriait benoîtement, saluant le prince des elfes qui avait pris son envol pour se joindre à la folie collective, étalant autour de lui sa cape bleue parsemée d'étoiles d'argent qui reflétait le ciel à l'envers. Des hommes s'étaient joints à la danse, la nuit « enlunée » devenait le théâtre d'une orgie incroyable, plus rien ne comptait, sauf l'accomplissement du désir de vie. »

– Pourquoi des hommes ? s'inquiéta Rémi. Je croyais que cette danse de la nuit « enlunée » était réservée aux elfes. Maintenant tu y as introduit des animaux et même des hommes !

– Bon, je me suis laissée peut-être emportée par une imagination un peu trop fiévreuse. Pourtant je pense que les hommes s'invitaient autrefois dans la clairière quand la nuit était « enlunée » pour célébrer des croyances sauvages, archaïques. Ils procédaient alors à des sacrifices rituels et souvent la danse était l'occasion de relations charnelles. La danse dans la clairière, au retour du printemps, par une nuit de pleine lune au fond de la forêt, faisait partie des rites auxquels il était difficile de résister. C'était une fête païenne réservée au côté bestial de

l'homme, à son animalité. L'homme a besoin parfois de libérer ses instincts les plus sauvages, c'est une folie qui s'exprime dans la nuit quand il se croit libéré de toutes contraintes sociales ou morales.

– Malgré tout, reprit Rémi toujours très logique, si c'est une fête païenne réservée au côté animal de l'homme, je me demande pourquoi les elfes y participent, eux qui sont des larmes d'esprit.

– J'ai dit ça ? Tu as peut-être raison. Pourtant je vois bien les elfes se retrouver tous pour célébrer l'animalité de l'homme dans cette clairière « enlunée ». Le chant des grenouilles, l'ombre laiteuse qui efface les silhouettes, le hurlement du loup, la forêt sombre qui semble envahir l'espace, tout cela constitue un univers spécial, tellement différent de l'univers aimable d'un jour de printemps. C'est un univers où se rejoignent les esprits de mort et les esprits de vie.

Un fantôme effleura Rémi. La clairière enlunée exerçait sur sa conscience naissante, où la mort n'avait pas encore sa part, une attraction mystique. Oui, il trouverait la forêt où se trouve la clairière enlunée, il participerait à la danse des elfes, il serait alors au cœur de la fête, là où on rencontre l'inexprimable. Oui, tout à l'heure il allait quitter sa chambre sans rien dire à personne, il s'enfoncerait dans la nuit au milieu des oliviers dont les feuilles ruissellent de lune, la clairière était sûrement là-bas, il connaissait cet endroit un peu particulier parce qu'une grande pierre blanche trônait au centre, c'était la pierre plate d'Oberon, une pierre comme une lune à l'envers. Mais il avait besoin de plus d'histoire pour vivre cette nuit spéciale, alors il essaya de relancer sa grand-mère.

– En tout cas, on ne sait toujours pas ce que deviennent Antiel et la petite elfie !

– J'y viens. Mais pour reprendre ta question sur la participation des elfes à cette fête dans la clairière enlunée, on peut expliquer qu'ils sont à la croisée entre la vie et la mort. L'elfe naît d'une larme d'esprit à l'occasion de la mort d'un être humain. Il est un être en devenir, il disparaîtra un jour pour renaître sous la forme d'un enfant d'homme. Ainsi la personnalité de l'elfe concentre la volonté pure et transcendante de la conscience humaine par opposition à la pulsion bestiale de l'animal dont l'expression ultime est la mort.

– Bon ! C'est une croyance que tu esquisses là et j'ai appris à détester les croyances. Notre histoire est simplement une histoire magique dans laquelle tout est rêve. Les elfes, ça n'existe pas ! L'elfe vit par le rêve et d'ailleurs tu as dit que si des humains adoptent son nom, il ne peut plus vivre !

Camille sourit. C'était justement ce qu'elle pensait. Le rêve vient poser un cocon protecteur sur ce conflit toujours renaissant entre le sens mystique et l'animalité. Sans rêve, l'homme est nu, exposé aux folies bestiales ou au vide sidéral de sa conscience. Le rêve permet de construire ces remparts nécessaires pour résister au vertige du néant.

Elle ferma les yeux pour laisser son esprit vagabonder encore une fois dans ses souvenirs. C'était quand elle était encore une jolie jeune fille. Un jour elle se promenait dans la montagne, seule. Elle aimait bien se promener seule, elle avait l'impression de toucher la nature des choses du doigt. Ce jour là, elle était assise, posée comme une fleur au bord d'un lac dans la montagne. Les coquelicots rouges comme du sang la regardaient comme pour l'encourager, les sauterelles l'assourdisaient en chantant à tue-tête, des papillons volaient d'une fleur à l'autre la confondant parfois et venant se poser sur son nez, dans ses cheveux. Une jeune marmotte audacieuse s'approcha d'elle et, droite sur ses pattes de derrière, lui dit quelque chose d'important. Plus loin un chamois la surveillait tout en lapant la surface du lac. Alors, perdue dans cette folie de vivre qui s'était emparé de tout ce qui était vivant, elle eut l'impression d'être là par erreur. Quel était son rôle dans cette joie de vivre qui s'exprimait partout ? Que pouvait-elle apporter ? Comment

participer ? Elle avait atteint les rives d'un fleuve. Il lui semblait toucher quelque chose d'indicible. Peut-être le fond de sa conscience ou plutôt d'une conscience universelle. En écoutant la nature vivre autour d'elle, il lui semblait atteindre le mystère de la création ultime. Un moment intense pendant lequel le temps s'arrête. Oui, le petit elfe avec ses ailes efface la réalité et lui rappelle ce moment qu'elle n'a jamais oublié.

Elle se secoua, cherchant à quitter le souvenir. Rémi avait raison, les croyances abîment le rêve. L'histoire se ferait toute seule. Elle se remit à raconter, lentement au début puis petit à petit les mots arrivèrent sur ses lèvres sans effort. Elle avait l'impression qu'ils sortaient d'un puits sans fond sans même qu'elle soit obligée de les puiser avec le seau.

« Ce fut au moment le plus fou de la danse qu'on entendit la flûte égrener ses notes comme des perles d'argent qui chatoyaient dans les rayons de la lune. La danse s'arrêta, Oberon revint se poser sur sa grande pierre blanche au centre de la clairière, tous les elfes se rassemblèrent autour de lui. Le roi des elfes, couvert de sa cape bleue parsemée d'étoiles comme un ciel à l'envers, leva lentement la main. Un mouvement se produisit alors et les elfes s'écartèrent un peu, laissant un passage vers la forêt. Un défilé se préparait peut-être. Deux rangées d'elfes se formèrent le long du passage, tournant le dos comme s'il leur était interdit de voir les personnages du défilé, mais c'était plutôt pour honorer le défilé avec leurs ailes ouvertes, scintillantes de lune. Ainsi seul le roi des elfes put voir avancer, sous la haie d'honneur formée par les ailes ouvertes des elfes alignés, la plus jolie fille qu'il ait jamais vue, accompagnée par Antiel. Ils se tenaient la main dans la main et marchaient vers lui comme pour un mariage. La jeune fille n'avait pas d'ailes, elle tenait dans une main la flûte traversière, celle qui avait fait s'arrêter la danse.

Lorsqu'ils furent arrivés aux pieds du roi, Antiel s'inclina pour saluer et dans un geste adorable, il enveloppa la jeune fille dans son bras et la présenta à Oberon : « Voici Olalie, une fille des hommes. Je l'aime parce qu'elle est délicieusement jolie, que sa peau est douce, que ses yeux sont pleins de rêves, que sa bouche est un baiser, que son chant est celui d'un ange. »

Oberon se leva et s'avança vers la jeune fille, traînant derrière lui sa cape bleue parsemée d'étoiles comme un ciel à l'envers tenue par deux jeunes elfes. Il regarda longtemps Olalie, puis lui prit la flûte des mains. La jeune fille se laissa faire, hypnotisée. Antiel esquissa un geste de défense, mais se retint. Alors le roi porta la flûte à ses lèvres et commença à jouer. Une musique magique s'envola sur les rayons de lune et s'infiltra dans tous les interstices de la forêt, faisant taire les grenouilles et les grillons qui animaient la nuit. Une musique qui invitait à la danse, mais aucun elfe ne bougea. Chacun savait que ces notes merveilleusement pures ne leur étaient pas adressées. Oberon jouait de la flûte pour Olalie.

Antiel sut alors que le sort de son amour serait décidé par la danse d'Olalie. Il voulut la saisir dans ses bras pour s'enfuir avec elle, mais les gardes du roi se rapprochèrent de lui, menaçants. Il ne pouvait rien faire. Olalie regardait toujours le roi et commença à danser au rythme de la musique. Son corps infiniment gracieux se déployait comme une fleur, chaque note ouvrant un pétale. Mais elle était loin d'avoir la légèreté d'une elfie qui danse dans trois dimensions. »

– Oui, j’ai compris, murmura Rémi, il faut que la danse soit merveilleuse sinon Oberon va chasser Olalie et punir Antiel. Et la pauvre Louella, qui pleure toujours la perte de son amour, elle ne voudra pas danser et elle sera punie pour ne pas avoir participé à la fête de la nuit « enlunée ». Et Olalie n’arrivera pas à danser merveilleusement comme l’aurait fait Louella, elle n’a pas d’ailes, elle sera obligée de rester à terre, dans le monde obscur, sa danse restera lourde. Alors elle sera punie, elle aussi, de son audace. C’est terrible et j’ai peur de ce qui va arriver !

– On verra, conclut mystérieusement Camille, on verra. Peut-être pourrais-tu entrer dans l’histoire pour influencer sur son cours ?

A ce moment là, Olalie, la vraie, vint les rejoindre sous le tilleul. Le chat la suivait en crachant de fureur, ses poils hérissés le faisaient doubler de volume et sa queue gonflée se dressait en l’air comme un panache.

– Regarde, s’exclama Rémi, Olalie arrive avec son elfe ! Le chat doit le sentir, mais il ne voit rien et cela l’inquiète. Alors il se fait gros pour faire croire qu’il est fort.

– Il n’y a pas d’elfe qui m’accompagne, tu dis des sottises, répliqua Olalie furieuse. Et puis, je n’ai rien à voir avec l’Olalie de votre histoire et ce chat est idiot. Je ne sais pas pourquoi il me suit comme cela, tout hérissé de fureur.

– Tu sais, Olalie, cette nuit est une nuit enlunée, enfin je veux dire une nuit de pleine lune, mais dans le monde des elfes, on l’appelle « nuit enlunée »

– Une nuit enlunée ? Evidemment une nuit ne peut pas être ensoleillée ! Ce n’est pas très intelligent de la part des elfes.

– Les elfes, je connais mieux que toi, c’est sûr. J’aimerais bien avoir des ailes comme eux. Ils dansent tellement bien avec leurs ailes argentées. D’ailleurs tu ne sais même pas que, lors de la nuit enlunée, tous les elfes se rassemblent dans une clairière pour danser au clair de lune. En général, cela se produit au printemps ou en été quand la lune est pleine et qu’il fait chaud comme aujourd’hui, mais ça peut aussi arriver en hiver, quand la nuit est bien froide et que l’air transparent laisse les étoiles scintiller comme des diamants dans le ciel. Aujourd’hui, ce sera une nuit enlunée et les elfes vont danser au milieu des oliviers, c’est sûr, je connais même la clairière où ils vont danser. Mais tu ne peux pas les voir, tu n’es plus un enfant et ton cœur n’est pas assez pur. Antiel va danser avec Olalie, celle de notre histoire, et Louella sanglotera, abandonnée sous un olivier. Il faudrait pourtant qu’elle danse sinon elle sera punie comme tout elfe qui ne danse pas pendant la nuit enlunée. Oberon la condamnera et on lui coupera les ailes. Je ne sais pas comment Olalie arrivera à danser avec Antiel puisqu’elle est humaine. Pour danser une danse d’elfe, il faut sûrement avoir des ailes, sinon c’est une danse d’homme et Antiel pourrait aussi être puni pour ne pas danser une danse d’elfe.

– D’abord je suis bien sûre que ton cœur est plus pur que le mien. Qu’est-ce qui te dit que je ne vois pas les elfes ? Antiel était dans mon rêve l’autre nuit. Il venait de l’autre côté du mur pour me rendre visite. C’était trop beau, trop merveilleux, c’était comme si c’était vrai. Dis-moi, que penses-tu qu’il va se passer maintenant ?

– On ne sait pas, on n’a pas encore écrit la suite. Camille dit qu’il faut entrer dans l’histoire pour diriger son cours !

Olalie ne répondit pas. Si Rémi avait su regarder dans ses yeux, il aurait aperçu des rêves étranges qui émergeaient puis se perdaient. Ils se séparèrent sans rien dire de plus, mais chacun avait visiblement son idée sur la nuit à venir.

DANSE DE LA NUIT « ENLUNÉE »

C'était le soir, l'air était délicieusement pur et chaud, la lune se levait sur l'horizon et vint caresser les oliviers, elle était toute ronde et vous regardait avec un sourire moqueur. Posée en haut du tilleul, une chouette observait les chauves souris qui dessinaient des arabesques dans la lumière blanche. Cette chouette n'avait aucune chance d'attraper une chauve souris en vol et elle aurait mieux fait mieux de surveiller la souris qui se promenait insouciant au pied du tilleul, mais elle était de nature mystique et elle préférait regarder les arabesques des chauves souris qui la faisaient rêver. Au pied du tilleul le chat, lui, avait repéré la souris et aurait facilement pu l'attraper, mais ce n'était pas son habitude de chasser quand la lune pleine arrosait la terre de sa laitance blanchâtre. Il n'aimait pas la lune, il aurait bien aimé bien rentrer dans la maison où il savait qu'un fauteuil douillet l'attendait.

Dans la chambre bleue, à l'étage, un rayon de lune se faufila entre les rideaux mal tirés et vint se poser sur la jeune fille endormie. La caresse laiteuse se promena sur ce corps abandonné, la légère chemise de nuit toute chiffonnée ne protégeait rien et le rayon lunaire en profita pour visiter des recoins secrets. Le songe alors naquit tout naturellement.

« Elle marche au milieu des oliviers dont les feuilles claires ruissellent de lune, elle marche longtemps, peut-être jusque de l'autre côté du monde quand elle arrive dans une clairière en forme de cercle. Au centre, une grosse pierre plate, blanche et ronde dessine une lune l'envers. Elle monte debout sur la pierre, elle attend Antiel, elle sait que c'est la nuit du jugement, le jugement qui décidera de leur sort.

Elle sort sa flûte, elle connaît par cœur les notes qui rendent la musique magique, elle se tourne vers la lune et les égrène. Autour d'elle les lucioles commencent à se rassembler, elles semblent danser au rythme de la musique, certaines se posent sur son bras nu, sur sa jambe, sur sa joue, des nuages de lucioles l'enserrent, tout son corps se met à clignoter dans la nuit, elle voudrait être luciole elle-même, elle se sent légère, si légère comme prête à s'envoler.

Brusquement tout change, il y a une interruption, une cassure, la musique semble se déchirer, des volutes de notes s'exaspèrent, chacune voulant plus d'espace. Le chat se réveille, son poil se hérissé et le fait doubler de volume, sa queue se dresse, ses yeux s'allument dans la nuit comme deux phares jaunes : il a peur. Il sent une présence étrangère ; il ne voit rien, mais il la sent. Alors il s'enfuit dans les hautes herbes en crachant sa fureur. Là haut dans le tilleul, la chouette qui a tout observé s'envole sans bruit, elle se met à voler en rond autour de la clairière, autour de la pierre blanche. Les elfes sont là, leurs ailes argentées, peut-être un peu dorées, clignent dans la nuit en renvoyant des éclats de lune. Elle les distingue maintenant, ce sont des filles, des elfies, toutes nues, adorablement jolies, habillées de leurs ailes qui les enveloppent avec des fils d'argent. Debout sur la lune à l'envers, elle continue de jouer sur sa flûte et les elfies dansent au rythme de sa musique. Elle voudrait se joindre à ces filles lumineuses, s'envoler avec elles dans un tourbillon de danse. Elle a oublié Antiel, elle est emportée par le désir de danser, les petites elfies s'enroulent autour d'elle, elles cherchent à l'entraîner, mais elle résiste, elle s'accroche à sa flûte.

C'est quand quelqu'un lui prend la flûte des mains qu'elle s'abandonne aux elfies. Elle ne voit pas celui qui pris sa flûte, pourtant il joue une musique comme elle n'en a jamais encore entendu, une musique qui s'imprime dans sa mémoire et dont elle se souviendra. Les filles ont réussi à l'entraîner dans la danse, elles se mettent à plusieurs pour la porter, elles battent des ailes de toutes leurs forces et elles l'enlèvent dans les airs, leurs mains sont partout sur son corps faisant surgir des frémissements inconnus. Elle danse, elle danse avec les elfies, le rythme

s'accélère, les mains se font plus pressantes. On lui a enlevé sa petite chemise de nuit, son corps nu baigne dans la lune, il vibre au rythme de la musique, il devient violon et les mains jouent dessus comme une multitude d'archets, elle n'en peut plus, il faut que ça explose dans les étoiles. Tout d'un coup, cela arrive, c'est trop fort, elle tombe, les mains l'ont abandonnée. »

Le choc la réveilla : elle était tombée de son lit, le drap était tout froissé, signe d'une agitation extrême. C'est sûr elle avait dû faire un rêve dans lequel elle voulait retrouver Antiel. Quelle bêtise cette histoire d'elfe. Heureusement elle se sentait maintenant tout à fait bien, apaisée, calme. Des réminiscences de plaisir remontaient par petites vagues le long de son corps et lui rappelaient son songe. Était-ce vrai ? La flûte était toujours là, posé sur le pupitre. Osera-t-elle en jouer encore ? Elle se rappelait la musique que l'inconnu avait jouée, peut-être était-ce un elfe, peut-être était-ce Antiel ? Oui, elle savait qu'elle pourrait la rejouer, elle avait mémorisé les notes, le rythme. Elle la rejouera et le rêve reviendra.

Et Rémi ? Que devient-il celui-là ? Il semblait tellement intéressé par cette nuit « enlunée ». Peut-être s'était-il embarqué lui aussi dans un rêve étrange ? A moins qu'il ne soit vraiment sorti dans l'oliveraie pour assister à la danse ? Elle se leva sans faire de bruit, il fallait vérifier. Oui, sa chambre était vide, il était parti, quel fou ! Elle décida de le rejoindre, elle ne pouvait pas le laisser dormir tout seul dehors, il allait prendre froid. Bon d'accord, c'était une excuse pour visiter la clairière ronde dans la nuit « enlunée », mais elle balaya l'argument d'un geste. Elle irait quand même, peut-être verrait-elle des elfes et même Antiel. Elle prit avec elle une couverture bleue. La nuit, le bleu convient mieux pensa-t-elle sans vraiment y prêter attention.

Elle ne savait pas où se trouvait cette clairière alors elle suivit les lucioles. Ce devait être là-bas où elles s'agitaient follement. Elle connaissait bien l'oliveraie et elle n'avait jamais vu de clairière ronde dessinée au milieu des arbres, pourtant la clairière était bien là, gardée par des oliviers qui faisaient sentinelles. « C'est la lumière de la lune qui provoque cette impression de clairière en rendant les oliviers brillants », pensa-t-elle. Il y avait même la pierre plate juste au centre qui brillait comme une lune à l'envers dans l'herbe noire, elle ne l'avait jamais remarquée, c'était étonnant. Rémi était là, couché contre la pierre, il dormait. Les lucioles constellaient l'espace de leurs clignotements, la clairière vibrait sous l'effet des éclats dorés. C'était certain : une fête se préparait. Rémi lui-même clignotait en de multiples points, là où des lucioles s'étaient posées.

« Il rêve peut-être, lui aussi », pensa Olalie avec une pointe de jalousie. « Moi aussi je voudrais participer, voir les elfes danser, des vrais elfes et pas de simples lucioles. Antiel doit être parmi eux, j'en suis sûre, peut-être est-ce cette petite luciole qui vient se poser sur ma main, comme pour demander quelque chose. » Des frémissements la parcoururent à cette idée, pourtant c'était absurde, elle le savait bien. Il n'y avait rien que des lucioles.

Elle posa doucement la couverture bleue sur Rémi, il ne fallait pas qu'il prenne froid mais elle ne voulait pas interrompre son rêve. Il était venu pour voir la danse de la nuit enlunée et, dans son rêve, il cherchait auprès de chaque luciole Antiel et surtout Louella, la petite Louella si malheureuse, parce qu'une fille humaine lui avait volé son Antiel. « Pourtant je n'y suis pour rien, c'est lui qui est venu et je l'ai aimé ! » murmura-t-elle. Décidément elle entraînait de plus en plus dans le personnage de cette fille, il ne fallait pas, quelque chose le lui interdisait.

Elle s'était couchée à côté de Rémi. Au-dessus d'elle la voûte étoilée du ciel plongeait dans l'infini. Comment se faisait-il que le monde soit si grand ? Elle n'était rien dans ce vaste univers, un simple point minuscule, pourquoi ? Une étoile filante traversa la nuit, elle voulut faire un souhait mais le vertige la prit, elle eut peur de tomber dans le ciel. Les lucioles s'affolaient autour d'elle en tournant de plus en plus vite, les clignotements se mélangeaient en traînées

lumineuses, elle aurait voulu danser avec les lucioles, la musique du ciel l'envahissait, elle n'avait pas emmené sa flûte pourtant elle entendait les notes magiques, le songe commençait. Des songes qui s'entrecroisaient, s'emmêlaient dans la nuit enlunée. Le frère et la sœur, pelotonnés l'un contre l'autre sous la couverture bleue, rêvaient ensemble un même rêve aux multiples facettes.

« Rémi n'arrive pas à se décider à sortir de la maison, il a peur de la nuit et des animaux bizarres qui la fréquentent. Il sait bien que les elfes, ça n'existe pas, qu'il s'agit d'un conte, qu'il va aller vers cette clairière pour rien, pourtant quelque chose lui dit : " on ne sait jamais. " »
Finalement c'est Olalie qui le décide quand il croit la voir partir dans la nuit toute seule. Mais quelle Olalie ? Elles se confondent, sa sœur et celle de l'histoire. Le chat s'est précipité pour profiter de la porte entrouverte, mais quelque chose l'empêche de sortir. Au lieu de cela, son poil se hérissé et le fait doubler de volume, sa queue se dresse, ses yeux s'allument dans la nuit comme deux phares jaunes : il a peur. Il sent une présence étrangère, il ne voit rien, mais il la sent. Alors il s'enfuit dans les hautes herbes en crachant sa fureur. Là haut dans le tilleul, la chouette qui a tout observé s'envole sans bruit vers la forêt d'oliviers.

La silhouette d'Olalie s'éloigne entre les oliviers. On distingue encore la forme blanche de sa robe éclairée par la lune quand Rémi se met à courir pour la rattraper.

– Olalie, attends-moi. Où vas-tu ? C'est la nuit enlunée, les elfes sont partout, tu ne devrais pas y aller. Moi, je n'ose pas.

Mais Olalie ne lui répond pas, elle marche comme une somnambule. Bien sûr c'est l'Olalie de l'histoire, la vraie Olalie est restée à la maison. Il hésite, va-t-il y aller ? Il sait bien qu'il n'y aura pas d'elfes, ni de nuit enlunée, tout cela n'existe que dans l'imagination de sa grand-maman. Les elfes, il n'y croit pas. De toute façon il sait que son cœur n'est pas assez pur et il ne pourra pas les voir, même s'ils existent. Pourtant il est terriblement curieux. Il décide de la suivre en cachette pour voir si elle va rejoindre un amoureux, il pourra alors se moquer de sa sœur. Inconsciemment c'est plutôt pour voir si les elfes existent vraiment.

Le chat miaule de déception, il espérait entrer avec lui dans la maison. La lune le regarde avec un air moqueur, il voudrait se cacher quelque part, dans un trou, en attendant de pouvoir retrouver son fauteuil dans le salon. Pourtant quand il voit Rémi se diriger vers la clairière, il va le suivre. Son poil se hérissé de nouveau. Il n'aime pas les balades au clair de lune, il sent l'odeur de l'elfe qui se répand entre les oliviers, pourtant il suit Rémi.

Quand Rémi arrive à la clairière, Olalie est là, seule. Il se cache derrière un olivier et attend. Il ne se passe rien. Olalie est debout devant une grosse pierre plate juste au centre de la clairière. Sa légère robe blanche, baignée par la laitance lunaire, devient phosphorescente et Rémi croit voir une princesse qui semble attendre son amoureux. Elle ressemble à sa sœur et il est bien obligé d'admettre qu'elle est exquisément jolie.

L'air est délicieusement doux, un léger parfum de jasmin embaume la clairière, des vibrations font trembler l'air donnant l'impression d'une foule silencieuse qui danse. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il prend conscience du chant des grenouilles. Jamais il ne l'a entendu si fort, il a l'impression que les grenouilles assiègent la clairière.

Là-bas sur la grosse pierre plate, Olalie a sorti sa flûte. Bientôt les notes pures comme elle sait si bien les faire commencent à s'élever vers la lune. Les oliviers autour de la clairière marquent leur approbation en remuant leurs branches, transformant ainsi les feuilles vernies en autant de reflets lunaires. Le léger souffle d'air se calme vite et la musique de la flûte prend son envol, faisant taire les grenouilles. Des lucioles se rapprochent, comme attirées par la musique, parsemant la clairière de petits points lumineux qui s'éteignent et s'allument sans cesse.

Alors Olalie se met à danser. Toute seule. Elle danse au milieu de la prairie, baignée par la lumière de la lune. Sa robe blanche, une robe de danseuse, laisse son joli corps s'épanouir sans contrainte, elle virevolte autour de la grosse pierre plate comme une luciole qui ne s'éteint pas. Sa danse est délicieusement gracieuse, chacun de ses mouvements semble vouloir exprimer une nouvelle facette de sa beauté. Elle s'offre ainsi à son aimé, dans un don de soi où elle met tout son amour, toute sa pureté, toute sa beauté. Des lucioles l'entourent comme autant d'étoiles scintillantes, c'est une féerie, une féerie miraculeuse. Rémi a peur soudain, peur d'un faux pas qui pourrait tout casser. La flûte accompagne la danse, pourtant ce n'est plus Olalie qui joue. Le son monte de derrière le rocher et il ne sait pas qui joue. Ce n'est pas sa sœur, il doit y avoir quelqu'un d'autre, peut-être son amoureux. Mais il a beau faire le tour de la clairière, il ne peut pas apercevoir la flûte ! Les notes semblent sortir de nul part. Olalie danse maintenant d'une façon extraordinaire, il ne reconnaît pas sa sœur, jamais il n'aurait jamais imaginé qu'elle puisse danser une danse aussi belle, aussi pure. Elle semble si légère, chaque saut est un envol plein de grâce, c'est comme si elle avait des ailes pour l'aider, des volutes de lucioles l'entourent et la portent. Pourtant elle n'est pas un elfe, il en est sûr, il la connaît trop bien ! Des elfes, il n'en voit pas. Il y a bien des bruissements d'ailes, mais ce sont les chauves souris qui dessinent leurs arabesques dans la lumière lunaire.

Il a envie d'entrer dans la danse. Il ne pense plus à l'amoureux d'Olalie, il oublie qu'il voulait se moquer d'elle, la danse est trop belle, elle purifie son cœur, il veut y participer en toute innocence. C'est alors qu'il commence à voir apparaître les elfes. Olalie n'est plus seule, elle danse dans les bras d'un jeune homme habillé tout de noir. C'est un elfe, il a des ailes transparentes dans lesquelles la lune se reflète, lançant des éclairs argentés. Il soulève facilement Olalie dans les airs, donnant ainsi à la danse cette légèreté extraordinaire qui l'avait surpris. Au milieu de la clairière, se tient un vieil elfe vêtu d'une cape bleue parsemée d'étoiles comme un ciel à l'envers. Il accompagne la danse avec ses mains et ses ailes battent doucement la cadence. La flûte s'est arrêtée et c'est le chant des grenouilles qui emplit l'espace sonore, un chant obsédant, qui semble amplifié par les rayons lunaires. Le jeune couple est seul à danser, tous les autres elfes sont rassemblés autour et battent la musique avec leurs ailes argentées. Les éclats de lune reflétés par les battements d'aile créent un feu d'artifice, comme si la clairière s'embrasait.

Emporté par la joie qui irradie de la danse merveilleuse de Olalie, Rémi se met aussi à battre des mains en cadence. C'est juste comme l'a raconté Camille, c'est le désir de vie qui s'emballe, la folie animalière qui emporte tout. Même le chat qui s'est assis à côté de lui semble gagné par la fête, il n'a plus son poil hérissé, il pousse le miaulement rauque caractéristique de l'amour chez les chats. Il y a une chatte un peu plus loin et des messages lourds de sens sont échangés dans le croisement de leurs regards. La fête arrosée par la lune atteint une intensité qui attire tout ce qui vit alentour. On voit des couples de lapins se joindre à la danse et même des chevreuils qui viennent de loin, de la forêt de châtaigniers là haut sur la colline. Quand le loup se présente avec sa louve, le chant des grenouilles baisse d'un cran, les lapins interrompent la danse et se regardent, incertains, les chevreuils envisagent une fuite de sécurité, mais le chant reprend et le couple de loups entre dans la danse. Un long hurlement fait connaître à chacun que la danse atteint son paroxysme.

C'est à ce moment là que, toujours seul sous son olivier et rêvant de se joindre à la danse, Rémi aperçoit une petite elfie assise dans un coin, la tête dans les mains. Contrairement aux autres elfes, ses ailes sont repliées dans son dos et elle semble secouée de gros sanglots. Il comprend que c'est Louella, la petite elfie abandonnée par Antiel. L'histoire se réalise sous ses yeux, il en est un acteur, il peut intervenir, donner une nouvelle direction ! Il s'approche

doucement de la petite elfie, personne ne fait attention à lui, il s'assoie à côté d'elle et lui caresse doucement les cheveux. Surprise, Louella lève vers lui son visage inondé de larmes.

– Comme tu es jolie, murmure-t-il. S'il te plaît, ne pleure pas. Je t'aime, je voudrais te consoler.

Il est tellement intimidé qu'il ne sait pas trop quoi lui dire, il n'ose pas faire un geste, il est encore un gamin et il n'a jamais fait la cour à une fille. Louella le regarde dans les yeux, son regard répond à cet amour qui jaillit entre eux deux comme une étincelle de vie et elle vient se blottir contre lui. Il ne sait plus où il en est, trop de sensations l'envahissent qu'il ne connaît pas encore.

Maintenant Louella s'est levée et lui tend la main pour l'emmener danser. Curieusement sa taille s'est ajustée à sa petite taille et ce sont deux enfants qui entrent dans la danse. Ensemble ils viennent s'incliner devant le roi Oberon couvert de sa cape parsemée d'étoiles comme un ciel à l'envers, puis il prend Louella par la taille comme s'il avait dansé toute sa vie. Louella accompagne la danse avec ses ailes, ils virevoltent au rythme du chant des grenouilles, ils sont adorables et ils deviennent vite le point de mire de tous les elfes. Mais c'est Olalie qui est la plus surprise. Elle croyait Rémi dans la maison, en train de dormir et il est là, en train de danser avec une adorable petite elfie. Comment cela se peut-il ? Antiel la serre plus fort dans ses bras, il a peur de la perdre, il a reconnu Louella, mais c'est Olalie qu'il aime et qu'il veut. Les deux couples dansent ensemble maintenant, une danse qu'ils veulent légère, pure, presque transparente. Tous les elfes sont rassemblés autour d'eux et applaudissent. Oberon va pardonner, c'est sûr, la danse est trop belle. Il va suspendre la fuite du temps qui sépare le monde des hommes de celui des elfes, les interdits seront levés, l'amour triomphera. Mais soudain l'œil d'Oberon lance un éclair jaune et chaud, il lève les bras pour signifier son incapacité à satisfaire leur demande, l'incendie qu'il allume vient tout balayer dans la clairière. »

Les nuits ont toujours une fin, même si on n'en a pas suivi le cours complet. Celle-ci se termina avec l'arrivée du premier rayon de soleil qui vint caresser l'œil de Rémi endormi. Avec sa sœur, ils s'étaient blottis l'un contre l'autre pour garder la chaleur et ils dormaient abrités par le gros rocher au milieu de la clairière. La couverture bleue les protégeait du froid matinal. Le chat était lové entre eux deux et ronronnait comme une machine, il n'avait jamais été aussi bien installé !

Rémi ouvrit un œil et s'exclama : « Mais qu'est-ce que je fais ici ? » Puis le souvenir de la nuit lui revint. Il poussa le chat qui l'empêchait de s'asseoir et reçut en réponse un miaulement indigné. Olalie se réveilla aussi, elle avait un petit visage tout chiffonné. Ils se regardèrent longuement. Il y avait tant de choses à dire, mais aucun des deux n'avait envie de parler de cette nuit. Ils allaient retourner à la maison, la grande sœur et son petit frère, avant qu'on s'aperçoive de leur disparition.

Seul Rémi se risqua à une conclusion :

– C'était une belle danse de nuit enlunée. Louella m'a fait danser devant Oberon, c'était tellement bien ! Je crois qu'elle m'aime maintenant, je l'ai consolée. Nos deux couples, toi avec Antiel et moi avec Louella, étaient les meilleurs. Peut-être Oberon va-t-il permettre d'autres nuits enlunées auxquelles nous pourrions participer ?

Olalie le regarda d'un air songeur. Ce n'était pas à cela qu'elle pensait, mais à sa relation avec Antiel et au plaisir qu'elle avait connu avec lui durant cette nuit. C'était un songe bien sûr, Antiel ne pouvait pas exister, pourtant il était bien vivant quand il la tenait dans ses bras, quand il la serrait contre lui, quand elle avait senti sa main sur sa peau nue. Elle l'avait aimé de tout son cœur, comme jamais elle n'aurait cru que c'était possible. Elle aurait tellement voulu qu'il soit là,

avec elle ce matin, mais il n'y avait que son frère à côté d'elle. C'était un songe alors et le vide que ce songe laissait au réveil était immense. Elle se sentit perdue, un sanglot la secoua, quelque chose s'était brisé au fond d'elle-même.

Mais Rémi n'abandonnait pas son rêve, il voulait faire participer sa sœur, elle était l'Olalie de l'histoire. Il posa de nouveau la question :

– Tu crois que c'est vrai ce qui s'est passé cette nuit quand tu étais cette Olalie si exquisément jolie qui dansait avec Antiel ? Je voudrais tellement que ce soit vrai !

Olalie le regarda longuement. Pourquoi posait-il une telle question ? C'était lui qui faisait l'histoire, il savait qu'il pouvait la modifier à sa guise. Tout d'un coup elle lui en voulut terriblement, il n'avait pas le droit de s'introduire comme cela dans sa vie privée. Cette histoire avait un impact extraordinaire sur sa conscience, elle réveillait des souvenirs oubliés, des souvenirs d'enfance enfouis sous des murs de protection. Se pouvait-il qu'Antiel ait existé ?

Elle fit un immense effort pour se reprendre. Rémi n'avait rien à voir avec ces souvenirs qui venaient la perturber, il était à l'âge des rêves quand le réel se confond avec l'imaginaire. Elle répondit simplement :

– Bien sûr que c'est vrai ! Mais c'est vrai la nuit seulement. Le jour tout devient différent. Le jour, on retrouve la vraie vie.

– Cela fait beaucoup de « vrais », sourit Rémi. Avec tous ces « vrais », on ne sait plus ce qui est vrai !

Ils partirent ensemble vers la maison en se tenant par la main. La couverture bleue resta posée à côté du rocher et le chat se dépêcha d'en profiter. Bien lové dans la chaleur laissée par les deux enfants, son bien-être était royal et son ronronnement envahit toute la clairière.

QUAND LE RÊVE REJOINT LA RÉALITÉ

A la maison, le petit déjeuner était déjà servi. Rémi vint s'installer directement à la table sans rien dire, laissant sa sœur s'éclipser dans sa chambre. Il se sentait un peu coupable d'être allé se balader dans la nuit au milieu des oliviers, sans rien dire à sa grand-mère. Il ne se rappelait plus bien ce qui c'était passé, c'était confus, il avait rêvé, c'est sûr, il avait rêvé qu'il s'introduisait dans l'histoire, mais comment raconter cela ? Bien sûr, il n'avait rien vu, à part les chauves-souris qui dessinaient des arabesques sur la lune et une chouette qui chassait en silence. Pourtant il lui restait le goût amer de quelque chose de merveilleux qu'il n'avait pas su garder. Peut-être un rêve qu'il avait eu en s'endormant au clair de lune, ce qu'il ne faut jamais faire. La lune, surtout quand elle est pleine, est connue pour faire vagabonder les rêves aux confins de l'imaginable.

Oui, se remémora-t-il, la nuit avait été parfaite. L'air encore chaud du soleil de la journée faisait ruisseler le feuillage des oliviers et la lune, toute ronde, offrait son visage déformé au regard imaginaire de celui qui aime traduire les signes. Enthousiasmées par ces conditions idéales, les grenouilles avaient mis toute leur énergie dans leur chant d'amour. Oui, toutes les conditions étaient réunies pour en faire une nuit « enlunée », comme on dit dans le langage des elfes. Il avait cru alors rejoindre sa sœur qui s'enfuyait dans la nuit sous les oliviers dont les feuilles, éclairées par la lune, donnaient l'impression de cascades d'argent. Après il ne savait plus bien. Peut-être avait-il vu des choses interdites, des choses qu'on n'a pas le droit de voir quand on est humain, des choses qu'on cherchait à lui faire oublier.

Camille le regarda longuement, en souriant. Elle se rappelait les rêves merveilleux qu'elle faisait quand elle était petite fille et qu'elle habitait dans la montagne, au bord d'un lac, le lac des Mille Couleurs.

– Eh bien ! Tu ne dis pas grand chose ce matin, toi qui es d'habitude si bavard ! Je savais que tu essaierais de profiter de cette nuit ! Tu te rappelles de ce qu'on disait hier sur la vie elfienne ? Quand la lune est pleine, que l'air est encore chaud du soleil de la journée et que le chant des grenouilles est suffisamment assourdissant, les elfes se rassemblent pour danser dans les rayons de lune. C'est la danse de la nuit enlunée et cela a certainement dû être le cas de la nuit dernière. Tu es donc parti pour espionner les elfes, sans rien dire à personne. Je sens que tu as même participé à la danse !

A ces mots, Rémi rougit pour la première fois de sa vie. La scène de la danse avec la petite Louella émergea dans sa conscience comme si cela n'avait pas été un rêve mais quelque chose qu'il avait réellement vécu. Il revoyait l'adorable elfie l'inviter à danser, une danse si légère, si pleine de vie qu'elle lui avait laissé la nostalgie d'un moment merveilleux qu'il n'avait peut-être pas su vivre comme il fallait. Après la danse, il avait perdu Louella. Il aurait dû essayer de la garder avec lui, mais il s'était endormi au milieu de la danse et il l'avait perdue. Maintenant trop de choses se bousculaient dans son esprit, alors il se mit à raconter ce qui lui venait à l'esprit, comme un flot d'images confuses.

– Oui, j'ai vu Olalie danser avec Antiel. C'était beau, une danse extraordinaire. Ils avaient l'air de tellement s'aimer. Antiel était habillé en noir et on ne le distinguait pas bien dans la nuit, mais Olalie, dans ses bras, était toute en blanc. La lune la caressait de sa lumière laiteuse, donnant à chacun de ses mouvements une grâce extraordinaire. Les ailes d'Antiel l'enveloppaient comme une robe de mariée et la faisait scintiller de mille éclats d'argent. Elle était exquisément jolie. Je ne l'avais pas imaginée comme cela, si fine et si légère, on aurait dit

qu'elle flottait dans l'air. Elle était venue avec sa flûte, mais Oberon la lui avait prise et il en jouait une musique enchantée. Chaque note éclaboussait la nuit comme des fleurs d'argent et Antiel s'amusait à les cueillir dans l'air pour décorer les cheveux d'Olalie. Par moments, j'ai cru reconnaître ma sœur avec un amoureux, mais c'est impossible, elle n'a pas l'innocence nécessaire pour voir les elfes. Et puis son amoureux n'est pas un elfe, j'en suis sûr ! Mais ce n'est pas cela l'important, l'important c'est que j'ai sauvé Louella ! Elle ne voulait pas danser la pauvre, elle pleurait parce qu'Antiel tenait Olalie dans ses bras. Elle avait perdu son amour, elle ne voulait plus vivre, pourtant je l'ai sauvée ! Si elle n'avait pas dansé, Oberon l'aurait punie en lui coupant les ailes, comme c'est la règle chez les elfes. Alors je l'ai prise dans mes bras et je l'ai fait danser, c'était merveilleux. Ma première danse ! Je ne connais encore rien à la danse et pourtant Louella faisait en sorte que je sache exactement les mouvements à faire. A la fin, tous les elfes s'étaient réunis en rond autour de nos deux couples et nous regardaient danser. J'ai compris alors qu'Oberon devait choisir le meilleur couple, celui dont la danse était la plus pure, la plus expressive, la plus belle. Ce doit être la tradition chez les elfes de donner un prix au meilleur couple après la danse de la nuit enlunée. Mais Oberon n'arrivait pas à décider si la meilleure danse était celle d'Olalie avec Antiel ou la mienne avec Louella ! Finalement il nous a mis ex æquo.

– Eh bien ! Ainsi tu as finalement réussi à entrer dans l'histoire ! Et tu es tombé amoureux de la petite Louella ! Il faut dire qu'elle est délicieusement jolie et il faudrait avoir un cœur de pierre pour résister à son charme. Je suis sûr que sa taille s'est adaptée à la tienne, elle est devenue une petite fille juste pour pouvoir danser avec toi. Les elfes possèdent des pouvoirs étonnants.

– Elle était habillée comme une rose, elle dansait si bien, elle avait quatre ailes transparentes et elle m'emportait avec elle dans des figures éblouissantes, reprit Rémi dont les yeux brillaient en se remémorant le rêve que lui avait fait découvrir la nuit enlunée. Bien sûr ce n'est pas pour de vrai, mais quand même, je me demande... Peut-être existe-t-elle vraiment, cette jolie Louella. J'aimerais bien la rencontrer le jour, j'aurais plein de choses à lui dire !

La vieille Camille sourit en caressant la tête blonde du garçon. Elle se rappela ses rêves de petite fille, quand elle animait la nature et qu'une simple marmotte pouvait alimenter son imagination pendant des jours. Ce souvenir lui serra le cœur de nostalgie : n'étaient-ce pas là les meilleurs moments d'une trop longue vie ?

– Quand je me suis réveillé, au milieu de la clairière, il n'y avait plus rien, reprit Rémi. La lune était couchée et le jour se levait. Olalie dormait avec moi et le chat juste au pied de la pierre blanche. Pourtant j'étais venu seul, elle a dû me rejoindre quand je dormais. Maintenant je me demande si j'ai simplement rêvé ou si j'ai vraiment dansé dans la lune avec la petite elfie.

– Tu n'as pas eu froid, au moins ?

– Pas pendant la danse, c'est sûr. Heureusement quelqu'un avait étendu une couverture sur moi après que je me sois endormi. Je me demande qui a pu faire cela et d'où vient cette couverture ? Je l'ai laissée là-bas...

– C'est sans doute la cape d'Oberon, la cape bleue parsemée d'étoiles comme un ciel à l'envers...

– Quoi ! Ce n'est pas possible ! C'est vrai qu'elle était bleue. Oberon m'aurait couvert avec sa cape pendant mon sommeil, moi qui venais l'espionner et qui n'avais aucun droit dans la danse des elfes ! Il faut que je retourne pour la récupérer. Ce serait extraordinaire d'avoir cette cape !

Camille sourit en le regardant partir en courant. C'était cela qu'elle adorait : cette ingénuité naturelle qui transformait tout en joie. Rémi n'avait pas encore atteint l'âge des questions métaphysiques, son esprit était délicieusement ouvert et Camille avait peur parfois des

déformations que la vie pourrait un jour lui imposer. Comment le protéger et empêcher la société des hommes de gangrener son innocence, de manipuler sa conscience en suscitant des choses perverses, de finalement être source de mal-être ? Elle avait déjà rapporté la couverture et celle-ci était bien rangée à sa place dans la grande armoire. Elle savait que cette petite cachotterie alimenterait la suite de l'histoire. La cape bleue parsemée d'étoiles comme un ciel à l'envers continuerait à susciter des rêves.

Olalie ne descendait pas, son petit-déjeuner attendait. Pour la première fois Camille ressentit une inquiétude étrange, Olalie prenait trop à cœur cette histoire d'Antiel et ce n'était pas normal. Dans le silence revenu, cette inquiétude l'amena à revoir les scènes passées de sa propre adolescence, quand elle croyait si fort à l'amour, si fort qu'elle avait fait vœu de rester vierge pour se donner à celui qu'elle aimerait vraiment. Elle avait attendu longtemps, regardant passer les occasions sans les saisir, à moins que ce ne soit simplement par manque d'audace. Chaque occasion était une façon d'approfondir le sens de l'amour, quand tout s'exprime dans un regard ou un petit geste délicat. De certaines de ces occasions, elle conservait une nostalgie profonde, elle aurait pu choisir celui-là et sa vie aurait été autre, une vie qu'elle ne pouvait plus imaginer.

– Oui, quand j'étais jeune, je rêvais beaucoup trop, alors tout passait à côté de moi sans que je puisse m'arrêter ! murmura-t-elle doucement, perdue dans ses pensées.

Ces jeux de l'adolescence, elle y repensait souvent depuis que la vieillesse s'était emparée d'elle. A cette époque tout était possible, tout était imaginable, mais elle ne pouvait pas choisir, elle voulait toujours autre chose. Peut-être aurait-elle dû se retirer du monde, trouver un ermitage dans la montagne et chercher au sein même de la nature le pourquoi des choses. Au lieu de cela, la vie avait commencé et elle avait tracé son chemin, créant une famille, vivant des moments intenses de bonheur, découvrant finalement une sorte de paradis où elle avait pu s'épanouir sans se rendre compte qu'elle perdait cette liberté qui l'avait tellement intoxiquée pendant sa jeunesse. Pourtant elle savait bien au fond d'elle-même que la liberté qu'elle regrettait ne pouvait qu'être imaginaire. Tout n'est que contingence et trouver un sens au hasard ne rime à rien. C'est pourquoi elle aimait imaginer la vie des elfes, des êtres ailés qui font rêver les enfants et qui apportent la touche d'innocence nécessaire pour rendre sa beauté à la nature.

Olalie entrait dans cette période, la vie scintillait autour d'elle, générant des rêves toujours inachevés. Pourtant Camille était inquiète, elle avait peur des choix que cette jolie fille allait devoir faire, des choix qui décideront de sa vie.

– Il y a quelque chose, je ne sais pas quoi, murmura-t-elle. Il y a quelque chose qui la bouleverse, il faut que je trouve ce que c'est avant qu'elle ne fasse des bêtises. Ce n'est quand même pas l'histoire d'Antiel, même si nous avons emprunté son nom sans lui demander son avis. D'ailleurs elle joue très bien son rôle dans cette histoire, elle a participé à la danse des elfes lors de la nuit « enlunée » et maintenant elle compose une musique inspirée par cette danse. Non, il y a autre chose, elle souffre d'un mal caché, un mal de vivre et c'est cela qui m'inquiète.

Justement à ce moment là, Olalie descendit de sa chambre. Elle avait encore son petit visage tout chiffonné, comme après une nuit blanche. Elle s'assit à la table pour boire son chocolat. Camille la regarda longuement en souriant. Elle était son image, elle était une nouvelle Camille en train d'éclore, elle était à cet âge merveilleux où tout est encore possible. Camille savait bien qu'on ne parle pas n'importe comment à une jeune fille qui vient peut-être de passer la nuit avec son amoureux. Elle attendit tranquillement que celle-ci veuille bien entamer la conversation.

– Où est passé Rémi ? demanda finalement Olalie.

– Il est allé chercher la couverture que tu as oubliée sous les oliviers, répondit Camille.

– ...

Olalie décida qu'elle ne répondrait pas, elle avait peur de perdre son rêve. Depuis que l'histoire d'Antiel avait commencé, ce rêve revenait sans cesse, il semblait se nourrir de souvenirs qui émergeaient parfois dans sa conscience comme des traits fulgurants, des étincelles de mémoire qu'elle ne comprenait pas, pas encore. C'était toujours un amour irréalisable, un amour trop merveilleux pour être vrai, un amour auquel elle se donnait entièrement, de tout son cœur, mais qui s'enfuyait quand elle se réveillait. Cela devenait une obsession, Antiel habitait son esprit, elle ne pouvait s'en détacher. Mais elle ne voulait pas que cela se sache, elle savait que si quelqu'un de la famille y mettait son nez, tout serait perdu à jamais.

Sûrement ils pensaient qu'elle avait un amoureux, qu'elle se cachait pour le rencontrer. Camille devait s'inquiéter, les grandes personnes s'inquiètent toujours quand une histoire d'amour commence. Pourtant c'était juste pour les elfes qu'elle avait passé la nuit dehors et non pas pour rejoindre un amoureux hypothétique. Camille l'avait deviné puisqu'elle était allée chercher cette couverture abandonnée à côté de la pierre ronde. Ce signe la trahissait, qui pouvait avoir apporté cette couverture à part elle-même ? Pourtant elle ne voulait pas avouer être sortie à cause de l'histoire d'Antiel, non, personne ne pouvait la comprendre, c'était bien trop compliqué. D'ailleurs elle ne savait pas elle-même ce qui lui arrivait. Elle essaya de jouer l'innocente.

– Il a passé la nuit dehors. C'est sûrement à cause de cette histoire d'elfe que vous racontez ensemble. Vous m'avez mêlée à cette histoire, il a fallu que j'y rentre aussi, tout ça parce que vous avez volé mon nom sans me demander mon avis !

– Ne te fâche pas, jeune fille, l'histoire, que nous créons avec Rémi au fil de nos rêves, a pour seul but de voir la vie différemment. L'elfe vit comme un être humain avec la différence de ses ailes transparentes qu'il peut replier soigneusement dans son dos. L'homme a toujours été jaloux des oiseaux qui évoluent dans trois dimensions. Pouvoir voler de branche en branche dans le tilleul et puis revenir se poser sur une chaise à la table, c'est le rêve de tout enfant. C'est pour poursuivre ce rêve que j'ai inventé cette histoire, elle représente simplement l'effort toujours insatisfait pour comprendre ces termes mystérieux qu'on nomme beauté, pureté, amour. Et c'est parce qu'on trouve en toi chacun de ces termes que nous avons choisi ton nom pour approcher ce mystère. Ce n'est pas une flatterie, simplement tu es à cet âge merveilleux où la jeune fille, sans le savoir, en toute innocence, se prépare à éclore comme une fleur.

– Alors non, ce n'est pas moi qui dois être dans cette histoire. Je ne suis pas ce que tu penses...

Un sanglot l'interrompit, et elle se détourna pour cacher les larmes qui montaient dans ses yeux. De nouveau cette histoire d'elfe se mélangeait étrangement avec des souvenirs encore indistincts qu'elle sentait émerger des tréfonds de sa mémoire. Elle eut soudain un besoin immédiat de connaître la suite de l'histoire, comment l'Olalie de l'histoire allait-elle continuer sa relation amoureuse ? Allaient-ils se retrouver enfin, Antiel restera-t-il un mirage ? La question lui sembla pourtant absurde, pourquoi le dénouement de cette histoire aurait-il une influence décisive sur sa vie ?

– La prochaine fois, je pourrai participer à l'histoire ? demanda-t-elle finalement.

Camille s'assit à côté d'elle et lui prit la main en la serrant doucement. Bien sûr elle pouvait participer. Toute cette histoire était un peu à son intention. Elle répondit simplement :

– Il faudra faire attention à Rémi. C'est son histoire et il est très susceptible !

Justement celui-ci arrivait en courant, les mains vides et l'air désespéré.

– Je n’ai rien trouvé ! La cape d’Oberon a disparu ! Je ne me pardonnerai jamais de ne pas l’avoir prise.

– Si c’était la cape d’Oberon, c’est bien normal qu’il l’ait récupérée, répondit Camille. Maintenant nous allons nous installer sous le tilleul pour créer la suite de l’histoire. Olalie a envie de contribuer, elle va se joindre à nous. J’espère que tu es d’accord, Rémi ?

– Parfois je me demande si Olalie n’est pas l’Olalie de l’histoire. Toutes les deux jouent de la flûte. Pourtant l’Olalie de l’histoire est bien plus jolie…

– Allons, allons… Olalie est merveilleuse et surtout elle est tout à fait réelle. Elle me rappelle mon adolescence quand je rêvais que seul l’amour pouvait justifier la vie.

Camille les entraîna sous le tilleul. C’était le matin et l’air était encore un peu frais. Les cigales commençaient seulement à se réveiller. Celle du tilleul essaya d’entamer son chant, mais elle était encore un peu enroutée après la nuit et cela venait difficilement. Le chat qui dormait sur un fauteuil hésita à sauter dans l’arbre pour la faire taire, mais il préféra finalement aller se réfugier dans la maison dont la porte était restée ouverte.

Personne ne voulait commencer. Un long silence s’établit durant lequel la cigale réussit enfin à lancer son chant lancinant. Chacun ruminait peut-être les différentes alternatives qu’on pouvait donner à l’histoire. Finalement ce fut Olalie qui se lança la première à la grande satisfaction sa grand-mère. Il y avait trop longtemps qu’elle ne l’avait pas entendu s’exprimer. Une crise couvait certainement dans cette jolie tête et cela l’inquiétait.

– Elle s’appelle Olalie votre héroïne et elle est jolie comme une rose de printemps, n’est ce pas ? Elle aime Antiel, un elfe que personne ne peut voir parce que c’est interdit aux hommes de voir les elfes. Pourtant elle le voit, elle sent ses caresses sur elle, il est vivant, il a de belles mains, il est terriblement beau avec ses ailes scintillantes de lune. Il vient la visiter la nuit seulement quand la lune est levée. Il disparaît au petit matin avec le premier rayon de soleil qui pénètre la chambre.

– Mais les elfes ne vivent pas que la nuit ! s’insurgea Rémi.

– On ne sait pas, reprit Olalie. En ce moment, Antiel est peut-être assis sur la grosse branche du tilleul, juste au-dessus de nous, et il nous surveille. Mais c’est seulement la nuit quand la lune éclaire la chambre qu’Olalie peut le voir et le toucher. Il vient comme un songe et la prend dans ses bras. Il l’embrasse, la caresse, lui dit plein de choses merveilleuses. Elle l’aime à la folie, pourtant elle a honte le matin en se réveillant de s’être laissée aller dans un songe qu’elle ne maîtrise pas. Elle ne peut pas l’oublier, elle revoie sans cesse la figure de l’aimé à côté d’elle et elle passe la journée à essayer de la dessiner de mémoire. Elle n’y arrive pas et à la fin de la journée, il y a un tas de papiers chiffonnés qui encombrant sa chambre. Cela devient une obsession et elle ne veut plus rencontrer d’autres garçons. Elle les trouve trop réels, trop vivants. Elle se refuse ainsi à tout soupirant et pourtant il y en a beaucoup qui tournent autour d’elle ! Peut-être a-t-elle peur des garçons et de ce qu’on pourrait lui faire, elle préfère imaginer être avec celui qu’elle aime en rêve, elle voudrait tellement que ce soit vrai.

– Oh ! C’est compliqué ton histoire ! s’exclama Rémi. C’est pourtant simple : Olalie aime un elfe, mais elle ne peut le voir que la nuit. Antiel l’aime, mais un tel amour pour une fille humaine est interdit dans la société elfienne. Leur problème est donc qu’ils ne peuvent pas vivre ensemble. Ils ont pourtant dansé tous les deux à la fête des elfes pendant la nuit « enlunée » comme on dit dans le langage elfien et Oberon, le prince des elfes, a applaudi leur danse. Antiel sera puni, c’est sûr. Et puis il ne faut pas oublier la pauvre Louella qui l’aime tellement…

– Louella est une petite fille capricieuse, interrompit Olalie. Je comprends qu’Antiel ne l’aime plus depuis qu’il a découvert Olalie. Peut-être d’ailleurs qu’il ne l’a pas découverte par

hasard, il a pu la connaître avant l'accident qui l'a transformé un elfe et ce souvenir le martyrise. Il aurait dû faire attention avant de passer dans le monde des elfes, maintenant c'est trop tard, il ne peut plus que susciter des rêves pour la rencontrer. Il la regrette tellement, il sanglote tout seul, les nuits sans lune, dans son grenier tout noir. Louella, c'était juste un passe temps pour s'amuser, dans le monde elfien il faut toujours s'amuser, c'est même pour cela qu'il a voulu devenir elfe. Mais depuis qu'il a rencontré Olalie, il a engagé tout son cœur, toute son âme, et maintenant il voudrait redevenir humain pour l'aimer vraiment, pour vivre avec elle, pour qu'elle soit sa femme. Malheureusement seul le prince des elfes, Oberon, pourrait décider une telle chose. Olalie de son côté rumine son désespoir, elle ne peut pas le rejoindre, elle a envie de mourir pour devenir une elfie et danser avec lui toutes les nuits « enlunées ». Chaque nuit ils en discutent et chaque nuit Olalie est un peu plus décidée. La vie humaine ne l'intéresse plus, elle n'en voit la fin qu'au bout d'un long tunnel ennuyeux, alors elle a envie de raccourcir le tunnel. Mais entre avoir envie et passer à l'acte, il y a un fossé et sans doute Olalie n'aurait jamais imaginé de le franchir si Antiel n'avait pas disparu après la danse de la nuit « enlunée ». Il ne lui avait rien dit et une nuit, il ne vint pas, ni les nuits suivantes. Chaque nuit, elle l'attend, elle ne dort plus et quand vient le matin, elle a l'impression d'un immense vide. Elle finit par tomber malade, les médecins ont préconisé des voyages, on lui fait changer d'air, mais rien n'y fait. Tous les matins sont aussi vides les uns que les autres...

– Ah ! Je sais pourquoi, interrompit Rémi. C'est Oberon qui a fini par juger et punir Antiel pour avoir osé aimer une fille humaine. Ce dernier a été condamné à avoir ses ailes coupées. Les ailes repousseront, mais en attendant, il ne peut plus voler et les soirs de pleine lune il ne peut pas retrouver Olalie dans sa chambre.

– Peut-être as-tu raison, mais Olalie ne le sait pas. Personne, aucun elfe n'est venu l'informer, alors elle désespère de jamais le revoir. Elle imagine qu'il est peut-être malade, qu'il a besoin d'elle, qu'il l'appelle désespérément. Rien que cette pensée lui donne envie de quitter la vie humaine. Ainsi, devenue elfe elle-même, elle pourrait partir à sa recherche.

Camille regarda sa petite-fille avec souci. Celle-ci avait un mal d'amour et Antiel servait d'exutoire. Elle pleurait peut-être un amour déçu et voyait la vie comme un chemin sans issue. Il allait falloir la surveiller de près pour qu'elle ne mette pas en exécution son projet de passer du côté des elfes. Un mal d'exister la rongait et c'est pour guérir ce mal qu'elle essayait de toutes ses forces de sentir ces éclats de vie qui jaillissent par moments quand on sait les voir ou les écouter. Tout d'un coup elle sut ce qu'il fallait pour guérir Olalie : elle l'emmènera dans la montagne, au lac des Mille Couleurs, là où elle avait découvert l'incommensurable beauté de la création. Elle lui racontera sa « Colonie de la cabane », une invention de son enfance quand elle avait su animer la nature en développant des relations d'amitié avec une simple marmotte, une grenouille, un aigle ou même un loup.

– Bon, c'est gentil ce que tu racontes, reprit Rémi au bout d'un moment d'incertitude, mais cela ne nous dit pas ce qu'il advient d'Antiel et comment il retrouve Olalie. Moi, je pense qu'Oberon ne va pas les laisser se retrouver, c'est contraire aux lois de la société elfienne. Je suis sûr qu'il va se débrouiller pour qu'Olalie rencontre un beau garçon et ils vont tomber amoureux. Elle va oublier le pauvre Antiel et elle sera heureuse. C'est comme ça l'amour, c'est toujours le dernier qui gagne !

– Tu dis n'importe quoi, intervient Olalie, tu ne sais même ce que c'est que l'amour.

Rémi se rappela soudain la petite Louella et se mit à rougir. Oui, il savait ce que c'était l'amour ! Une vague de désespoir le submergea, il l'avait tellement aimée durant la danse et maintenant il l'avait perdue. Oui, Olalie avait raison : l'amour c'est quelque chose qui vient du

fond du cœur, quelque chose jaillit comme une source d'eau fraîche, mais aussi quelque chose qui brûle dans la mémoire.

– Maintenant tu rougis ! se moqua Olalie. Je sais pourquoi : tu es amoureux de la petite Louella ! Je l'ai bien deviné à force que tu en parles et que tu t'inquiètes sur son sort. Je suis sûre que tu as dansé avec elle pendant la nuit enlunée !

Ce n'était plus une simple rougeur, c'est cramoisi qu'il devint en entendant sa sœur parler de cette danse merveilleuse. Il répondit sans réfléchir, juste pour se reprendre et repousser la moquerie naissante.

– C'est toi qui dit n'importe quoi. Si j'ai dansé avec elle, c'est dans un rêve. Elle n'existe pas en vrai.

– Voilà encore les « vrais » ! Avec tous tes « vrais », on ne sait plus ce qui est vrai ! Moi je crois qu'Olalie va se suicider. Elle veut retrouver Antiel, elle l'imagine seul dans son grenier en train de pleurer, elle veut le consoler, il est son seul amour. Alors elle ne voit qu'une seule solution : se transformer en elfie. Son corps est devenu un boulet qui ne sert à rien et qu'elle traîne misérablement, elle rêve de s'en débarrasser le plus vite possible.

Rémi la regarda pensivement. Quelle idée de vouloir suicider Olalie ! Décidément sa sœur prenait l'histoire très au sérieux. Il réfléchit qu'elle avait sûrement un amoureux qui ne voulait pas d'elle et qui l'avait laissée tomber. Alors elle orientait l'histoire dans ce sens en imaginant le désespoir d'Olalie condamnée à ne jamais revoir Antiel.

– Tu crois que ça vaut le coup de quitter sa vie pour devenir une elfie, même si on veut retrouver absolument un elfe qu'on adore et qu'en plus on peut avoir des ailes pour bien s'amuser ? On sait ce qu'on est à l'instant présent, mais on ne sait pas vraiment ce qu'on devient après la mort. C'est encore une histoire où le « vrai » n'est pas sûr.

Il fallait intervenir, Camille ne pouvait pas les laisser s'enfermer comme cela sur une histoire d'amour. Après tout, elle en avait vécu elle-même des histoires d'amour tragiques et elle était toujours là, vivante.

– Le désespoir d'amour, c'est comme une maladie, on en guérit au bout d'un certain temps. Il ne reste au fond de la mémoire qu'un simple parfum de nostalgie, une nostalgie qui fait parfois rêver à ce que la vie aurait pu être si l'amour avait triomphé...

– Si l'amour avait triomphé?... interrompit Olalie, mais il doit triompher ! L'amour triomphe de tout s'il est suffisamment fort, il faut y mettre tout son cœur et alors le merveilleux devient sublime. Que vaut la vie si l'amour ne vient pas la transcender ? Rien, juste un corps animal avide de sensations brutes, une enveloppe jetable.

Elle a raison se dit Camille, elle a raison et ce n'est pas moi qui pourrais dire le contraire. Là haut dans le tilleul le chant d'amour de la cigale était devenu assourdissant.

Plus tard, sous le tilleul, les cigales s'étaient assoupies et seul restait le chant des grenouilles. C'était une belle soirée après la chaleur de la journée, tout concourait à l'apaisement malgré le vol désordonné des chauves-souris qui traçaient des éclairs noirs dans le ciel encore clair. Le chat, dégoûté, avait fini par élire domicile dans une maison amie où on le recevait avec certains égards.

Ils étaient de nouveau réunis tous les trois. Rémi et Olalie attendaient avec impatience la suite de l'histoire, mais Camille ne savait plus très bien comment conduire le dénouement. Elle n'aurait pas dû appeler l'héroïne Olalie. Maintenant la sœur de Rémi avait trop tendance à s'identifier dans ce personnage de fiction. Elle avait bien essayé de faire comprendre aux deux enfants que cette histoire était une œuvre commune, que la suite était encore à créer et que tout le monde devait y participer, Olalie et Rémi ne voulaient rien savoir et attendaient d'elle une

issue qui puisse satisfaire des inquiétudes mal formulées sur la signification de la vie. Il fallait pourtant relancer le débat, c'était à eux de jouer la fin.

– Qu'en penses-tu Rémi ? demanda Camille. On a laissé Olalie si heureuse après sa nuit dans la clairière des elfes. Elle ne rêve plus qu'à Antiel et cherche désespérément un moyen de le retrouver. Le seul moyen qu'elle connaisse jusqu'à maintenant, c'est la musique de la flûte. De son côté, Antiel regrette aujourd'hui d'être devenu un elfe. Oh oui !, il regrette ce geste malheureux par lequel il a fait mourir le jeune garçon qu'il était alors, perdant ainsi tout accès au monde des humains. A cause de ce geste enfantin, Olalie lui est à jamais interdite, toute rencontre nouvelle aggrave la faute et il sait qu'il sera sévèrement puni pour avoir outrepassé les règles elfiennes.

– Moi, je suis sûr que Louella va essayer de consoler Olalie, répondit Rémi. Elle est tellement gentille qu'elle acceptera de se sacrifier et elle lui abandonnera Antiel.

– Evidemment, sourit Camille, tu aimerais bien l'avoir toute entière pour toi ! Mais la vie n'est pas si simple. Comme Antiel ne pourra jamais revoir Olalie, il faudra bien qu'il se contente de Louella.

Cela fit rougir Rémi jusqu'aux oreilles. C'était vrai qu'il était amoureux de Louella, elle nourrissait ses rêves et il attendait la prochaine nuit avec impatience pour la retrouver.

– Bon, alors je vais me lancer, annonça Camille. Les mots vont venir tout seuls, ce n'est pas moi qui inventerais l'histoire, celle-ci doit se faire sans que j'en aie conscience au fur et à mesure qu'on déroule le fil. Les mots venus de nulle part créeront des joies et des souffrances comme dans la vie réelle et seront source de rêves.

« Le prince des elfes avait convoqué un tribunal pour juger Antiel et celui-ci avait été condamné à avoir une aile coupée pour avoir suscité l'amour chez une fille humaine au point que celle-ci ne rêve plus qu'à lui. Heureusement les ailes des elfes repoussent, mais cela prend du temps et Antiel ne pouvait plus voler jusqu'à la fenêtre de la chambre bleue, il ne pouvait plus retrouver son amour bien qu'Olalie prenne bien soin de laisser sa fenêtre grande ouverte. Il ne pouvait qu'entendre la flûte dont les notes se répandaient par la fenêtre sur les rayons de lune, une musique qui prenait chaque soir des tons un peu plus désespérés, c'était comme un appel à la vie qui restait sans réponse. Il entra alors dans une phase de dépression, il ne voulait plus voir personne. D'ailleurs le fait de ne pas pouvoir voler était un handicap majeur pour participer aux fêtes permanentes qu'organisent les elfes, comment danser sans ailes ? Alors, grim pant le long de la gouttière comme un vulgaire garçon un peu cambrioleur, il se réfugia dans son grenier, au milieu des toiles que les araignées avaient reconstruites en son honneur. Il aurait peut-être pu se débrouiller pour entrer de la même manière dans la chambre d'Olalie, mais son infirmité lui apparaissait trop affreuse. Et puis c'était bien sûr interdit, il savait que s'il la revoyait, la condamnation serait encore plus sévère, il pourrait peut-être même être condamné à disparaître, comme une efflorescence d'esprit qui s'évapore.

Un jour pourtant une lumière inattendue vint briller dans son grenier. Il était couché sur son vieux matelas. Les araignées qui vivaient autour de lui s'étaient regroupées pour tisser ensemble un magnifique vêtement d'apparat. C'était leur cadeau pour essayer de faire revivre ce pauvre elfe. Avec un tel vêtement, il pourrait être le plus beau danseur lors de la prochaine nuit « enlunée ». Le vêtement remplacerait les ailes argentées ! Les fils d'argent brilleraient dans la lumière de la lune et feraient de lui un prince que toutes les elfies rêveraient de conquérir. Même Oberon pourrait être jaloux de voir ainsi surclassée sa fameuse cape bleue parsemée d'étoiles comme un ciel à l'envers. Mais rien

ne pouvait distraire Antiel de l'absence d'Olalie et son désespoir restait infini. Elle l'avait probablement oublié depuis qu'il ne venait plus la voir, un garçon avait pris son cœur et venait l'embrasser à sa place, alors il se sentait emporté par une jalousie qui n'avait pas de bornes. Les araignées se désespéraient de lui redonner cette joie de vivre qui en faisait un être si charmant, quand ce jour là, il vit arriver la plus jolie des elfies, Louella, son ancienne amoureuse. Elle venait lui parler d'Olalie et de son désespoir.

Louella avait accueilli avec joie l'annonce de la condamnation d'Antiel et avait cru qu'il allait revenir vers elle. Mais elle s'aperçut vite qu'il n'en était rien : il restait fidèle à son Olalie chérie. Elle en ressentit une haine encore plus forte envers cette fille qui lui avait volé son amour et elle se débrouilla pour animer ses nuits avec les songes les plus noirs qu'elle pouvait inventer. Tous les soirs elle venait se poser à côté d'elle, dans la belle chambre bleue. Assise sur l'oreiller, elle chuchotait dans l'oreille d'Olalie des histoires sur la vie merveilleuse que menait Antiel depuis qu'il était débarrassé d'elle. Elle racontait qu'il avait trouvé d'autres amours, des elfies adorables et qu'il n'arrêtait pas de jouer et de danser, heureux comme un elfe sans souci. Olalie sentait sa présence, mais elle ne pouvait pas la voir. Depuis qu'Antiel l'avait quittée, elle avait perdu cette innocence merveilleuse qui lui permettait de voir et de toucher les elfes. Chaque mot que Louella chuchotait dans son oreille la blessait au plus profond d'elle-même. Souvent la souffrance ressentie l'empêchait de dormir et elle ne pouvait plus se lever le lendemain matin. Pourtant Olalie résistait au chantage, elle ne voulait pas croire qu'Antiel l'avait abandonnée. Son amour restait si fort que les assauts répétés de Louella n'arrivaient pas à l'éteindre. Son éclat illuminait toujours la chambre bleue, comme un diamant qu'aucun doute n'arrivait à entamer. Alors chaque nuit Louella sentait la brûlure de cet amour détesté et elle sanglotait, désespérée de le voir toujours aussi rayonnant. C'était à elle qu'appartenait Antiel et elle n'arrivait pas à comprendre qu'Olalie puisse lui rester fidèle malgré tous les efforts qu'elle faisait pour lui faire croire qu'il l'avait abandonnée.

Une nuit où la lune éclairait la chambre par la fenêtre ouverte, Olalie crût apercevoir la petite elfie qui sanglotait, assise sur le lit. Ses ailes scintillaient dans les rayons lunaires formant une robe autour de son joli corps. Sa tête enfouie dans ses mains, elle ne voulait plus rien voir que son désespoir. Olalie se rappela alors l'avoir déjà vue sangloter sur le rebord de la fenêtre, c'était sûrement l'amoureuse d'Antiel, la petite Louella. Elle s'assit à côté d'elle et la prit dans ses bras pour la consoler de son chagrin : "Petite elfie, je connais le malheur qui te fait tant pleurer. Comment te consoler ? Comme moi, tu pleures un amour perdu. C'est Antiel. Tu l'aimes et il ne veut plus de toi, moi aussi je l'aime, je l'aimerai toujours mais nous sommes séparés à jamais." Louella leva vers elle son visage noyé de larmes et dans ces yeux bleus qui la regardaient, elle lut une volonté d'amitié tellement forte qu'elle entoura Olalie dans ses bras et l'embrassa. Dans son oreille, Olalie entendit le chuchotement de Louella : "Je vais aller voir Antiel et lui raconter cet amour qui te consume. Je lui dirai que tu es une fleur prête à éclore et que tu as besoin de lui. Je lui dirai que tu es vierge, que tu lui es fidèle et que tu ne veux aucun autre que lui. Je le voulais pour moi, je l'aime si fort. Depuis sa condamnation à avoir une aile coupée, j'espérais qu'il reviendrait à moi. Mais l'amour qui l'anime est encore

plus fort, plus beau, plus pur que le mien. Lui aussi t'aime comme je n'ai jamais vu un elfe aimer."

Olalie la serra dans ses bras. Ainsi Antiel vivait et l'aimait toujours. C'était ce qu'elle voulait savoir. Un grand contentement s'empara d'elle, elle eut envie de danser dans les rayons de lune et voulut entraîner Louella, mais quelque chose la retint. Elle sentit que ce n'était pas approprié. Elle était bien trop fine pour ne pas comprendre que Louella faisait le sacrifice de son amour, qu'elle renonçait à Antiel pour le lui donner. Un immense élan de compassion l'envahit : elle aurait voulu que Louella soit heureuse comme elle, mais pouvait-elle renoncer à Antiel ?

Olalie retrouva ainsi sa joie de vivre. Il lui suffisait de penser à Antiel qui l'aimait pour sentir un baume sur son cœur. Elle ne savait pas quand elle le reverrait, mais elle était sûre que son amour triompherait de tous les obstacles. Il reviendra un soir pour la prendre dans ses bras. Elle s'abandonnera alors, lui offrant son corps, son âme, sa vie. »

Il y eut d'abord un long silence pendant lequel chacun digérait les multiples facettes de l'histoire que Camille venait de dire.

Finalement Rémi, toujours pragmatique, prit la parole :

– C'est joli, mais ce n'est pas cohérent. Olalie ne peut pas revoir Antiel, sinon celui-ci sera encore puni. Louella lui a dit qu'il l'attendait, mais elle sait bien que cet espoir ne peut pas être satisfait ! Alors Olalie va rester désespérée, elle ne voit pas d'issue à son amour. Chaque lune pleine, elle jouera de la flûte, espérant voir revenir avec Antiel avec des ailes toutes neuves, mais il ne viendra pas. On ne sait pas combien de temps il faut pour que ses ailes repoussent.

– On ne sait pas, répondit Camille L'amour peut parfois être suffisamment fort pour provoquer des miracles. S'il engage les deux partenaires dans une volonté commune que rien n'entache, alors des choses surprenantes peuvent arriver. Il faut que ce soit un amour immensément pur, transparent comme du cristal, dur comme le diamant pour que cela puisse arriver et je crois que l'amour d'Olalie et d'Antiel a ces qualités.

– Je n'aime pas les miracles, même dans un conte, intervint Olalie. Le monde des elfes ne peut pas communiquer avec le monde des hommes, sauf dans les rêves. Comme dit Rémi, si on adopte ce schéma, Olalie va se perdre à rêver tout le temps à Antiel sans jamais espérer le revoir. Finalement c'est moi qui ai raison, Olalie n'a pas d'autre alternative que de se suicider.

Pendant un moment on n'entendit plus que la cigale du tilleul. Cette idée de suicide perturbait Rémi, c'était un concept qu'il n'arrivait pas à concevoir. Pour lui la vie arrivait chaque jour dans une musique orchestrée par la nature, il ne s'en lassait pas.

– Je crois qu'on n'aurait pas dû choisir son nom pour notre histoire, dit-il, elle mélange trop la sienne avec la nôtre, c'est sûr elle n'est pas faite pour les rêves. Regarde, elle devient toute pâle, elle a peut-être peur ?

Camille voulut la prendre dans ses bras, mais Olalie s'enfuit sans rien dire. Par la fenêtre de la chambre, on entendit la flûte dont les notes s'affolaient dans un torrent sauvage que la jeune fille ne semblait plus pouvoir contenir. Le chat qui était revenu plein d'espoir, se mit à cracher de fureur. Il sauta sur le tronc du tilleul et grimpa d'une seule traite jusqu'à la plus haute branche.

– Elle a un problème, c'est sûr », murmura Camille.

Elle n'arrivait pas à imaginer que cette fille charmante, pleine d'amitié et d'enthousiasme, que cette fille, qui avait la capacité de voir la beauté de la création, puisse dire des choses aussi désespérantes, aussi noires, comme si elle se heurtait à un mur de ronces. Elle avait l'impression

que la nature voulait se venger des images éthérées, peut-être transcendées, qu'elle avait su faire naître dans ses élans mystiques et qu'elle aimait tant raconter. Oui, elle avait connu elle-même ce désespoir face à la vie contingente et elle savait que le seul remède tenait dans un mot : résignation. Elle se rappelait les réponses de son père quand elle lui écrivait son mal de vivre, il y avait surtout un texte qu'elle avait gardé en mémoire. C'était celui-là qu'elle devait transmettre à Olalie. Peut-être comprendrait-elle qu'il faut savoir dépasser ses pulsions de révolte, les transcender en quelque sorte pour abattre le mur qui cache la vue et découvrir de nouveaux horizons. Ce texte, elle le remettrait à Olalie. Elle ne voulait pas le dire devant elle, la parole lui paraissait mal venue. Intuitivement elle sentait que l'écrit, lu dans l'intimité, favorise la réflexion sur soi. Ce qui était dit là ne pouvait être porté que par l'écrit. Bien sûr, ce texte ne proposait pas de solution, seulement une façon de voir la vie et finalement de l'accepter comme elle arrive.

Elle laissa Rémi toujours pensif sur le devenir de son histoire et alla s'installer dans son bureau. Quand elle eut terminé sa transcription, elle se mit à relire à haute voix. Par la fenêtre ouverte, Rémi entendit les paroles et se rapprocha doucement pour mieux écouter.

LE CAUCHEMAR

Le cauchemar surgit brusquement par une nuit sans lune, si noire que même les elfes ne se risquent pas. Seules les étoiles animaient le ciel, on ne voyait rien, le tilleul se dissolvait dans la nuit et même la chouette hésitait à prendre son vol malgré ses yeux adaptés. Là-haut dans la chambre bleue, Olalie dormait sans penser à rien. Elle avait laissé la fenêtre ouverte pour laisser entrer la nuit, mais celle-ci absorbait tout ce qui était blanc, même les draps devenaient sombres et disparaissaient. Une chauve-souris profita de la fenêtre ouverte pour visiter la chambre, elle n'avait pas besoin de lumière, elle se guidait aux ultrasons. Elle sentit une présence vivante, chaude et vint doucement se poser dessus. La caresse légère de son aile fit frémir le visage endormi. Peut-être était-ce ce léger contact avec la chauve-souris qui perturba le sommeil d'Olalie ? En tout cas le songe émergea de la nuit profonde et se déploya dans un nuage de sang.

« C'est un pont lancé entre deux falaises verticales, un beau pont d'une seule arche. Le parapet n'est pas trop haut et on peut facilement se pencher pour voir le torrent une centaine de mètres plus bas. La première fois qu'elle l'avait traversé avec les moutons de la transhumance, Olalie s'était surtout intéressée à l'esthétique du pont, son arche unique accrochée aux deux falaises qui se regardent, avec au bout un tunnel qui donne l'impression de pénétrer au cœur de la montagne. Elle en avait gardé une admiration dans les capacités créatrices de l'homme. Si le pont n'existait pas, il faudrait faire un immense détour, descendre puis remonter par un chemin difficile.

Maintenant elle est de nouveau sur ce pont. Autour d'elle tous ses copains et copines de l'école. La scène flashe dans son esprit, sa mémoire s'ouvre. Elle se penche sur la rambarde juste au-dessus du vide impressionnant. Le torrent, tout en bas, mugit dans la gorge étroite et la fait frissonner. C'est un courant d'air froid qui monte des tréfonds de la montagne et caresse son visage, elle imagine son corps là en bas, après une longue chute pendant laquelle on a le temps de se dire " pourquoi ? ". Elle s'interroge : " A quoi tient sa vie quand un simple petit geste peut la terminer sans appel ? " Elle ressent tout d'un coup cette sensation de fragilité, cette peur absurde de ne pas savoir se protéger la prochaine fois qu'elle se retrouverait devant le même vertige. Elle se force à continuer, à traverser le pont avec sa classe pour rejoindre les moutons qui, eux, ne se posent pas ce genre de problème.

Le pont revient sans cesse devant ses yeux, elle ne peut l'oublier, c'est sa porte de sortie. Elle a cherché l'amour de tout son cœur, elle a joué sur sa flûte les morceaux les plus exquis, elle a nourri les rêves les plus fous, elle a vécu des instants de mysticisme dans lesquels elle croyait sentir la pulsion divine. Oui, elle a essayé de sortir de son état de servitude par tous les moyens, mais rien n'y a fait, elle est toujours engluée dans une existence sans issue, elle ne voit aucune lueur à l'horizon, son existence se dissout petit à petit dans l'indifférence des autres, le refus d'elle-même s'infiltré par tous les pores de sa peau, son désespoir n'a pas de bornes. Le pont est sa planche de salut.

Elle aurait tellement aimé qu'il soit là et qu'il l'aime. Elle se serait donnée à lui, elle lui aurait confié son cœur, son âme, son corps, tout ce qui faisait qu'elle était comme l'Olalie dans l'histoire de l'elfe. Mais il ne vient pas, il ne l'aime pas, elle est perdue, toutes les portes se ferment. Elle a peur des portes que le hasard ouvre devant elle, quand il faut alors choisir l'une d'entre elle tout en sachant le fait même de choisir une porte ferme définitivement les autres. Elle sait qu'il y aura de moins en moins de porte à choisir jusqu'à ce que petit à petit il n'y en ait

plus qu'une, la dernière. Ce n'est même pas un choix, seul le hasard décide, ce sont les portes de l'ignorance.

Elle a peur du firmament plein d'étoiles le soir quand la nuit est transparente : le monde est trop grand et elle est si petite, un rien du tout. Elle a peur le jour quand le soleil chauffe les oliviers et que les cigales chantent à en perdre la tête : la beauté du paysage la ravit, mais cette beauté reste insaisissable, elle se dissout quand on oublie de la regarder et avec elle l'innocence qui permet de voir les elfes. Elle a peur de la folie des hommes dont elle entend les bruits qu'ils font pour s'entretuer : il lui semble être là par erreur, une intrusion dans un monde privé de sens. Elle a peur des croyances absurdes qui cherchent à expliquer la vie, mais qui ne font que provoquer les hommes les uns contre les autres : elle sait bien qu'il n'y a pas de « vrai », malgré ce qu'en dit Rémi.

Les histoires de sa grand-mère n'y peuvent rien, devant elle il y a un mur infranchissable. Un mur noir, couvert de ronces, qui semble la narguer. Elle sait qu'elle ne pourra pas le franchir, elle n'a pas d'ailes, elle n'est pas un elfe. La mort seule permet ce passage, de l'autre côté du mur, elle imagine un nouveau monde, un autre monde où elle pourra être elle-même, sans cette haine qui la ronge.

C'est une lutte permanente, elle essaye de surnager sur une mer démontée, des vagues l'assaillent sans cesse pour l'emmenner en leur sein. Elle résiste aux assauts, elle voudrait comprendre, trouver une raison de continuer, mais le ciel reste vide et les vagues sont de plus en plus hargneuses. Dans ses moments lucides, elle devine que la vie est un leurre et qu'il faut simplement fermer les yeux et attendre que ça passe. Mais elle a trop d'ambition, elle aime trop la liberté pour se contenter de vivre petitement, de creuser son sillon de vie en ne regardant que le bout de ses pieds. Elle a la haine d'elle-même, pourtant une si jolie fille, quand elle pressent qu'elle n'arrivera à se dépasser, à être autre, à dominer. Parfois la force de la vie l'emporte malgré son désespoir, son enthousiasme naturel reprend le dessus, elle renaît, le monde lui appartient de nouveau, tout est à faire, à conquérir, son ambition n'a plus de bornes. Mais elle retombe vite dans son apathie et ce dégoût de tout ce qui fait qu'elle est Olalie.

Le pont représente la liberté ultime. Personne ne peut lui confisquer cette liberté, un pouvoir sublime qui lui fait un peu tourner la tête. Cette ivresse qui s'empare d'elle quand sur le pont, la tête inclinée par-dessus la rambarde, elle regarde le torrent qui coule dans les rochers, si loin, si encaissé. Un rien suffirait, un petit geste et tout basculerait. Le torrent l'accueillerait en son sein et une nouvelle vie commencerait. Souvent elle se complaît dans cette ivresse, elle achète des cartes postales du pont et elle les regarde sans fin imaginant ce moment décisif où on ne peut plus revenir en arrière.

Rémi ne comprend pas son goût pour ce pont et il se moque souvent d'elle : “ Quel dieu pries-tu donc sans cesse devant cette carte postale ? ” demande-t-il en riant. Lui, il y voit simplement l'audace des architectes qui ont osé construire un pont si haut entre deux falaises verticales, il voudrait devenir architecte quand il sera grand.

Personne ne la comprend, même pas Camille. C'est comme si elle était en prison, entourée de murs. Elle parle, mais c'est à des murs sans oreilles. Elle est perdue, personne ne vient la secourir. Sa beauté ne sert à rien, sauf à attirer des garçons qu'elle ne veut pas voir. Elle sait que la vie est sans issue, il faut en finir. Alors elle regarde la photo du pont pendant des heures. On la croit obsédée, mais on pense que cela va avec l'attrait qu'elle exprime souvent pour la montagne. On se rappelle son séjour dans le petit village avec les moutons, un séjour qu'elle avait tellement aimé. Du moins le croyait-on. Seule Camille, sa grand-mère, semble inquiète.

On lui dit qu'elle n'a jamais été aussi belle. Pourtant elle ne fait rien pour exprimer cette beauté, elle néglige son corps, elle s'habille n'importe comment, elle ne se regarde jamais, elle ne

s'aime pas. Son corps ne l'intéresse pas, elle le laisse vivre sans y penser. Mais pour les autres, ceux qui la côtoient, sa famille, ses copains et copines de l'université, elle apparaît comme un miracle, un trésor, un cadeau de la nature. Elle est belle comme une rose qui vient d'éclorre et dont les pétales ouverts offrent en toute innocence leurs couleurs merveilleuses. Oui, c'est cette innocence qui la rend si désarmante, si fragile, si désirable aussi. Les garçons tournent autour d'elle comme des mouches, mais aucun ne trouve l'accès qui lui permettrait de la conquérir, elle semble fermée à l'amour.

Un jour Camille lui propose de retourner voir ce pont qui semble tellement l'obséder, elle a loué la cabane de berger dans la montagne où elle avait tant aimé séjourner. " Ensemble, lui dit-elle, nous découvriront les trésors de la montagne, des trésors qui transforment la vie et la font briller si fort qu'on ne peut plus la refuser. Nous irons de refuge en refuge visiter les sommets et découvrir chaque jour quelque chose de nouveau. La nature est infinie, il suffit de savoir regarder. "

Olalie a petit geste de frayeur : " L'heure serait donc arrivée ! " murmure-t-elle.

Elle est contente, elle espère trouver une nouvelle liberté dans ce séjour. Pourtant elle entend une petite voix au fond d'elle-même qui lui dit que c'est un fait exprès, que le destin a décidé pour elle, que c'est l'occasion rêvée qu'elle ne retrouvera plus.

Chaque jour, Camille l'emmène dans la montagne. Ensemble, elles escaladent des sommets, elles se baignent dans des lacs perdus dont le bleu est si profond qu'on a l'impression de voir le ciel à l'envers comme la cape du prince des elfes, elles discutent avec les bergers de la vie de l'alpage. Chaque jour aussi, Olalie descend seule vers le pont. Elle ne veut pas que Camille l'accompagne et celle-ci n'ose pas enfreindre l'interdiction. " Elle a besoin d'un peu de solitude " pense-t-elle, sans se douter que c'est toujours vers le pont qu'Olalie dirige ses pas. Du petit village où elles séjournent, ce n'est pas loin et Olalie arrive vite dans la gorge où se situe le pont. Elle s'arrête bien avant, dans un recoin d'où on ne voit pas encore le vide. Elle a peur. Souvent elle sanglote. " Pourquoi ? Pourquoi ? " murmure-t-elle. Mais elle ne peut pas s'empêcher de venir et de regarder de loin la rambarde du pont. " La rambarde n'est pas très haute, il suffit de se pencher un peu " murmure-t-elle chaque fois avec regret.

Le séjour se termine et le dernier jour qui approche désespère Olalie. En quittant le petit village de montagne, elle va retrouver ses angoisses et sa vie sans but. Elle va retrouver son sosie dans l'histoire de Rémi et avec ce sosie, c'est son amour disparu qui viendra la hanter encore. Elle ne pourra jamais s'en débarrasser. Ce n'est pas possible, il ne faut pas rentrer. Alors elle supplie Camille de retarder l'échéance : " Peut-être pourrait-on rester encore un peu ? Il fait beau et on est trop bien ! " Mais non, ce n'est pas possible, tout est prévu, il faut partir. Elle insiste pourtant tellement que Camille consent à la laisser seule encore quelques jours, elle-même doit absolument partir. Olalie la regarde désespérée : ce n'est surtout pas cela qu'elle voulait. Si elle reste seule, il n'y aura plus que le pont pour se promener. Elle a si peur. Pourtant elle acquiesce, c'est le destin qui gouverne.

C'est le jour du départ de Camille. Olalie l'accompagne jusqu'au pont, elle tremble un peu en arrivant au milieu, elle se penche par-dessus la rambarde, en-bas le torrent mugit dans la gorge étroite. Elle se retourne vers sa grand-mère : " Camille, s'il te plait, ne pars pas. Je ne veux pas rester seule. " Mais Camille doit partir, elle ne comprend pas cette requête, c'est pourtant Olalie qui a voulu rester seule, ce sont des caprices de petite-fille : " Tu restes dans le village, le berger est notre ami, tu feras ces balades solitaires que tu aimes autant que moi parce qu'elles sont sources de méditation. De toute façon, il faut que je parte. Je vais revoir Rémi et nous finirons l'histoire d'Antiel et Olalie. Nous te la raconterons quand tu reviendras. Tu sais, l'aïe d'Antiel

repousse. Il va bientôt pouvoir voler à nouveau !”. Olalie la regarde avec des yeux pleins de larmes. “ Ce sera trop tard, murmure-t-elle. ” Mais Camille n’entend pas.

Maintenant Camille traverse le pont pour descendre dans la vallée, un vague pressentiment la préoccupe, mais elle n’en voit absolument pas l’origine. Pendant ce séjour, Olalie lui a semblé avoir retrouvé son plaisir de vivre et cet enthousiasme qui la rend si charmante. Rester seule quelques jours encore ne pourra que consolider son rétablissement. Elle l’envie presque pour ces balades solitaires qu’elle va pouvoir faire quand la fatigue, l’ambiance grandiose, l’air pur, le silence, concourent à enfiévrer la conscience de soi.

C’est le dernier jour seulement qu’Olalie revient au pont. On doit venir la chercher d’un moment à l’autre, elle est presque sauvée. Elle a réussi à tenir ces quelques jours sans céder à la tentation, elle s’est promenée dans la montagne, cherchant à oublier le pont qui l’attend là en-bas. Mais il faut le traverser pour quitter l’alpage, une seule fois et ce sera fini, surtout ne pas s’arrêter. Elle s’arrête pourtant au milieu et se penche sur la rambarde. Celle-ci bouge, c’est de la ferraille un peu rouillée, mais Olalie n’y fait pas attention. Elle se penche un peu plus, beaucoup plus, elle s’appuie de tout son poids sur la rambarde. Peut-être Antiel la rattrapera, ses ailes battront l’air dans un grand bruit de vent et il saura la ramener sur la terre ferme.

Tout d’un coup la rambarde lâche, elle pousse un grand cri : “ Antiel ! ” avant de plonger dans le vide. Tout s’arrête.

L'ACCIDENT

Le cri réveilla toute la maisonnée. Même Rémi, qui avait pourtant le sommeil encore calme et innocent de l'enfant, sortit de sa chambre tout endormi. Le cri semblait venir de dehors, mais dans la nuit noire, on ne voyait rien. Ce fut Rémi qui instinctivement se précipita dans la chambre bleue et découvrit la fenêtre grande ouverte sur le vide, la balustrade avait disparue et Olalie avec. Heureusement on l'empêcha de descendre avec les autres, on ne voulait pas qu'il subisse un traumatisme en voyant sa sœur en sang, étendue, éparpillée sur le dallage. Il y eut une grande agitation, beaucoup de bruit, des exclamations de désespoir puis, avec le départ, de l'ambulance, un profond silence, la maison sembla alors se recueillir devant l'événement. Camille ramena doucement Rémi dans sa chambre, elle aurait voulu lui chanter une chanson ou raconter une histoire pour lui permettre de se rendormir, mais ce n'était pas possible, la secousse subie était trop forte. De toute façon Rémi avait bien compris la gravité de ce qui était arrivé à sa sœur, il ne la verrait pas demain matin au petit déjeuner, tout était chamboulé, rien ne serait plus comme avant.

A l'hôpital, on informa la famille qu'Olalie ne se réveillera probablement jamais. Elle était toute cassée quand l'ambulance était arrivée à l'hôpital, mais miraculeusement son cœur battait encore. Alors on l'avait recousue de partout, enveloppée de bandages, de plâtres et installée dans une chambre toute blanche d'où on voyait la mer qui s'enfuyait à l'horizon. Son corps était plein de tuyaux qui sortaient de partout, dans le nez, dans le bras, dans la bouche. Elle ne bougeait pas, ses yeux ouverts semblaient morts. Parfois on avait l'impression qu'elle écoutait quand on lui parlait, alors on espérait qu'elle revivrait. On implorait un message d'espoir auprès des médecins, mais ils faisaient toujours une mine dubitative. Elle avait été très abîmée, le choc avait endommagé le cerveau. « Pronostic réservé », ils disaient.

Malgré ce pronostic réservé et l'absence de toute réaction dans ce corps sans vie, Camille avait tenu à rester à côté d'Olalie. Elle ne l'avait jamais quittée, elle couchait à côté d'elle dans la chambre blanche d'où on voyait la mer qui s'enfuyait à l'horizon. Comment avait-elle pu ne pas sentir ce désespoir qui rongait sa petite-fille ? Elle ne se pardonnait pas de ne pas avoir su la comprendre quand elle appelait à l'aide. Bien sûr on lui avait dit qu'Olalie n'y était pour rien, que c'était la barrière qui avait lâché, qu'Olalie regardait simplement la lune et qu'elle était tombée par accident. Mais Camille savait qu'il n'en était rien. Oui, la barrière avait sans doute lâché, elle devait être un peu rouillée et le poids d'Olalie l'avait fait céder. Mais d'abord pourquoi Olalie s'était-elle appuyée dessus de tout son poids ? Il n'y avait rien à regarder, il n'y avait pas de lune ce soir là, la nuit était noire comme du jais, le chat était au salon bien tranquille, non il n'y avait aucune raison pour qu'elle se mette ainsi à sa fenêtre et qu'elle se penche ainsi dans la nuit. Elle avait dû faire un cauchemar et c'est ce cauchemar qui l'avait entraînée vers la fenêtre. Peut-être un cauchemar né de l'histoire imaginée avec Rémi, peut-être Olalie avait cru qu'Antiel viendrait la prendre dans ses bras, sûrement il y avait une affaire d'amour déçu et l'histoire avait exacerbé les choses. Camille retournait tout cela dans sa tête, elle ne dormait plus et passait son temps à regarder sa petite-fille qui respirait lentement avec l'aide d'une machine. Tout était de sa faute. Elle aurait dû comprendre que quelque chose n'allait pas, qu'un drame était survenu, mais Olalie n'avait rien dit et elle n'avait pas su sentir son désarroi.

Alors maintenant toute sa volonté était tournée vers un seul objectif : la faire revivre. Elle avait tout essayé pour cela, essayant sans cesse d'éveiller son attention, de faire revivre ses yeux. Elle ne l'avait pas laissée une minute seule, espérant ainsi la ramener vers elle. Elle voulait lutter

jusqu'au bout pour l'empêcher de basculer définitivement de l'autre côté, elle sentait par moments qu'il s'en fallait de peu, un simple mouvement de l'œil lui redonnait espoir. Alors elle lui racontait de vieilles histoires de famille, elle lui montrait des photos, lui parlait des aventures qu'elles avaient pu avoir ensemble dans la montagne, elle lui avait même apporté la photo du fameux pont qui l'avait tant subjuguée. Mais tout cela ne servait à rien.

Cela faisait plusieurs semaines que ça durait et rien n'indiquait une quelconque reprise de conscience : Olalie restait dans un état végétatif désolant et les médecins commençaient à parler de l'hospitaliser dans un établissement dédié pour accueillir de tels blessés. Camille connaissait ces établissements, elle savait qu'un tel transfert signifiait que tout espoir était perdu.

Alors Camille supplia pour avoir encore quelques jours. Elle ne voulait pas perdre espoir, elle voulait se battre jusqu'au bout pour la garder dans le monde des hommes. Elle avait eu tort de raconter cette histoire absurde sur les elfes. C'était de sa faute si Olalie avait cru aimer un elfe. Pourtant au fond d'elle-même, elle sentait qu'il y avait un vécu derrière tout cela, que l'histoire avait simplement pu servir d'effet déclencheur en réveillant de vieux souvenirs oubliés et que finalement elle n'avait rien fait de mal, mais chaque nuit le cauchemar revenait. Elle voyait Antiel emporter sa petite Olalie dans ses bras en battant furieusement de ses quatre ailes. Elle n'arrivait pas à effacer ce cauchemar.

Le temps passait sans aucune amélioration, Olalie restait absente. « Elle ne veut pas quitter dans le monde des elfes » murmurait Camille aux médecins qui la regardaient sans comprendre. Alors Camille sanglotait au bord du lit. A la fin les médecins décidèrent qu'il n'y avait plus aucune chance, aucun espoir, le cerveau ne répondait plus, on ne mesurait aucune activité, c'était le calme plat. Olalie ne vivait que grâce à la machine qui la faisait respirer, le lendemain, on débrancherait tout et on préparerait le don d'organe. A part les os brisés, le corps d'Olalie était intact et tous ses organes pouvaient être récupérés pour d'autres. L'information fut diffusée auprès des hôpitaux pour choisir les heureux receveurs.

C'est alors Camille décida de faire une dernière tentative avant d'accepter sa défaite. Elle n'avait pas encore emmené Rémi voir sa sœur à l'hôpital. Elle avait peur du choc qu'il pourrait avoir en voyant sa sœur inerte, son regard vide, son corps tout enveloppé de bandages avec des tuyaux qui en sortaient dans tous les sens et le masque sur la tête qui lui permettait de respirer. On lui avait caché autant que possible ce qui se passait à l'hôpital, lui laissant entendre chaque jour que sa sœur allait mieux, que bientôt elle pourrait se lever, qu'alors il pourrait venir la voir. Cependant, devant le désespoir qui s'infiltrait partout dans la maison, il avait fini par comprendre que ça allait mal, mais il n'imaginait pas qu'elle puisse être ainsi au seuil de la mort.

Camille prit la décision toute seule, sans en parler à la famille. Elle savait qu'on lui refuserait, qu'on lui dirait qu'il ne fallait pas imposer ce spectacle à un enfant, que le traumatisme pourrait le marquer pour la vie. Mais le temps était venu. Si elle ne faisait rien, Olalie disparaîtrait définitivement. Rémi représentait un tout petit espoir, un minuscule espoir, le dernier espoir pour la retenir dans le monde des vivants.

En arrivant dans la chambre de l'hôpital, la première chose que vit Rémi fut la mer qui s'enfuyait à l'horizon. Il prit cette vision comme un signe et il sourit à la grande surprise de Camille. Mais ce fut différent quand il tourna la tête et regarda enfin sa sœur. Il devint blanc comme un linge et dut s'asseoir. On lui avait bien dit qu'elle était mal en point, que la guérison serait très lente, mais la retrouver dans cet état, avec des pansements partout, des tuyaux dans tous les sens, il n'aurait jamais imaginé. Et en plus elle ne disait rien, elle semblait dormir pour l'éternité. Ses yeux étaient ouverts, mais ils ne regardaient rien, ils semblaient morts. Rémi avait beau les fixer, se pencher vers ce visage déformé par la tuyauterie, si pâle qu'on aurait dit un

mort dans son linceul, les yeux restaient vides de toute expression, ces yeux qu'il avait connus si expressifs, si vivants. Elle ne faisait pas un geste, pas un mouvement, elle ne le voyait même pas.

Submergé par le contraste entre l'Olalie de sa mémoire, si vive, si pleine de vie et ce corps inerte, il ne savait pas quoi dire, quoi faire. Pourquoi était-il là, devant ce corps qu'il ne reconnaissait pas ? Il eut peur tout d'un coup, il voyait la mort pour la première fois, il se mit à pleurer.

– Tout est perdu, murmura Camille désespérée.

Finalement, ce fut le geste de l'infirmière qui sauva la rencontre. Cette infirmière suivait Olalie depuis son arrivée à l'hôpital et elle participait à tous les efforts que faisait Camille pour la ranimer. Elle comprit ce qui paralysait l'enfant et elle prit la décision d'enlever le masque et de débrancher tous les tuyaux qui défiguraient le visage de Olalie. Ce visage adorable avait été miraculeusement préservé dans la chute et Camille eut l'impression de voir Olalie renaître. Pourtant en débranchant les tuyaux qui amenaient l'oxygène et le sérum nécessaire pour la maintenir en vie, l'infirmière prenait le risque énorme de la voir mourir définitivement. On pourrait l'accuser alors d'euthanasie, mais surtout on lui reprocherait la perte de tous ces organes si précieux et dont les greffes étaient déjà planifiées.

L'infirmière continua pourtant et pour mieux faire apparaître Olalie telle que Rémi la connaissait, elle lui souleva la tête et la cala sur l'oreiller. Elle ouvrit aussi la fenêtre pour laisser un rayon de soleil l'éclairer. Le visage de Olalie prit alors un air presque vivant, malgré sa pâleur et ses yeux figés.

Rémi eut alors un geste de surprise et il se rapprocha instinctivement. Il resta ainsi un très long moment devant le visage de sa sœur, trop long pour Camille qui se mit à pleurer doucement. C'était le dernier acte, après il n'y avait plus d'espoir. Olalie sera définitivement débranchée, elle mourra doucement et les elfes auront gagné.

Et puis tout d'un coup, sans réfléchir, Rémi se pencha sur le visage de sa sœur, la bousculant sans ménagement. Camille fit un geste pour l'empêcher, mais l'infirmière la retint fermement. La voix claire de Rémi retentit alors dans la chambre :

– Olalie chérie, as-tu vu Antiel ? Je suis sûr que vous vous êtes raccommodés et qu'il t'a embrassé ! Il t'aime tellement, il voudrait faire ton bonheur. Je suis sûr qu'Antiel a essayé de te sauver lors de ta chute, il battait furieusement des ailes pour vous deux, mais elles n'avaient pas encore assez repoussé et il est tombé avec toi.

Camille crut alors discerner un tressaillement dans le visage d'Olalie. Elle se pencha par-dessus de Rémi et l'impensable se produisit enfin : les yeux d'Olalie s'allumèrent pour la première fois depuis l'accident. Elle voulait parler, son visage prit alors cette expression qui la rendait si jolie. Puis ce fut un murmure, un souffle tellement léger, que Camille dut approcher son oreille pour entendre quelques mots, une phrase.

– Antiel... J'ai vu Antiel, il m'a sauvée, il m'a embrassée. Ses ailes ont repoussé et nous avons volé ensemble dans les cieux.

– Ah ! Je savais bien que tu l'avais revu, reprit joyeusement Rémi qui avait entendu comme Camille. Ainsi tu as connu le monde des elfes, il faudra que tu me racontes !

Camille se mit à sangloter d'émotion. Elle avait réussi ! Olalie était revenue du monde des elfes, elle allait vivre maintenant. Elle allait même de mieux en mieux, elle continuait à parler à Rémi, elle semblait avoir tant de choses à dire. Dans un filet de voix inaudible, elle racontait une immense histoire qu'elle semblait avoir vécue.

Rémi voulut reprendre l'échange, mais instinctivement l'infirmière le retint.

– Il faut la laisser parler, elle revient de si loin, du monde des elfes, alors elle doit raconter son voyage.

Les médecins accoururent à l'appel de l'infirmière. Ce qu'elle disait était impossible, ils ne pouvaient pas y croire ou alors c'était un miracle ! Son cerveau était en miette, le traumatisme subi avait tout détruit, elle ne pouvait pas revivre !

Mais les médecins n'aiment pas les miracles, tout doit pouvoir s'expliquer. Ils demandèrent à Rémi ce qu'il avait pu raconter à sa sœur pour la ramener à la vie comme cela. La réponse les laissa perplexes : « Je lui ai seulement demandé si elle était allée dans le monde des elfes et si elle avait revu Antiel. » Ils le regardèrent longuement, mais ils voyaient bien qu'il ne se moquait pas d'eux. C'était donc seulement en parlant d'un elfe qu'il avait sauvé sa sœur ! Il n'y avait rien à comprendre !

Maintenant Olalie allait de mieux en mieux, l'infirmière n'eut même pas besoin de rebrancher les tuyaux. Elle bougeait le bras, elle tournait la tête vers la fenêtre, elle parlait sans arrêt, un murmure tout doux, que seul Rémi pouvait comprendre parce que c'était son langage et son histoire. Il ne voulait plus partir, il voulait rester à côté de sa sœur pour chuchoter sans fin avec elle l'histoire des elfes. Alors on installa un petit lit juste à côté du lit d'Olalie et ensemble ils purent regarder la mer qui s'enfuyait à l'horizon.

Plus tard, dans la chambre bleue de la maison du tilleul, c'était le matin et par la fenêtre dont on avait réparé la rambarde, le soleil entra à flots avivant les couleurs des multiples bouquets disposés un peu partout où c'était possible. Allongée sur son lit, Olalie regardait les fleurs s'ouvrir et dévoiler leurs atours pour la nouvelle journée. Peut-être cherchait-elle dans chacune des fleurs un message qu'on lui aurait adressé durant la nuit. Elle était toute cassée après sa malencontreuse chute, son corps n'a plus de forme, seul son visage est resté merveilleusement intact. Mais depuis qu'elle a repris connaissance et qu'on l'a ramenée à la maison du tilleul, elle renaissait à la vie avec une gourmandise qui faisait douter qu'elle ait pu être possédée par une volonté de suicide. Son corps retrouvait le plaisir de la caresse du soleil le matin au printemps. Elle avait faim tout d'un coup, une bonne faim qui n'était pas seulement un appel de l'estomac, mais une faim de vie. Les fleurs qui l'entouraient reflétaient ce désir, un désir immédiat, profond, irraisonné.

Quand Camille entra dans la chambre avec le plateau du petit-déjeuner, elle vit tout de suite cette faim dans les yeux de sa petite-fille et elle sut que la vie était définitivement revenue. Elle s'assit délicatement à côté d'elle sur le lit. Il fallait faire attention de ne pas trop la secouer avec toutes ces blessures qu'on devinait sous les pansements et plâtres. Elle posa sa main sur ce front où tant de rêves s'étaient brisés. Elle aurait voulu lui faire retrouver cet enthousiasme sans lequel elle savait que la vie ne peut qu'être insipide, cet enthousiasme qu'elle-même avait su conserver au fil des années et qui cohabitait avec son pessimisme naturel.

– Notre petite ressuscitée va mieux, je vois. Bientôt tu vas de nouveau gambader sous les oliviers par une nuit « enlunée » et tu retrouveras Antiel !

Une ombre traverse alors le visage d'Olalie. Elle répond pourtant, en souriant :

– Je ne serai plus jamais comme avant. La nuit « enlunée » était un rêve que nous avons voulu vivre Rémi et moi, mais maintenant c'est fini. Je sais ce qui est « vrai » et ce qui n'est pas « vrai ».

– Que veux-tu dire par là ? Il ne peut pas y avoir du « vrai » et du non « vrai ». Le rêve fait partie de la vie et participe à la conscience de soi. Fait-on la différence entre ce qui est rêve et ce qui n'est pas rêve ? L'amour est rêve, mais en même temps il est tellement réel, charnel même. Je pense que l'amour existe là où se rejoignent rêve et réalité, c'est une frontière floue où tout

devient instable, tout devient possible. Explorer cette frontière, essayer de comprendre quand le rêve s'arrête et quand commence la réalité, a toujours été mon but dans la vie. C'est en me promenant sur cette frontière que j'ai découvert les choses les plus merveilleuses. J'ai commencé quand j'étais une petite fille pendant les vacances à la montagne. Là, au milieu des fleurs si variées de l'alpage, j'ai appris à jouer avec les marmottes au jeu de touche à tout, un jeu où l'on roulait dans l'herbe à n'en plus finir. J'ai entendu la nature me parler, j'ai connu une grenouille qui allait mourir avant même de naître, étant encore un petit têtard dans une mare qui s'asséchait, et je l'ai sauvée. Je suis même entrée en relation avec un loup qui s'était installé dans la région. C'était mon monde privé, peuplé de vies diverses et animé par des choses invisibles, je l'avais appelé la « Colonie de la cabane ». Il ne faut pas, jeune fille, abandonner les rêves, sinon la vie n'a plus aucun sens. Il faut au contraire pousser les rêves le plus loin possible pour qu'ils rejoignent la réalité. Notre histoire avec les elfes fait partie des rêves, mais on n'invente pas une telle histoire sans influence du réel. Il y a sûrement quelque part quelque chose qui nous pousse à imaginer Antiel posé au bord de la fenêtre en train de nous écouter, ses ailes battant doucement dans la poussière dorée du soleil, comme celles d'un papillon posé sur une fleur. Il existe comme cela des moments magiques où tout semble possible. Quand la réalité rejoint le rêve, la frontière disparaît et ta conscience exaltée croit voir le mystère de la création ultime. C'est dans un moment comme celui-là que peut naître l'amour, le vrai, celui qui est à la fois charnel, spirituel et mystique. Mais c'est aussi dans un tel moment, quand le merveilleux semble à portée de main, que l'on peut basculer dans le désespoir le plus absolu. C'est comme si tu marchais debout sur une crête étroite en montagne, l'équilibre est précaire et le moindre faux pas peut te faire basculer d'un côté ou de l'autre, du côté ensoleillé où les oiseaux chantent à tue tête et les marmottes jouent à la folie ou du côté sombre et froid, hanté par la mort, du côté de l'innommable. Il faudrait éviter les crêtes en montagne, mais aussi quel ennui si on traîne sa vie dans la plaine, sans rien voir, ni espérer !

Olalie rougit de honte : c'est sûr, sa grand-mère avait compris son cauchemar, son désir de suicide, elle l'abordait par des moyens détournés, en parlant d'elle-même, sans vraiment vouloir aborder directement la réalité. Elle n'osait peut-être pas et cela rendait la relation encore plus gênante. Quelque chose se dressait entre sa grand-mère et elle-même, c'était le mur de ronces du songe qui revenait et qui la paralysait.

Elle se rappela cet instant fatidique quand la rambarde s'était effondrée sous son poids. Cela se passait sur le pont où l'avait menée son songe. Le torrent mugissait dans la gorge étroite, le vide semblait immense et elle se penchait par-dessus la rambarde. Là en-bas, elle regardait la mort, elle essayait d'imaginer ce que cela pouvait représenter, comment passe-t-on de l'autre côté, peut-être arrive-t-on vraiment le monde des elfes comme dans l'histoire de Camille. Elle ne savait plus si c'était son songe qui l'avait poussée dans le vide où si c'était la rambarde qui avait lâché sous son poids. « Les deux sans doute... » murmura-t-elle.

Pendant un instant elle avait flotté dans le vide et puis la chute avait commencé. Elle se rappelait son cri désespéré « Antiel ! » et puis plus rien. Au moment du choc, elle avait eu l'impression d'entrer dans du coton. Elle n'avait rien senti, elle était simplement entrée dans un monde où tout était blanc, calme comme dans un vallon enneigé en hiver. Il régnait un grand silence, il ne se passait rien, c'était un monde immobile dans lequel il lui semblait flotter sans fin, le temps n'existait plus, il n'y avait pas d'horloge. Elle avait cru avoir trouvé enfin son refuge pour l'éternité.

Et puis un jour elle avait entendu la voix d'Antiel qui lui murmurait : « Olalie chérie, je t'ai sauvée, avec mes ailes repoussées j'ai freiné ta chute, j'ai battu des ailes le plus fort possible

jusqu'à perdre conscience, tu ne dois pas passer du côté du monde des elfes, non tu restes du côté de la vie, c'est Oberon qui l'a décidé, le roi des elfes ». Alors elle avait ouvert les yeux. Rémi était penché sur elle et lui soufflait dans l'oreille un message qu'elle ne comprenait pas. Pourtant elle avait bien cru entendre la voix d'Antiel.

Bien sûr Rémi confondait encore ce qui était « vrai » avec ce qui n'était pas « vrai ». C'était stupide, Antiel se trouvait dans le « non vrai » et il n'avait pas de voix ! Alors pourquoi avait-elle cru entendre sa voix ? Ce n'était pas la voix de Rémi, elle en était sûre, sinon elle serait restée dans le coton. Elle n'avait absolument pas envie de sortir du coton, mais Antiel l'en avait tirée et elle s'était laissée faire. Pourtant elle avait résisté de toutes ses forces lors des nombreux autres appels qui lui avaient été fait auparavant quand les gens se penchaient sur elle et essayaient de lui parler dans l'oreille. Il avait fallu que ce soit Antiel pour que tombent toutes les barrières qu'elle avait pu élever pour sa défense. C'était lui qui l'avait ramenée à la vie, lui qui avait voulu qu'elle sorte du coton où elle était si bien.

Que répondre à Camille ? La vie était absurde et elle regrettait maintenant de ne pas être restée dans le coton, elle était si bien, un blanc pur, vide de pensée. Elle ne voulait pas parler de son mal de vivre, de ses rêves de suicide, non elle n'avait pas d'explication à donner, cela semblait maintenant tellement futile. De toute façon, c'était un songe et ce songe là n'était pas racontable. Personne ne pourra comprendre qu'elle ait voulu rejoindre Antiel dans le monde des elfes. Non, il s'agissait seulement d'un cauchemar et il n'y a rien de réel dans un cauchemar.

– J'ai eu tort de me pencher comme cela par-dessus la rambarde, répondit-elle finalement, j'ai basculé sans m'en rendre compte. Je me demande comment je ne suis pas morte après une telle chute ?

– Tu as atterri sur un tas de feuilles accumulées à cet endroit. Cela a suffi pour amortir relativement le choc. Mais tu as quand même été complètement cassée ! On a tellement eu peur que tu ne te réveilles jamais, cela a été une souffrance terrible. Je désespérais complètement quand le miracle est arrivé !

– Les miracles, ça n'existe pas. C'est simplement à cause de ta jolie histoire d'elfe que je suis sortie du coton. C'est Antiel qui m'a dit de revenir dans votre monde ! Peut-être que si nous n'avions pas vécu la danse des elfes, Rémi et moi, par une nuit « enlunée », sous les oliviers, je ne serais pas là.

Olalie n'en dit pas plus. Elle avait peur de retrouver le mur noir couvert de ronces. Elle aurait dû être l'autre côté du mur, morte, mais voilà qu'elle se retrouvait dans la chambre bleue, toute cassée, mais vivante. Pourquoi ?

Camille sentit une ombre planer dans les yeux de ce visage torturé, ils ne la regardaient plus, ils regardaient ailleurs. A ce moment, Rémi entre dans la chambre en courant et se jette sur sa sœur pour l'embrasser.

– Olalie, maintenant que tu es rentrée, nous allons pouvoir continuer l'histoire ! Je voudrais bien savoir comment les elfes se sont débrouillés pour te sauver de cette chute effroyable. Tu nous diras comment cela s'est passé et que devient Antiel ? Je suis sûr que c'est Antiel qui est arrivé à temps pour te sauver. Il a dû être obligé de battre des ailes furieusement pour ralentir ta chute et comme ses ailes n'avaient pas encore complètement repoussé, il est tombé avec toi. Il est peut-être tout cassé comme toi. La pauvre. Louella a eu pitié et l'a ramené dans le grenier où les araignées ont tissé pour lui une cape d'argent. Elle le soigne maintenant avec tout son amour.

– Mais ce n'est pas Louella qu'il aime, enchaîna Camille qui voudrait ranimer l'esprit si fin, si mélodieux de sa petite-fille, c'est Olalie qu'il rêve d'avoir à côté de lui, toute jolie avec des ailes qui battent doucement comme les grandes ailes d'un papillon, des ailes qu'elle ne sait pas

encore bien utiliser. Peut-être regrette-t-il maintenant de l'avoir sauvée. C'était si facile, il suffisait de la laisser s'écraser sous le pont et elle entraînait dans le monde des elfes. Elle serait ainsi devenue la plus belle des elfies et, ensemble, ils danseraient au son de la flûte dans la nuit « enlunée ». En ce moment, ils pourraient être posés tout en haut du tilleul, en train de s'embrasser à l'abri des regards. Pourtant il a préféré la sauver de sa chute plutôt que de la laisser entrer dans le monde des elfes. Il s'est écrasé avec elle sur le sol, il a déchiré ses ailes, mais il l'a sauvé, renonçant à son amour pour qu'elle vive encore avec nous. Il a eu raison, Olalie n'a pas fini sa vie, elle a encore tellement de choses à découvrir. Oui, Antiel est le meilleur, le plus généreux, le plus amoureux elfe de tout le monde des elfes !

– Tombée d'un pont ? s'exclama Rémi qui voulait tout comprendre. Mais on n'a pas encore parlé de pont dans notre l'histoire ! La vraie Olalie est tombée de sa chambre, mais on ne sait rien de l'Olalie de l'histoire.

– Ainsi le « vrai » et le « non vrai » se mélangent... répondit doucement Camille.

Olalie ne répondit pas. Comment Camille aurait pu connaître son obsession du pont, le lieu de son cauchemar ? Ce n'était pas possible. Elle se contenta de regarder par la fenêtre. En haut du tilleul, le chat semblait lui faire des signes. Une cigale, que la présence du chat avait fait taire et qui s'était réfugiée au bout d'une branche, entama un nouveau chant. La vie continuait, il y avait des signes partout, il fallait apprendre à les connaître et à les accepter.

QUAND SE RÉVEILLE UN VIEUX DRAME

Olalie allait mieux, beaucoup mieux. Elle était presque complètement rétablie maintenant, seule une légère claudication rappelait l'accident terrible qui lui était arrivé. Pourtant on sentait bien que quelque chose était abîmé dans cette jolie tête, un ressort de la vie avait perdu sa force, le mal d'exister la rongait toujours. Elle semblait perpétuellement étonnée d'être encore en vie, ce n'était pas dans l'ordre des choses, comme si ce n'était pas prévu et elle n'arrivait pas à retrouver cet enthousiasme qui faisait d'elle une fille si charmante.

La musique qu'elle jouait sur sa flûte ne faisait plus venir le songe, Antiel ne se posait plus sur le rebord de la fenêtre avec ses ailes battant doucement dans un rayon de lune, elle ne sentait plus sa main si délicate, si aimante sur sa peau. Il ne lui restait qu'une image de plus en plus insaisissable, une image qui la fuyait malgré tous ses efforts pour la garder vivante dans sa mémoire. C'était cette image qu'elle traduisait en musique. Elle avait trouvé ce moyen pour le faire vivre malgré tout. Elle dessinait Antiel sous forme de sons dont la tonalité s'adaptait en fonction l'expression du jeune garçon. Elle voyait la tête d'Antiel, ses yeux rieurs qu'elle aimait tant et la musique s'élevait pleine et gracieuse. A mesure que son regard glissait sur le corps nu du jeune garçon, la musique s'échauffait, elle prenait des tons lustrés, sauvages. Quand elle arrivait aux pieds qu'elle aimait mélanger avec les siens, la musique reflétait les sanglots qu'elle ne pouvait pas retenir. C'était tout le corps d'Antiel qu'elle jouait sur sa flûte, jusqu'au toucher des mains qui la caressaient et la faisaient gémir. C'était une musique étrange dont les accents exprimés merveilleusement par la flûte semblaient venir d'un autre monde. Olalie ne cherchait pas les notes, elle ne revenait pas en arrière pour corriger ou tenter une autre tonalité ; simplement ses doigts et ses lèvres jouaient et la musique ruisselait de la flûte comme d'une source fraîche. C'était une musique non écrite qui se créait à l'instant.

Cette musique, sa grand-mère Camille l'écoutait sans lassitude. Elle connaissait beaucoup de musique pour flûte, mais celle-ci avait quelque chose d'étrange qui la distinguait de toutes les autres et qui la passionnait. Jamais elle n'avait entendu une telle musique. Son timbre singulièrement expressif, peut-être à cause de la façon de jouer d'Olalie, dégageait une mystérieuse tristesse accentuée par le velouté des notes. Chaque jour Olalie créait une nouvelle scène qui semblait venir de rien ou plutôt du fond de son âme. Elle ne semblait pas préoccupée de garder une trace de ces improvisations libres, elle les laissait s'envoler par la fenêtre sans essayer de les retenir, au grand désespoir du chat qui n'en pouvait plus.

Pour que ce ne soit pas perdu, Camille avait discrètement installé un magnétophone dans la chambre bleue. Chaque jour, en cachette, elle récupérait l'enregistrement et le transcrivait sur une partition. Elle avait appelé la partition « *La danse de la nuit « enlunée »* ».

Le chat, lui, ne supportait pas cette musique, et il avait depuis longtemps abandonné son coussin attitré dans la chambre bleue. Il s'en allait dès les premières notes en crachant sa mauvaise humeur.

– C'est une musique d'elfe, disait Rémi, c'est pour cela que le chat s'enfuit.

Une musique d'elfe peut-être, mais une musique qui ne faisait pas plus revivre Louella qu'Antiel. Les elfes ne venaient plus alimenter les rêves, l'histoire restait figée sur des souvenirs et Rémi s'en désespérait. Sous le tilleul, les réunions du soir étaient devenues tristes. Il n'était plus question de discuter du devenir d'Antiel ou de l'amour désespéré de Louella. Peut-être était-ce un elfe malfaisant qui empêchait le fil de se dérouler. Rémi aurait bien aimé bien approfondir la question, mais Camille s'y refusait. Elle se sentait bien incapable de le faire. Son inspiration s'était tarie et elle n'arrivait plus à entrer dans le conte qu'elle avait initié. Il ne restait de cette histoire qu'un paysage sans vie, sans éclats, sans couleurs. Rémi pensait que comme il

n'y avait plus personne pour les faire vivre, les elfes avaient disparu, ils s'étaient éteints dans la nuit avec les lucioles, c'était la fin du printemps. Il ne restait plus que le chant lancinant des grenouilles au clair de lune.

Il fallut que ce soit Tom qui ranima les conversations sous le tilleul. Celui-ci surgit un soir sur la table, alors que Rémi désespérait de son histoire perdue. Ils étaient assis tous les trois ensemble et attendaient que la soirée se passe. Personne ne prenait la parole, c'était le silence, seul le chant des grenouilles envahissait la nuit. Il n'y avait plus de lucioles ou peut-être une ou deux attardées, en fin de vie. Olalie essaya de prendre sa flûte, mais rien ne sortit, pas un son. La musique semblait figée à jamais. Rien ne se créait plus, rien n'existait. Il aurait fallu des paroles pour que quelque chose se crée, des paroles ou de la musique. Mais aucun des trois ne voulait parler et la flûte gardait ses notes pour elle. Rémi rêvait de Louella, il avait peur qu'elle ne meure si on ne s'occupait pas de créer les mots qu'il fallait pour la faire vivre, elle venait souvent le visiter dans des songes compliqués qu'il ne savait pas raconter.

C'est alors que le grillon sauta sur la table dans un bond qui les fit sursauter tous les trois. Il semblait un peu affolé et traversa la petite table de long en large, cherchant peut-être à délimiter un nouveau territoire et détecter les éventuels ennemis. Peut-être avait-il sauté au hasard pour échapper à une colonne de fourmis qui tentaient de l'attaquer afin approvisionner leur garde-manger. D'ailleurs une minuscule fourmi restait cramponnée de toute la force de ses mandibules au bout d'une patte postérieure. Le grillon tenta de s'en débarrasser en secouant la patte, mais la fourmi ne semblait pas prête à lâcher sa proie. Peut-être croyait-elle que ses collègues allaient arriver à la rescousse. Mais le grillon, malgré la gêne apportée par la fourmi accrochée à sa patte, ne semblait pas s'inquiéter d'une attaque massive, son inspection de la table avait dû le rassurer. D'ailleurs il se mit en position pour entamer son chant d'amour. Il ouvrit ses élytres et les fit vibrer en les frottant l'une contre l'autre. La stridulation caractéristique retentit dans le silence de la nuit qui tombait.

Rémi aurait bien aimé aider le grillon à se débarrasser de la fourmi, mais on n'interrompt pas un chant d'amour. Un chant comme celui-là pouvait faire revenir Louella. L'idée lui vint alors qu'il devrait apprendre à jouer de la flûte. Il avait apprécié le pouvoir d'Olalie quand elle composait cette musique étrange qui attirait les elfes.

Assis tous les trois ensemble autour de la table, ils regardaient le grillon. Rien ne se passait. La lune s'était levée et éclairait les oliviers tout autour, mais le tilleul constituait alors un abri, un espace où la lune n'avait pas accès. La stridulation du grillon s'intensifia, elle submergea le chant des grenouilles et déranger le chat qui dormait lové sur lui-même dans un fauteuil. Peut-être était-ce un mouvement du chat qui se levait en s'étirant ou alors la fourmi qui le gênait décidément, en tout cas le grillon interrompit soudain son chant et sauta au hasard. Un immense saut qui le fit disparaître dans la nuit avec la fourmi accrochée à sa patte.

Dans le silence retrouvé, on entendit la voix de Camille :

- Tom a chanté pour nous et c'est un signe de bonheur.
- Mais qui est donc ce Tom ? demanda Rémi interloqué.
- C'est l'ange gardien d'Olalie.
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je n'en ai jamais entendu parler ! s'insurgea Rémi.

Camille sourit. Elle avait trouvé une nouvelle source d'histoire. Il suffisait de broder sur des souvenirs, ce serait joli, elle en était sûre.

– C'était il y a quelques années, tu étais encore trop petit. A cette époque, Olalie était une petite fille, une petite fille délicieusement jolie. Elle faisait penser à une rose au printemps quand les pétales viennent de s'ouvrir et offrent ce velouté de pêche si caressant avec un brin de rose et un cœur rouge. Dans la rue elle attirait les regards et faisait rêver les gens à de belles

choses. Pourtant elle ne s'en rendait pas compte, elle était bien trop préoccupée par ses rêves à elle, des rêves qui l'emmenaient souvent très loin, dans un monde où les animaux et même les insectes pouvaient avoir une âme. Elle savait ainsi donner une âme à un simple grillon et celui-ci devenait alors un confident auquel elle pouvait confier ses joies et ses souffrances, avec lequel elle pouvait jouer et imaginer les histoires les plus invraisemblables.

– Il ne s'agit sûrement pas de la vraie Olalie. C'est encore une fausse que tu imagines ! interrompit Rémi.

– Ne sois donc pas jaloux : c'est un peu elle, mais c'est aussi un conte ! J'imagine Olalie, petite fille, avec son grillon comme confident, un grillon qui habitait juste sous son lit dans un recoin du mur. Tous les matins, en se levant, elle se couchait sous le lit pour lui dire bonjour. Le grillon, installé dans un creux du mur, ne bougeait pas mais Olalie avait l'impression qu'il lui souhaitait une bonne journée. Il était devenu son interlocuteur favori et il avait bien fallu lui trouver un nom. Après de nombreux essais malheureux, elle avait fini par l'appeler Tom. Elle trouvait que cela allait bien à ce bon gros grillon, avec ses deux belles antennes et ses longues pattes postérieures bien musclées pour le saut. Tom était devenu un personnage important dans sa vie. Elle venait souvent le voir sous le lit pour lui raconter ses joies et ses désespoirs. C'était toujours des joies extraordinaires ou des désespoirs immenses, parce que Olalie ne savait pas vivre autrement. Elle était encore bien trop innocente pour savoir modérer ses enthousiasmes, elle ne connaissait que les extrêmes. Alors quand elle sentait que ce qu'elle avait à dire dépassait l'entendement humain, elle allait en parler avec Tom. Lui savait écouter, il ne s'offusquait de rien. Elle pouvait tout dire, même des choses intimes qu'on ne dit pas à sa maman. Des choses qu'on ne dit pas non plus au dieu des hommes. Elle avait beaucoup plus confiance dans Tom que dans ce dieu dont on lui racontait l'histoire et auquel il fallait s'adresser quand elle allait à l'église.

– Olalie ne m'a jamais parlé de ce Tom, s'inquiéta Rémi. De toute façon, je crois qu'elle n'aime pas du tout les grillons, elle les chasse chaque fois qu'elle en voit un dans sa chambre.

– C'est un conte de petite fille, la réalité n'a sûrement rien à voir. Pourtant c'est vrai que quand elle est revenue du séjour en montagne qu'elle fit avec son école, Tom ne l'intéressait plus. Elle avait complètement changé. Finie la petite fille un peu capricieuse, elle était devenue la jeune fille réservée, sérieuse, grave que nous connaissons tous. C'est à ce moment là qu'elle a commencé à se passionner pour la musique et qu'elle s'est mise à composer des morceaux. Elle disait vouloir lutter contre des cauchemars. Elle imaginait voir des bêtes monstrueuses monter à l'assaut de son lit, elle entendait un incendie gronder et assiéger sa chambre, elle sentait les flammes passer par-dessous la porte et venir lécher son lit. Alors elle se réveillait en hurlant d'effroi et il fallait longtemps pour arriver à la calmer.

– Regarde, Olalie est devenue toute pâle, dit Rémi. Il y a quelque chose dans cette histoire de grillon porte-bonheur qui la chagrine. Le retour de Tom lui rappelle peut-être des souvenirs qu'elle ne veut pas voir. Tu lui avais dit que le grillon était signe de bonheur, mais en fait c'est peut-être un malheur qu'elle a connu ?

– Que racontes-tu donc ? répliqua Camille. Je ne connais pas de catastrophe qui la concernerait. Bien sûr il y a eu ce fameux accident du pont, mais les enfants n'ont rien vu et ils ont vite oublié...

– Assez ! s'écria Olalie. Je ne veux pas en entendre plus.

Elle tremblait de tous ses membres. Camille voulut la reconforter, mais un geste brusque de dénégation la retint.

– Olalie, il faut rester calme, tu es encore fragile. Dis-nous ce qui ne va pas, il faut que nous sachions pour pouvoir t'aider. On a tellement eu peur pour toi, s'il te plaît, reste avec nous.

Olalie hésita. Les mots se bouscullaient dans son esprit enfiévré, elle avait peur de quelque chose, mais elle ne savait pas encore de quoi.

– C’est cette histoire de grillon qui a réveillé quelque chose dans ma mémoire, répondit-elle finalement. Des mots cherchent à s’exprimer, à raconter, mais je ne sais pas encore quoi. Cela va peut-être venir tout seul, je vais essayer en reprenant le fil de notre histoire.

Elle se mit à parler, doucement, avec précaution, comme si le fil était encore trop fragile. Elle ne savait pas ce qu’elle allait trouver en tirant ce fil et son inquiétude se traduisait dans son accent et les hésitations qu’elle marquait entre chaque mot. Même Rémi n’osa pas l’interrompre.

« On a dit que Louella avait essayé de consoler Olalie en lui disant qu’Antiel l’attendait toujours. Mais Olalie savait que Louella ne pouvait pas renoncer à Antiel, on n’abolit pas un amour d’une chiquenaude ! On avait laissé les deux filles sur une embrassade désespérée, chacune se dévouant pour abandonner son amour au profit de l’autre, mais Olalie ne pouvait pas se satisfaire de cet état des choses et Louella ne pouvait pas imaginer ne plus danser avec Antiel chaque fois que la nuit serait “ enlunée ”. Olalie donnait peut-être l’impression d’avoir retrouvé sa joie de vivre, en fait ce n’était pas vrai et le désespoir d’avoir perdu Antiel continuait à la ronger... »

Il y eut à ce moment un long silence que Rémi se garda bien de rompre. Pourtant il attendait avec impatience ce qu’Olalie allait bien pouvoir imaginer pour la suite de l’histoire. A demi-mot, il comprenait qu’Olalie la vraie et celle de l’histoire se mélangeaient de plus en plus.

– Il faut revenir au début, reprit Olalie, il y a des choses qui n’ont pas été dites, je crois...

Il y eut encore un nouvel instant d’hésitation, Rémi faillit intervenir mais se retint à temps. Olalie continua alors doucement :

« L’apparition dans la chambre bleue par une nuit de pleine lune du jeune elfe fut pour Olalie à la fois un bonheur inespéré et une catastrophe. Il était venu parce qu’elle jouait la musique magique sur sa flûte, une musique étrange qui venait du fond de son âme, une musique qu’elle jouait quand les souvenirs de son enfance remontaient du fond de sa conscience. Dans cette musique, elle était à la recherche de cet instant étrange quand tout s’évanouit autour d’elle et que seule reste une mer infinie dont les vagues la caressent et l’attirent en leur sein. Antiel était apparu à ce moment là, comme un ange qui descendait du ciel pour la sauver. Cette musique, c’était elle-même qui l’avait composée, elle était sa bouée de sauvetage dans une existence qu’elle ne comprenait pas.

Il était venu, ses ailes jetaient des éclats de lune et elle l’avait reconnu. C’était petit garçon avec lequel elle avait tant joué pendant un séjour à la montagne... »

Camille tressaillit. L’histoire se confondait avec des souvenirs réels. Ce séjour en montagne ? L’accident du pont ? Ce pourrait-il qu’Olalie ait été impliquée ? Une inquiétude sourde la saisit et elle fit un signe à Rémi de ne pas intervenir.

Après un long moment, Olalie recommença à raconter d’une voix fragile. Chaque mot semblait peser si lourd qu’il en était presque inaudible.

« L’école d’Olalie avait organisé un séjour à la montagne pour suivre la transhumance des moutons. Cela se passait dans une vallée de l’Ubaye, cette région de montagne où la transhumance des moutons amènent des troupeaux entiers pour séjourner dans les alpages durant la belle saison. Les enfants avaient ainsi suivi la montée des moutons qui avançaient par

vagues comme la marée. Les cris des bergers, les aboiements des chiens, les ânes qui s'arrêtaient trop souvent pour cueillir quelques chardons sur le bord de la route, tout cela fut passionnant. La petite fille découvrit à cette occasion la puissance suggestive de la nature, elle comprit combien la montagne, par sa beauté austère, a le pouvoir de vous faire prendre conscience de votre insignifiance, combien votre vie compte peu parmi tant de merveilles. Le vallon ensoleillé où elle s'aventura un jour toute seule, s'étant un peu éloignée du gîte où séjournait le groupe, lui fit une impression profonde. Seules quelques marmottes habitaient ce vallon, un ruisseau cristallin coulait dans un creux, les fleurs éparpillées partout faisaient chanter les grillons et sauterelles, les coquelicots formaient un tapis rouge agité en vagues successives par un léger vent. « Peut-être est-ce le paradis ? » murmura-t-elle en s'agenouillant. »

Olalie s'arrêta de nouveau. C'était difficile, les mots ne voulaient pas se former, quelque chose dans son esprit malade faisait barrage, elle avait peur d'ouvrir sa mémoire à des souvenirs depuis longtemps enterrés.

– Je ne sais pas si je trouverai la suite, s'excusa-t-elle, c'est trop difficile à raconter.

– Je vois, murmura Camille pour l'encourager, cette petite fille a découvert la beauté et le mystère de la nature. Elle a senti quelque chose d'indicible, peut-être le fond de sa conscience ou plutôt d'une conscience universelle. En écoutant la nature vivre, elle a effleuré le mystère de la création.

– Peut-être a-t-elle rencontré Antiel alors ? intervient Rémi malgré le geste de négation de Camille. Il était encore un petit garçon qui apprenait à voler tout en jouant avec les marmottes. Je le vois bien vivre dans ce vallon fleuri, au milieu des coquelicots.

Cette remarque sembla frapper Olalie. Soudain tout devenait fluide, les mots arrivèrent sur ses lèvres sans effort, elle n'avait plus qu'à les cueillir.

« Ce fut grâce à deux jeunes marmottes que la petite fille entra en relation avec le jeune Lucas. Ils se connaissaient bien sûr, étant dans la même classe, mais ils n'avaient pas encore trouvé d'attaches qui puissent leur faire vivre des émotions communes. Elle avait quitté encore une fois le gîte pour une petite balade dans l'alpage, elle adorait les balades solitaires qui lui permettaient de mieux entrer en communication avec la nature si vivante autour d'elle. Cette fois-ci Lucas l'avait suivie, peut-être par simple curiosité ou parce qu'un sentiment qu'il ne comprenait pas encore l'avait effleuré. Alors elle l'emmena vers le petit vallon qui l'avait tant impressionnée la première fois. Ils se retrouvèrent devant des marmottons qui jouaient comme des fous sans faire attention aux deux gamins qui s'approchaient. « Ils jouent au jeu de touche à tout » murmura la petite fille. Lucas ne s'inquiéta pas de savoir quel était ce jeu, il savait. Il lui prit main et la serra dans la sienne. Longtemps ils regardèrent le jeu, la main dans la main, sans bouger. Puis Lucas la fit coucher dans l'herbe et petit à petit ils se rapprochèrent en rampant sans que les marmottons s'en offusquent, sans doute ceux-ci étaient encore trop jeunes pour avoir acquis les réflexes de défiance. Commença alors une partie flamboyante du jeu de touche à tout, ce fut des courses et des cabrioles à n'en plus finir, des rires montaient dans l'alpage comme des guirlandes de fleurs et même le renard qui espérait servir un des marmottons comme déjeuner à sa famille retint son attaque. D'ailleurs on vit bientôt une ribambelle de renardeaux passer sous le nez de leur père et se mêler au jeu en toute innocence. Une symphonie étrange baignait l'alpage, quelque part une flûte jouait des notes magiques, les elfes étaient certainement de la partie. Pourtant tout s'arrêta lorsque les parents marmottes finirent par s'apercevoir de la fugue de leurs rejetons avec ces enfants d'homme, sans parler des bébés renards et ils s'empressèrent d'y mettre le holà.

Cette rencontre avec les marmottons et les petits renardeaux fut décisive pour les deux enfants. De ce jour ils ne se quittèrent plus, on les voyait partout ensemble au point que leurs camarades commencèrent à se moquer d'eux, mais cela resta gentil parce que leur jeune couple dégageait une force, une sensibilité qui faisait taire toute méchanceté. Ce fut une période merveilleuse, la petite fille vivait dans un rêve. Bien sûr ils parlaient d'amour et se promettaient l'un à l'autre pour toujours. Ils auraient bien voulu partir en balade tous les deux seuls, ils aimaient trop retrouver la solitude dans l'immensité de la montagne d'où pouvait alors jaillir sans contrainte ce feu naissant qui brûlait leurs cœurs. Mais les professeurs ne voulaient pas les laisser s'éloigner, ils étaient encore considérés comme trop gamins pour affronter la montagne, et puis les professeurs tenaient beaucoup à la cohésion du groupe. Pourtant, ils surent trouver, au sein même du groupe, cette solitude qu'ils cherchaient tant. Leurs deux mains unies dégageaient une chaleur, une beauté qui ne pouvait pas laisser insensible, les professeurs étaient charmés et leurs camarades voyaient à travers leur couple quelque chose d'étonnamment pur et précieux. La petite fille brillait comme une fleur au soleil, elle était transformée. Ce fut une période bénie et quand il fallut partir pour retrouver la ville et l'école, ils savaient qu'ils resteraient toujours ensemble. Ils n'avaient pas besoin de serments ou autre artifice, leur liaison était si naturelle que la question ne se posait même pas.

Le drame survint par simple bêtise. Lors de la descente à pied de la montagne, il fallait traverser un pont, le pont de Lucas, ce pont qui allait tellement "me" torturer plus tard. Il était jeté entre deux falaises et dominait le torrent qui mugissait en-bas. Des parapets protégeaient les voitures et les piétons du vide impressionnant. Les gamins s'exclamèrent en arrivant sur le pont et chacun voulut y aller de sa photo. C'est alors que l'un d'eux eut l'idée stupide de parier qu'il traverserait le pont en marchant sur le parapet. Lucas releva le pari par gloriole, sans doute pour se distinguer des autres devant la petite fille, peut-être aussi pour goûter à l'ivresse de la peur quand la vie semble ne tenir plus qu'à un fil. Dans la bousculade des enfants sur le pont, les accompagnateurs ne virent pas tout de suite ce qui se passait. Tout aurait d'ailleurs pu se terminer sans histoire quand une bourrasque de vent traversa la gorge déséquilibrant Lucas ou alors ce fut un mouvement de foule ou un geste malintentionné d'un autre garçon peut-être jaloux, en tout cas Lucas perdit l'équilibre et bascula dans le vide sans un cri. En bas le torrent rugissait dans la gorge étroite, comme un dragon prêt à tout avaler.

Les enfants ne virent pas la suite, ils ne virent pas arriver les voitures de police, les ambulances, les pompiers qui durent descendre dans la gorge étroite. On les emmena tous rejoindre l'autobus qui les attendait un peu plus bas. Seul Lucas n'était pas avec eux, mais personne n'osa en parler. »

Olalie s'arrêta. Un long silence s'établit, chacun restant dans ses pensées. Elle était devenue toute pâle, elle tremblait un peu, elle appartenait à l'histoire, c'était son histoire, elle n'aurait pas dû la raconter, les souvenirs l'assaillaient maintenant, une blessure profonde se rouvrait. Un sanglot secoua longuement son joli corps. Elle n'avait parlé à personne de ce petit garçon, elle ne connaissait même pas son nom de famille, ni même où il habitait, pourtant il avait laissé une trace toujours vivante dans sa mémoire, un regret comme un rêve trop beau pour se réaliser, pour être « vrai ». Tout d'un coup elle comprit que ce souvenir était la cause de tout. Oui, c'était l'histoire d'Antiel imaginée par Camille et Rémi, qui avait réveillé ce drame de son enfance. Cela expliquait son cauchemar, elle avait failli mourir pour retrouver le petit garçon, elle avait rêvé devenir une elfie et danser avec Lucas dans la nuit « enlunée ». Il y avait si longtemps pourtant, elle croyait avoir tout oublié. C'était comme si Lucas n'acceptait pas de l'avoir perdue, il voulait

prendre sa main et la conduire vers la clairière, elle serait petite de nouveau et ensemble ils joueraient au jeu de touche à tout avec les marmottons.

Camille ne pouvait pas intervenir, une barre dure lui fermait la gorge. Elle se rendait compte, elle aussi, que le fil conducteur de son histoire avait nourri ce vieux drame. Sans le vouloir, elle avait ainsi fait ressurgir des blessures encore vives, trop vives. Son histoire de l'elfe Antiel, commencée comme un rêve, se terminait par un cauchemar. Elle avait fait émerger un drame dont elle ignorait tout, un drame qui avait amené sa petite-fille au bord du gouffre. Bien sûr elle avait entendu parler de l'accident arrivé au petit garçon lors de ce séjour à la montagne avec la transhumance des moutons, mais elle n'avait aucune idée de cette liaison particulière qui s'était nouée entre lui et Olalie. Elle aurait dû faire attention, mais comment aurait-elle pu savoir ? Olalie n'avait jamais parlé de ce petit garçon jusqu'à ce qu'elle raconte cette histoire. Ce n'était pas un conte, c'était sûrement vrai et Camille commençait à concevoir la souffrance que la petite fille avait pu vivre, sans peut-être qu'elle en ait eu vraiment conscience. Imaginer une telle souffrance était presque insupportable.

Comment maintenant lui redonner l'envie de la beauté, comment faire renaître en elle l'enthousiasme par où naît la poésie. Pour lui redonner confiance dans la vie, il faudrait beaucoup d'amour et ce serait long, très long. Oui, elle avait arraché le corps d'Olalie à la mort qui l'emmenait dans le monde des elfes, maintenant elle devait libérer son âme de ce mal qui la rongait et lui faire sentir combien la vie portait d'espérance.

Ce fut Rémi qui reprit la parole, il ne pouvait pas laisser l'histoire se perdre comme cela, dans un silence trop lourd.

– Ainsi Lucas est devenu Antiel, le jeune elfe amoureux d'Olalie. On l'avait dit au début de l'histoire : ce garçon avait trop envie d'avoir des ailes ! Il a eu tort ! Après être devenu elfe, il s'est mis à regretter Olalie, il est venu la voir à la fenêtre de la chambre bleue, il en était toujours amoureux, malgré la petite Louella qui se dévouait à lui comme elle pouvait. Je sais ce qu'il va se passer maintenant, je peux le raconter...

– Demain, pas maintenant, intervient Camille. On en a assez dit pour aujourd'hui.

Mais Camille ne voulait pas qu'il y ait une suite. Cette histoire lui faisait peur maintenant, elle avait fait ressurgir des choses enfouies au fond de la mémoire d'Olalie, elle obsédait Rémi qui agissait presque comme un elfe, il fallait une fin. Tout cela avait commencé comme un conte et puis son auditoire était entré dedans et c'était devenu une histoire. « Il a fallu traverser trop de souffrances, Olalie survit par miracle, jamais je ne recommencerai une telle expérience » se promet-elle à elle-même. Pourtant elle était bien obligée d'admettre que l'effet était finalement bénéfique : en revivant le drame de son enfance grâce à cette histoire, Olalie s'était libérée d'un poids qui pesait inconsciemment sur sa conscience.

Tout d'un coup elle sut ce qu'il fallait faire pour bien terminer l'histoire. Elle les emmènera tous les deux visiter le fameux pont. De toute façon le médecin recommandait un séjour dans la montagne pour son rétablissement physique, revoir le pont pourrait compléter son rétablissement psychique. Et puis inconsciemment, Camille désirait visiter les alpages où ces deux enfants s'étaient connus et aimés au point qu'Olalie en gardait un souvenir qui brouillait sa vision de la vie. La douleur qu'elle-même ressentait en imaginant ce bonheur perdu était si insupportable qu'elle avait besoin de voir les lieux où ces événements s'étaient produits.

Oui, elle les emmènerait sur le pont, mais sans les prévenir.

LE PONT DE LUCAS

Olalie reconnut le pont tout de suite, c'était le pont qu'elle voyait sans cesse dans ses rêves, un pont accroché entre deux falaises avec le torrent qui grondait au fond d'une gorge sombre, profonde, hostile, presque inhumaine. Le « pont de Lucas », c'était le nom qu'elle lui avait donné dans son récit. Tout revenait maintenant dans sa mémoire, c'était si vif, si réel, si vrai qu'elle tremblait et n'osait plus avancer. Toute pâle elle dut s'accrocher à Camille, elle avait peur de la rambarde, elle ne voulait pas s'approcher et quand Rémi se pencha pour regarder le vide, elle s'écria : « Non, Rémi, ne te penche pas ! Ce pont est maléfique, il nous veut du mal. » Etonné de cette réaction, Rémi se retourna pour la regarder. Il comprit alors que sa sœur avait reconnu le pont d'où était tombé Lucas.

– Ainsi c'est vrai cette histoire que tu as racontée ? lui demanda-t-il, c'est le pont de Lucas ?

Olalie voulut répondre mais les mots ne venaient pas, son esprit était comme figé, elle ne savait plus si elle était dans le passé ou dans le présent. Rémi aurait bien voulu parler encore d'Antiel, il aurait peut-être raconté pourquoi l'elfe n'avait pas secouru Lucas comme il avait secouru Olalie, sans doute simplement pour une raison de jalousie, mais heureusement Camille les entraîna sur le chemin de l'autre côté du pont sans leur laisser le temps d'approfondir.

Ils s'installèrent dans la petite auberge du village, un village perché au-dessus de la falaise que traversait le pont. Des prés d'élevage et des forêts de mélèzes l'entouraient comme un écrin le protégeant des montagnes abruptes qui le dominaient. C'était l'été, la nature se dépêchait de profiter du soleil et de la température douce pour foisonner en mille parfums et chants d'amour avant les froidures de l'automne. Un troupeau de vaches s'ébattait en liberté dans les prés, mais revenait chaque soir à l'étable pour la traite. Le fromage du village était réputé dans la région.

Un chemin permettait d'accéder aux alpages réservés aux moutons. Ce fut le but des promenades qu'organisa aussitôt Camille. Ils découvrirent ainsi un petit vallon ensoleillé tout simplement adorable.

– C'était là, je me rappelle, s'écria Olalie en tombant à genoux, c'était là que nous nous sommes pris par la main pour la première fois. Oui ! Je revois ce gros rocher derrière lequel nous nous sommes cachés, les marmottes sont toujours là ! Nous sommes revenus souvent ici, c'était notre petit paradis privé.

Chaque pierre, chaque trou de marmotte, le ruisseau cristallin où se cachait la grenouille, tout lui rappelait le jeune garçon. Elle le sentait à côté de lui, instinctivement elle tendait la main pour vers lui, mais c'était le vide. Des larmes de regret montèrent alors dans ses yeux et elle s'assit la tête dans les mains, laissant Rémi visiter seul le vallon.

Camille s'assit à côté d'elle et la prit dans ses bras. Elle comprenait cette souffrance, mais cela faisait partie du traitement. Olalie guérirait en revivant tous les détails de ce séjour tragique. Le vallon était vraiment merveilleux. La nature éclatait de vie, les grillons chantaient à tue tête dans les herbes, les papillons volaient de fleur en fleur, des petits marmottons audacieux se lançaient dans des jeux fous et même un jeune chamois vint pointer son nez, curieux de voir cette jeune fille immobile assise au milieu des coquelicots dans les bras d'une vieille dame.

– Olalie, ma petite-fille, il ne faut pas intérioriser ta souffrance, il faut la transcender. Ton grand-père, un peu philosophe, me conseillait cela à cette époque où je connaissais un désespoir semblable face à la vie contingente. Il m'écrivit un jour le texte suivant : « Exister, cela ne consiste pas à se noyer dans les orbites closes de la détresse ontologique mais à découvrir au contraire, toujours plus loin et plus profond, les ressources incroyables d'émerveillement, d'espérance et de joie qu'il y a en nous. On a donné au mot "résignation" un sens négatif erroné. Re-signare, c'est briser le sceau, ouvrir, découvrir, apercevoir l'authentique. Ce n'est pas

un renoncement mais une lumière. Le refus, la révolte, le cynisme sont plus faciles, plus superficiels, mais moins vrais finalement que cette résignation (qui est révélation). En tout cas le résigné (dans ce sens précis) est infiniment plus vivant, existe plus que celui qui s'enferme dans son labyrinthe sans porte. Le monde lui parle un tout autre langage : des paroles de vie au lieu de paroles de mort ; les moindres choses ont un horizon. Il faut s'y rendre sensible, autrement tout tombe en poussière. La beauté, la générosité, le bonheur : ce sont les horizons de nos vies. Quand on a vu la Victoire de Samothrace, New York ou la mer par temps de mistral, les "orbites de la détresse" se remplissent de larmes de joie. On ne peut pas croire, devant les chefs d'œuvre de la nature et de l'art, que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Et devant la grandeur sacrée de la générosité humaine, c'est pareil : quand par le sacrifice nous portons à l'Absolu les valeurs misérables, contingentes qui nous sollicitent, nous les justifions et nous nous justifions nous-mêmes par la totalité de notre don : c'est l'Absolu humain. En récompense de ce don, il y a parfois le bonheur. »

– Ce n'est pas un renoncement, mais une lumière... répéta doucement Olalie.

– Oui, la nature, par ses éclats de vie, guérit ta souffrance. Regarde là autour de nous, n'est-ce pas extraordinaire que cela puisse exister. Pour moi, c'est la beauté à l'état pur. On ne peut pas dire ce que sera demain, mais cette beauté à elle seule justifie qu'on y jette un coup d'œil ! Il faut vivre demain rien que pour cela.

– Au fond de moi-même, j'ai toujours pensé que mon amour avec Lucas participait à cette beauté. Je nous revois à l'entrée de ce petit vallon, deux enfants innocents se tenant par la main. Je voudrais tellement qu'il soit là à côté de moi, que ma main soit dans la sienne et que, par ce lien si fragile, tant de choses se disent sans qu'on ait besoin de les dire. Oui, je comprends maintenant le sens profond du mot amour, c'est un mystère qui ne peut pas se dire. Lui a disparu, seul demeure ce sentiment dont nous n'imaginions pas la richesse. Je suis contente d'être revenue dans ce petit vallon, cela me libère de cette souffrance, c'est comme un poids qui se dissout lentement : je peux enfin pleurer.

– Va rejoindre Rémi maintenant, lui souffla Camille. Il a besoin de toi pour découvrir la musique de la nature, ensemble vous créerez la suite de l'histoire.

Olalie rejoignit Rémi et elle le fit se cacher derrière le gros rocher pour surveiller tout ce qui se passait dans le petit vallon. Ils connurent ainsi une grenouille dont le plus grand plaisir semblait être de sauter dans la mare pour revenir aussitôt sur le bord, une grosse marmotte toujours en train de faire le guet pour la communauté mais passant plutôt le plus clair de son temps à dormir sur sa terrasse et même l'aigle qui surveillait de là haut le moindre mouvement. Rémi imaginait des histoires fleurir partout, chaque scène observée constituait un épisode, la joie se mêlait à la douleur, la vie ne s'arrêtait jamais, il était confondu de la richesse qu'une simple observation pouvait amener.

Alors Olalie sortit la flûte de son sac, les notes légères s'envolèrent dans le vallon dérangeant les habitudes, mais vite la musique entra dans la vie comme le chant des oiseaux cherchant l'amour et les activités reprurent. Les marmottes vinrent même s'installer autour d'Olalie pour mieux écouter, oubliant la menace de l'aigle. Mais celui-ci semblait avoir oublié qu'il avait des aiglons affamés à nourrir, il se posa au sommet d'un rocher proche et tendit le cou.

Camille surveillait tout cela en souriant. C'était encore sa « colonie de la cabane » qui revivait devant elle. Elle avait l'âge d'Olalie quand elle avait travaillé un été comme bergère dans ce même alpage. Les longues heures passées à garder les moutons lui avaient appris à observer la nature autour d'elle et elle ne s'en était jamais lassée, jamais. Elle avait étudié les habitudes des marmottes, leur vie sociale, leurs joies quand elles jouaient comme des folles à ce jeu que, petite

filles, elle avait appelé le « jeu de touche à tout », leurs effrois quand l'aigle survolait l'alpage et parfois plongeait pour attraper un marmotton un peu trop éloigné du trou de sécurité. Petit à petit elle avait été adoptée, les marmottes ne s'inquiétaient plus de sa présence, certaines trop curieuses s'approchaient d'elle pour mieux la connaître. Elle avait connu aussi le renard, pourtant très méfiant et dont elle dérangeait la chasse ainsi que l'aigle majestueux dont l'ombre courrait sur l'herbe affolant les marmottes. Elle avait suivi une génération de têtards dans la mare proche jusqu'à leur transformation en grenouilles, les aidant parfois quand l'eau venait à manquer. Elle avait senti alors à quel point la nature, par son immense diversité, son épanouissement miraculeux, sa richesse de forme et de vie, sa merveilleuse beauté comme sa tragique absurdité, peut imprégner l'âme avec des éclats de transcendance. Ces instants privilégiés avaient nourri sa spiritualité et lui avaient permis d'habiller sa conscience, de résister au froid désordre qui l'assaillait de toutes parts.

Le séjour se prolongeait sans que l'un d'eux exprime l'envie de quitter le petit village. Chaque jour ils montaient dans les alpages à la recherche de souvenirs. Ce fut seulement le dernier jour que le berger dérangea cette communion avec la nature. Camille avait pris grand soin de ne pas le rencontrer jusqu'à maintenant, elle ne voulait pas une présence étrangère qui aurait perturbé le processus de réhabilitation entamé par Olalie. Peut-être aussi avait-elle peur, inconsciemment, de ce qu'il pourrait raconter. Mais ce jour là le berger qui parcourait les alpages avec ses moutons avait choisi leur petit vallon comme lieu de pâture.

C'était un vieux berger qui venait chaque été dans l'alpage en traversant le pont de Lucas. Il aimait sa montagne, il en connaissait le moindre recoin, il voyait arriver avec effroi l'âge où il ne serait plus capable de monter le chemin. Déjà son grand bâton servait surtout à l'aider à marcher plutôt qu'à faire peur aux moutons pour les faire avancer. Quand il arriva dans le petit vallon, entraînant derrière lui le troupeau de moutons, Olalie, debout sur le gros rocher, jouait de la flûte. Assis dans l'herbe, Camille et Rémi surveillaient les marmottes qui entouraient le rocher à l'écoute de la musique ou peut-être simplement curieuses. Ces dernières s'empressèrent de plonger dans les trous les plus proches en voyant le berger arriver et en entendant les chiens aboyer derrière les moutons.

Le berger s'apprêtait à contourner le rocher pour entraîner ses moutons au fond du vallon quand quelque chose l'arrêta. Il n'avait pas pour habitude de venir saluer chaque touriste qu'il rencontrait dans l'alpage, mais cette jeune fille à la flûte, dont les cheveux auréolés de soleil formaient une couronne d'or autour de sa tête, lui rappelait un ancien souvenir. Il s'arrêta pour la considérer longuement, appuyé sur sa longue canne. Olalie continuait à jouer de la flûte, mais la musique avait changé.

– La danse de la nuit « enlunée »... Elle joue la musique des elfes, murmura Rémi.

Camille s'était levée pour accueillir ce berger, un peu ennuyée de le voir s'immiscer dans leur petit groupe familial. C'est alors que le berger murmura enfin :

– Elle ressemble à la petite fille, plus grande bien sûr, mais je reconnais sa chevelure d'or, ses yeux, sa façon de vous regarder et la flûte.

– Quoi ? De quelle fille parlez-vous ? interrogea Camille soudain inquiète.

Elle avait organisé ce séjour pour faire s'évaporer des souvenirs qui n'avaient plus lieu d'être, Olalie se libérait de sa souffrance, alors il ne fallait pas que ce berger les fasse resurgir encore plus forts et plus tragiques.

– J'ai connu cette fille, répondit le berger, en désignant Olalie. C'était il y a quelques années, j'avais reçu une classe d'école qui venait assister à la transhumance. Les enfants ont séjourné quelque temps dans le village et je les ai bien connus. Ils montaient chaque jour dans l'alpage

pour me suivre avec les moutons, ils s'égayaient aussi un peu partout à la recherche des marmottes. Un jour j'en ai surpris deux, un garçon et une fille, qui s'étaient carrément fait adopter par une bande de marmottons. Quand ils m'ont aperçu, ils sont venus vers moi en se tenant par la main. Il se dégageait de ce jeune couple une force, une intimité, une beauté même qui me laissa confondu. J'ai senti là l'ébauche de quelque chose de très précieux, ces deux mains serrées ensemble irradiaient un bonheur que j'aurais tellement voulu protéger. La fille était blonde et le soleil formait une couronne d'or autour de sa tête, ses yeux étaient bleus comme le ciel lavé par les nuages.

Camille n'eut pas le temps de s'interposer. Olalie posait déjà sa question.

– Et le garçon, vous vous en souvenez aussi ? demanda-t-elle.

– C'était un petit blondinet qui adorait plus que tout faire des farces...

– Antiel ! Je le savais bien puisqu'elle joue sa musique ! s'exclama Rémi.

– Je ne me rappelle plus ce qu'elle jouait sur sa flûte. Elle s'appelait Olalie et lui Lucas. Ils sont restés un peu avec moi. Je leur ai parlé de la vie dans les alpages, ils posaient des questions compliquées, ils s'intéressaient à tout et voulaient tout comprendre. Je leur ai expliqué qu'on ne peut pas tout comprendre, qu'il faut d'abord apprendre à observer. Ils étaient tellement charmants, je ne les ai jamais oubliés. Ce fut comme un éclat d'arc-en-ciel qui est resté dans ma mémoire.

Il y eut un long silence. Le berger ne voulait apparemment pas en dire plus. Finalement ce fut Rémi qui posa la question que tous attendaient :

– Et qu'est-il devenu, le petit garçon ?

Le berger hésita longtemps. Il chercha le regard d'Olalie, mais celle-ci le fuyait comme si elle savait déjà la réponse. Que pouvait-il dire ? C'était tellement terrible.

– Il était un peu comme toi, un peu trop farceur sans doute. Il y a eu un accident stupide et il a disparu. C'était sur le pont en dessous du village, le dernier jour quand ils sont partis. Depuis on a arrangé les rambardes, cela ne pourrait plus se produire.

C'était fini. Il avait tout dit et il se prépara à repartir, il lança une série d'ordres à ses chiens pour rassembler le troupeau, il ne voulait pas rester dans ce vallon où il sentait la souffrance à fleur de peau. Pourtant il fit quelques pas hésitants vers Olalie, leurs yeux se rencontrèrent puis Olalie baissa la tête dans un sanglot. Alors le berger posa sa main sur elle, il lui effleura doucement la joue et dit : « Courage petite fille, ce souvenir doit rester en toi comme une fleur vivante, il justifie à lui seul toute l'existence. »

Olalie se rappellera souvent ce dernier message du berger, ce fut le signal de sa libération.

LE DERNIER SONGE

Septembre s'achève, la vieille maison prend des couleurs d'automne. Il semble qu'en ce mois de transition, le temps s'écoule plus vite. Depuis huit jours, la mutation s'accélère : chaque jour annonce l'approche du froid. L'air est frais, l'herbe reverdit par endroits, les cigales se taisent l'une après l'autre, hier on a entendu la dernière. Les dernières figues se dessèchent sur l'arbre et la vigne, lourdement chargée, attend la vendange. Septembre marque la fin de l'été avec ses joies enfantines et son insouciance, une nouvelle ère commence, pleine d'inconnu.

Le chat qui faisait la sieste sur un fauteuil, se leva inquiet en voyant Rémi et Olalie arriver avec un étranger. Sa queue toute droite tremblait un peu et il s'en alla flairer le jeune homme avec circonspection. Quand celui-ci voulut étendre la main pour le caresser, il fit un bond de côté en poussant un miaulement horrifié. Pourtant il ne s'enfuit pas et lorsque le jeune homme fut assis, il se rapprocha de lui jusqu'à sauter sur ses genoux. Bien lové au chaud, se sachant enfin en sécurité, son ronronnement emplît bientôt tout le tilleul.

On servit les rafraîchissements. Olalie semblait subjuguée par le jeune homme, elle n'avait de yeux que pour lui. Elle ne disait rien comme si une simple parole pouvait briser le rêve qu'elle vivait et la ramener à une réalité trop décevante.

– Racontez-nous, demanda Camille, racontez-nous comment vous avez trouvé ces deux garnements, mes petits-enfants.

– Oh ! C'est très simple ? Je suis en vacances dans la région et en se promenant j'ai entendu des notes de musique qui montaient du bois d'oliviers, c'était une musique étrange et elle m'a attiré sans que je puisse me retenir. J'ai alors pénétré dans la propriété, heureusement il n'y avait pas de chien, seulement un chat qui s'est enfui en me voyant tout en crachant sa fureur. En m'approchant, la musique sembla s'affoler, des notes ivres s'enroulaient autour de moi, m'emportant dans un tourbillon...

– La musique de la nuit « enlunée », interrompit Rémi. Oui, Olalie jouait dans la clairière la musique d'Antiel.

– Au fur et mesure que je me rapprochais, reprit le jeune homme, les notes semblaient s'éloigner comme si elles avaient peur de moi. J'ai cru alors que ces notes venaient d'un autre monde, que c'était des notes magiques, j'ai pensé faire demi-tour, mais c'était impossible, la musique me tirait en avant. Finalement je suis arrivé dans une petite clairière au milieu des oliviers et là, debout sur une pierre blanche et plate, une merveilleuse jeune fille jouait de la flûte. A côté d'elle se tenait un petit garçon qui parlait sans discontinuer, il semblait raconter une histoire qui ne finissait pas. Tout de suite j'ai su que je ne pourrais plus jamais oublier cette jeune fille. Je l'aimais déjà comme un fou avant même d'avoir échangé les premières salutations. Une force irrésistible s'était emparée de moi, une force que je ne maîtrisais pas et à laquelle je ne pouvais qu'obéir.

Il s'arrêta soudain, il avait trop parlé de lui et cela le fit rougir. C'était à cause du petit garçon qui parlait trop et qui l'appelait Antiel. Celui-ci l'écoutait avec ravissement et il lut dans ses yeux la réalisation d'un rêve merveilleux, un miracle dont il serait l'origine. C'était incompréhensible, ce petit garçon le regardait comme un être venu d'un autre monde.

Seule la vieille dame souriait calmement. Il s'adressa encore à elle :

– Madame, j'ai expliqué le pourquoi de ma présence dans votre propriété. Pourtant il y a dans tout cela un mystère que je ne m'explique pas. Le petit garçon m'appelle Antiel, comme si j'étais un autre ? Il m'a raconté une histoire embrouillée dans laquelle le prince des elfes juge un jeune elfe et le condamne à redevenir homme. Le prince des elfes est sensé être représenté par

un grillon posé sur la pierre blanche au milieu de la clairière, il a une fourmi accrochée à une de ses longues pattes.

– Monsieur, vous êtes tombé dans une famille où on aime les contes. Un conte nourrit nécessairement des rêves comme les rêves alimentent la vie du conte. Il arrive parfois que le rêve transforme la réalité, que d'un événement infiniment tragique puisse naître une joie et un bonheur incommensurable. Votre arrivée correspond à un tel événement. Je ne saurais vous en dire plus, il me suffit de regarder les yeux de ma petite-fille pour comprendre que la grâce a touché ma famille.

Ainsi son union avec Olalie recevait la bénédiction de la vieille dame sans plus de discussion. Le tilleul frissonna dans un souffle de vent, des nuages blancs balayèrent le ciel bleu, la vieille maison colorée par le soleil sourit avec ces tons chauds de Provence. Il fit en lui-même la promesse de ne plus jamais quitter cette maison merveilleuse où il avait trouvé la fille de son rêve. Il reprit son récit, quelque chose en lui le forçait à parler, un besoin irrépressible de confier ce qui brûlait dans son cœur.

– Moi aussi, j'apporte un rêve qui rejoint la réalité. C'est dans cette jeune fille qu'il se concrétise. Elle me rappelle étrangement une scène qui vient parfois troubler mon sommeil. Quelque part, dans un endroit magique, une petite fille me tient par la main. Nous nous promenons dans un champ de fleurs, c'est un vallon dans la montagne et il y a des marmottes avec lesquelles nous jouons des jeux fous. Tous les deux, la main dans la main, nous jouissons intensément du plaisir d'être ensemble, de rire ensemble, de participer à la vie de la nature ensemble. Notre lien semble si naturel que je n'imagine pas la perdre un jour. Pourtant elle disparaît un jour dans un grand brouillard et je ne la retrouve plus. C'est toujours comme cela que se termine ce rêve et dans le vide ainsi créé, il ne reste plus que le regret étrange de quelque chose de merveilleux que je n'aurais pas su saisir. Et voilà qu'aujourd'hui je l'ai retrouvée avec Olalie ! Elle est la petite fille de mon rêve qui est sortie du brouillard. Je l'aime comme j'aimais la petite fille. N'est-ce pas merveilleux ?

– Lucas ? réussit à dire Camille, toute bouleversée.

– Oui, Lucas c'est mon nom.

Un long silence suivit. Même Rémi n'osa pas le rompre, c'était un silence fragile, délicat, un silence qui vibrait d'émotion. Aucune parole ne semblait convenir, alors Rémi fit la seule chose possible, il se leva et prit la main d'Olalie. Celle-ci semblait pétrifiée, elle tremblait d'émotion, des sanglots la secouaient, Rémi la tira vers Lucas et joignit leurs deux mains. Ensuite il les regarda longuement comme pour s'assurer qu'ils étaient bien faits l'un pour l'autre.

Plus tard on voit Rémi assis sous le tilleul, pensif. Il regarde les deux amoureux qui forment un monde à part. Il y a dans leur attitude une beauté qui le confond, jamais il n'aurait imaginé que l'amour pouvait exprimer une telle harmonie. Leurs gestes, leurs regards, le timbre de leurs voix, tout est caresse, tout contribue à les unir. Ils vivent l'un et l'autre ensemble dans un monde enchanté auquel il n'a pas accès et dont il peut seulement constater les effets. Olalie est resplendissante, elle n'a jamais été aussi jolie, son corps vibre sous les caresses, elle est un tableau vivant qu'on ne se lasse pas de contempler. Il en est un peu jaloux. Trouvera-t-il une fille aussi belle pour lui ? Saura-t-il lui donner autant d'amour ?

Les deux amoureux rient ensemble mais eux seuls savent pourquoi. C'est leur jeu privé, ils sont hors du monde, dans un espace créé par leur amour, pour leur amour. Cet espace a un cœur, un cœur qui bat si fort que les vibrations qu'il engendre se propagent à tout l'environnement proche.

– Il ne leur manque que des ailes pour danser dans la nuit « enlunée », pense Rémi

Il est jaloux, terriblement jaloux de ne pas participer à cette fête qui bat son plein devant ses yeux. Il n'existe plus pour le jeune couple ou alors juste comme témoin. Parce qu'ils ont quand même besoin de témoins pour mieux certifier leur amour, l'admirer, le purifier, le porter aux nues. Sans témoins, ils ne pourraient pas le vivre aussi fort, ils n'arriveraient pas à le faire briller de tous ses feux, à en faire cette étoile aux mille facettes qui éblouit tous ceux qui les approchent.

Devant tant de bonheur égoïste, Rémi songe à Louella, abandonnée, laissée toute seule dans le monde des elfes et désespérée d'avoir perdu Antiel. Il voudrait la consoler. Il sait bien que c'est elle qu'il lui a fait entrevoir ce que pouvait être l'amour. Alors il la cherche désespérément. Peut-être Oberon, le prince des elfes, pourrait faire un miracle pour lui aussi ? Mais il faudrait jouer de la flûte et il ne sait pas. C'est la flûte qui a fait venir Lucas dans la clairière. Sans la musique de la danse de la nuit « enlunée » que jouait Olalie, rien ne serait arrivé. Et c'est lui, Rémi, qui a apporté la flûte. Quand il est arrivé dans la clairière, Olalie pleurait doucement, assise sur la pierre blanche, à côté du grillon avec la fourmi accrochée à une patte. Il savait que le grillon était Oberon. Bien sûr ! C'était le jour et il ne pouvait pas avoir une forme d'elfe, il s'était déguisé pour eux. Alors il a demandé à sa sœur de jouer la musique de la danse de la nuit « enlunée » en l'honneur du grillon. Etrangement elle a accepté, plutôt que de le renvoyer furieuse, comme il s'y attendait. Et puis le jeune homme, Lucas, est arrivé.

Oui, c'est grâce à lui qu'ils se sont retrouvés, mais personne n'y pense. Ils sont tellement heureux et lui reste tout seul avec ses rêves. Peut-être qu'il n'aime pas assez Louella, peut-être que le grillon avec la fourmi accrochée à une patte a estimé qu'elle devait rester dans le monde des elfes. Pourtant il est sûr de l'aimer comme un fou. Mais bien sûr c'est toujours un rêve, ce ne peut pas être « vrai ». La vie lui semble tout d'un coup vide de sens, que pourra-t-il y trouver encore ?

Le jeune couple le regarde soudain, peut-être ont-ils deviné son rêve ? Une sorte de félicité les entoure, ils se sentent tellement bien, la main dans la main, sûrs d'eux et de leur amour. Il faut un certain temps à Olalie pour s'apercevoir de la mélancolie de Rémi, elle le connaît bien, ce n'est pas son tempérament de rester comme cela sans rien faire ou rien dire. Elle se penche vers lui et cherche à le chatouiller comme dans les jeux auxquels ils aimaient s'adonner auparavant.

– Tu as l'air bien songeur, dit-elle pour le taquiner. A quoi penses-tu ?

Mais Rémi ne l'écoute pas. Camille vient d'arriver et s'assied à côté de lui. Le chat qui n'avait plus sa place chez les amoureux en profite pour sauter sur ses genoux. Elle le caresse doucement et le ronronnement monte dans le tilleul. Une cigale se réveille dans la chaleur d'un rayon de soleil et tente un dernier chant. Rémi sent le mystère de la vie prêt à s'ouvrir, il manque juste le rêve qui saura le pénétrer.

– S'il te plaît, chuchote-t-il, raconte-moi une nouvelle histoire.